

Livre dirigé contre les Empiriques.

— ([illegible] Besançon)

En faveur de la certitude et de la dignité de l'art de guérir — alliance de la Médecine et de la religion —

Scotti,

Crozat.

Ch. Ravel

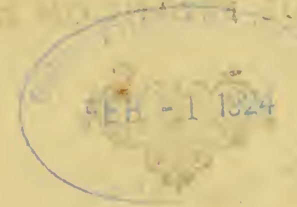
LES MEDECINS A LA CENSURE. OU ENTRETIENS SUR LA MEDECINE.

Par G. DE BEZANÇON D. M.



A PARIS,
Chez LOUIS GONTIER, Libraire Juré, ſur le Quay des Auguſtins, à l'Image S. Barbe, proche l'Hoſtel de Luynes.
M. DC. LXXVII.
Avec Privilege du Roy.

1677


FEB -1 1924



A MADAME
LOUISE HENRIETTE
DE COMINGE
COMTESSE
DE GRANDPRÉ



ADAME,

Les Medecins ont de tout temps esté exposez à la Censure

publique : il eſt peu de gens parmy le peuple qui n'ayent prononcé contre la vanité de leur art. Mais comme ils ont eſté condamnez ſans avoir jamais eſté bien entendus, & que la plus part de ces Cenſeurs agiſſent ordinairement avec beaucoup d'obſcurité & de paſſion, leurs deciſions n'ont encore peu s'attirer tout le credit qui leur eſtoit neceſſaire. Les ennemis de la Medecine, dans le deſſein de terminer cette queſtion par un jugement plus autentique, reuniſſent aujourd'huy leurs forces, & viennent l'attaquer dans une diſpute reglée : Les Medecins y défendent leur

cause du mieux qu'ils peuvent contre leurs accusateurs. De sorte qu'il ne manquoit aux uns & aux autres qu'un juge plus sage & plus éclairé, que ces premiers Censeurs. Pour prononcer avec autorité & discernement sur un pareil demeslé, ils avoient besoin d'une personne illustre, judicieuse, & desinteressée ; ils ont trouvé, MADAME, en la Vostre toutes ces qualitez. La Noblesse de Vostre extraction, l'excellence de vos vertus, & de vostre esprit, vous distinguent assez dans le monde. La Maison des Comtes de Cominge, dont vous estes une illustre branche, fut autre-

fois souveraine, & trouve dans ses alliances les Comtes d'Armagnac, & la Royalle Maison de Navarre. Celle de Joyeuse à la quelle vous avez uny la Vostre, n'est pas moins éclatante par son Origine, par ses Alliances, & par les services qu'elle a rendus à l'Estat. J'estallerois volontiers icy toutes ces choses, si chacun ne les sçavoit aussi bien que moy. Je devrois plustost, en m'attachant à la gloire qui rejallit de vostre seule Personne, representer icy cette beauté Majestueuse, où les graces & les caracteres de la vertu sont imprimez si sensiblement; je devrois

décrire cette pieté libre & ſincere, cette ſolidité & cette delicateſſe d'eſprit à qui rien n'échappe; enfin cette conſtance & cette égalité d'ame, qui me font avoüer qu'en vous le beau ſexe peut bien auſſi eſtre nommé le ſage, le ſpirituel, & le genereux; je devrois en effet deſcendre dans le détail de ces vertus: mais voſtre modeſtie, MADAME, s'oppoſe à ce devoir. Je ſens meſme déja qu'elle s'allarme du peu que j'en ay dit. Lorſque je voudrois faire un portrait au naturel, elle enveloppe vos plus beaux traits d'un voile d'écarlate. Je le propoſe donc au moins ce voile

honorable aux yeux de mes lecteurs, comme quelque chose qui doit excellemment relever le prix de vos autres vertus. Il doit en cette ébauche, comme dans les tableaux d'un peintre dont Pline fait mention, laisser à deviner beaucoup plus de choses, que je n'en puis exprimer. Si l'on veut y faire reflexion, on pourra percer ce beau voile; & quiconque aura l'avantage de vous bien connoistre, MADAME, il n'aura pas de peine de s'arrester aux decisions d'un si digne Censeur. A mon égard, je ne sçaurois craindre pour le party des Medecins, si vous l'ap-

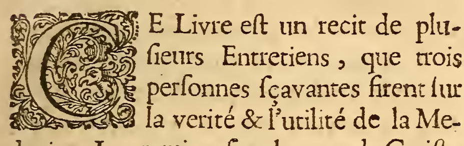
prouvez; & je doute fort que je le suive de bon cœur, si vous le condamnez. Mais quoy qu'il arrive, je seray satisfait, si mon travail peut occuper vostre bel esprit pendant quelques heures, & s'il peut interrompre de quelques momens divertissans vos occupations toujours serieuses. La maticre de ces entretiens est assez à la mode; on s'en est fait en ce siecle un divertissement ordinaire. J'espere au moins que le present que je vous fais, MADAME, vous sera un témoignage certain de mon affection, & que j'y trouveray l'avantage de faire con-

noiſtre à tout le monde que je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Voſtre fidelle & tres-obeïſſant ſerviteur
DE BEZANÇON.

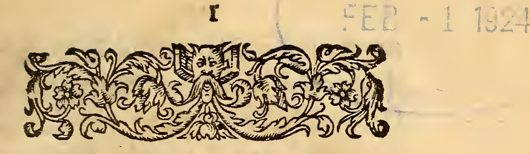
AVERTISSEMENT.



CE Livre eſt un recit de pluſieurs Entretiens, que trois perſonnes ſçavantes firent ſur la verité & l'utilité de la Medecine. La premiere ſous le nom de Cariſte eſt un homme celebre, qui ayant uny l'Etat Clerical à la profeſſion d'Avocat, entend également le Droit & la Theologie; Cleante eſt un Gentilhomme qui poſſede aſſez les belles Lettres; enfin Soſandre eſt un Medecin connu dans le monde. Les deux premiers picquez au jeu propoſerent pluſieurs objections contre la Medecine, auſquelles Soſandre taſcha de répondre. D'abord les choſes ſe paſſerent ſans grande preparation : mais enſuitte, comme on avoit le loiſir d'étudier les matieres, chacun de ſon coſté fit differentes recherches. Sans rien changer dans l'ordre des queſtions, j'ay retranché quelques reparties & pluſieurs interruptions de peu d'importance, auſquelles les entretiens ſont ſujets, parce-

que j'ay creu qu'elles en auroient rendu la lecture ennuyeuse. Mais comme tous les points sont disputez, & dépendent souvent de quelques faits, je n'ay pû me dispenser de rapporter les citations qui furent faites.

Mon dessein n'est point d'ériger cet ouvrage en Apologie de la Medecine, il passera si l'on veut pour un jeu d'esprit, qui s'est pleu de ramasser tout ce qui se peut dire pour & contre cette science. Les objections ny les traits picquans ne luy sont point épargnez; le Lecteur jugera si les réponses sont raisonnables. La raison n'est pas ce qui doit plus solidement établir le merite de la Medecine. Comme c'est un art que ny le plaisir ny l'interest, mais que la necessité seule pretend avoir inventé: C'est la necessité seule de son secours qui doit estre la meilleure preuve de son existence. Ainsi il faut laisser aux douleurs de la maladie le soin de sa défense. Si elles n'en viennent pas à bout, en vain tous les Medecins du monde se piqueroient de le faire à force de raisonnemens.



LES MEDECINS A LA CENSURE.

PREMIER ENTRETIEN.

SOSANDRE Medecin ſe promenoit avec un de ſes amis dans le Jardin des Plantes examinant quelques Simples, lors qu'il entendit en une allée proche de l'endroit où il eſtoit, la voix de deux perſonnes qu'il penſoit connoiſtre; ils parloient aſſez haut pour fai-

re croire qu'ils ne disoient rien de secret : c'est pourquoy Sosandre s'arresta pour les écouter. D'abord il ouit la voix de Cariste, qui ayant rencontré Cleante, luy demandoit quel livre il tenoit en ses mains.

C'est, luy répondit Cleante, la Comedie du Malade imaginaire, dont je vis hier la representation ; j'avois commencé d'en lire quelque Scene attendant Compagnie, je ne me lasse point de repasser sur cette Piece, j'y trouve les caracteres touchez d'une maniere vive & delicate, le tour aisé.

Tout y est admirablement conduit, ajoûta Cariste, d'un bout à l'autre on y voit regner une Satyre extremement fine, & bien poussée.

Ah le charmant Comique,

reprit Cleante, deux heures ne me coulerent jamais ſi agreablement.

L'action de ſon fameux Auteur, dit Cariſte, triompha autrefois en la repreſentation de cette Piece, ſes poſtures m'ont ſouvent diverty : mais je remarquay un jour quelque choſe qui me choqua.

Cleante qui avoit eſté l'admirateur perpetuel de ce Comedien celebre, luy demanda avec empreſſement quelle eſtoit la faute qu'il avoit obſervée en luy.

C'eſt une bagatelle, répondit Cariſte, connüe de tout le monde, c'eſt qu'il démentit une fois ſon caractere, & que d'un malade imaginaire il prit la peine d'en faire un trop veritable. Son rôle eſtoit ſeulement de

contrefaire le mort, non pas aller de gayeté de cœur .....

Ah ! j'entens ce que vous voulez dire, l'interrompit Cleante, avec un ſouris, il eſt vray que ce trait ſort du bon caractere. Ce n'eſt pas qu'aux grans Auteurs comme luy on n'accorde de certaines licences qu'on ne permettroit pas aux Poëtes & aux Comediens mediocres ; mais des licences de cette force-là ſont un peu outrées.

Il a tort, adjoûta Cariſte, il a tort, les autres fautes peuvent eſtre colorées ; celle de ſe laiſſer mourir, comme il diſoit luy-meſme, ne ſouffre point d'excuſe ; & Meſſieurs les Medecins ont droit de ſe récrier contre une mort qui n'eſt point arrivée dans les formes. Afin

que les chofes fe fiffent de bonne grace, il falloit au moins quelque petite ordonnance.

Comme fon employ; repliqua Cleante, eftoit de divertir, je croy que par l'impromptu de fon trépas il a voulu faire rire la Medecine qu'il avoit tant de fois attriftée. Il l'a bernée d'une étrange maniere, fans qu'elle ait jamais formé la moindre plainte, fa patience meritoit bien quelque petite recreation.

En effet, dit Carifte, chacun regarde la Medecine comme un modele achevé de patience. Pour moy je la crois malade à l'extremité, puifqu'elle eft mefme abandonnée de tous les Medecins. Pas un d'eux n'a repliqué le moindre mot à fa deffenfe; il y a

de la cruauté dans le traitement qu'on luy fait. Ce n'eſt point d'un galand homme d'égorger un ennemy, qui ſous les piés de ſon vainqueur luy demande la vie. Depuis huit ou dix ans que ce Poëte maſtinoit la Medecine, elle avoit eſſuyé ſes railleries avec une conſtance de heros ; ſa miſere ne devoit elle pas luy faire pitié, & la parer du dernier coup mortel dont il l'accable en cette Comedie ?

J'avouë, dit Cleante, que la touche eſt rude, & Meſſieurs les Purgons y ſont purgez d'une doze un peu forte. Mais dites-moy, peut-on mettre trop en ſon jour la momerie de ces charlatans, qui ſous la figure de gueriſſeurs, ſont les veritables peſtes du genre humain.

A quoy penſez-vous donc, l'avertit Cariſte, ignorez-vous que vous eſtes ſur les terres de la Medecine? Parler ainſi dans le Jardin des Plantes, c'eſt à la barbe d'Eſculape ſe rire de ſon pouvoir. Les Medecins ſont vindicatifs. S'ils viennent à vous entendre, vous eſtes ſeur, que quand vous tomberez malade, ils ne voudront jamais vous ordonner la moindre ſaignée, ny le plus petit lavement: ou s'ils vous font quelque ordonnance, craignez quelque choſe de pis, leur colere eſt mortelle.

Je leur permets de me tuer, répondit Cleante, quand j'auray recours à leurs ordonnannances. Ils gagneront peu de mon argent; & ſi je deſire les voir, ce n'eſt que pour les fronder à mon aiſe. Je vou-

drois pour beaucoup rencontrer icy quelqu'un de ces venerables Saigneurs, j'aurois un plaisir de Prince à les dauber.

Il est aisé, dit Cariste, d'en trouver en ce lieu, & j'ay de la joye d'estre avec vous de compagnie, pour attaquer ces pedans meurtriers. J'ay depuis long-temps fait un amas de puissantes raisons contre leur art; il faut que j'en décharge une fois mon cœur.

Sosandre qui ne pouvoit gueres éviter leur entreveuë, & qui d'ailleurs estoit bien aise de lever les scrupules qu'ils avoient sur la Medecine, tourna ses pas vers l'allée où ils estoient. Si tost qu'ils l'eurent apperceu, ravis de trouver leur proye, ils vinrent au devant de luy, concertant entre

eux la maniere de l'attaquer ; & aprés s'estre saluez civilement l'un l'autre. Cleante luy addressa ces paroles :

Je vous amene, Sosandre, un incredule, qui dans le plus beau Temple qu'on ait dressé à la divinité d'Esculape, se rit de son pouvoir. Vous qui estes un de ses Prestres, je vous prie de tenter sa conversion.

Je ne suis pas d'avis, répondit Sosandre, d'y faire de grands efforts. Ces sortes de railleries ne m'effarouchent jamais. Au contraire je me réjoüis de voir Cariste en humeur de s'égayer.

Vous montrez, dit Cariste, une complaisance extremement commode, mais je ne sçay si le fond du cœur est bien d'accord avec un exterieur si indifferent pour la Medecine.

Croyez-moy de grace assez vostre amy, répondit Sosandre, pour en user ainsi. Je me plais de voir en ceux que j'aime tous les signes de santé; il n'en est point en ce siecle de plus certain que de rire de la Medecine: comme au contraire, le respect qu'on luy rend est la plus seure marque d'une maladie pressante.

Quelque changement, reprit Cariste, qu'il arrive dans ma santé, il ne s'en fait aucun dans mon humeur. Sain ou malade, toujours égale aversion pour la Medecine.

Et moy, adjouta Cleante, je ne me contente pas de cela. Le sentiment de Montaigne est ce qui me faut: Je méprise bien toujours la Medecine, dit-il, mais quand je suis malade, au

Essais de Montaigne liv. 1. ch. 3.

lieu d'entrer en compoſition «
avec elle, je la hay & la crains «
encore davantage, & je ré- «
pons à ceux qui me preſſent de «
prendre Medecine; qu'ils at- «
tendent que j'aye repris mes «
forces pour avoir plus de «
moyen de ſouſtenir l'effort & «
le hazard de leur breuvage. «

Montaigne a raiſon, dit Soſandre, & nous marque dans ces mots le caractere d'un eſprit fort. Qu'a-t-on beſoin en effet de Medecine & de Medecins? ils mettent la vie en danger; tourmentent toujours les hommes, & pour ces grands ſervices ils ſe font encore bien payer. Que ſert de diſſimuler? le Medecin eſt un double ſupplice. A force de vuider la bource & les veines du malade, il donne un ſens fort juſte au

Proverbe : *Qui perd ſon bien perd ſon ſang.*

Vous le prenez finement, repliqua Cleante, le tour goguenard eſt d'un grand ſecours à ſe tirer d'un mauvais pas : Mais de grace, treve de raillerie. La neceſſité & la verité de la Medecine eſt un point que nous voudrions examiner avec vous, il faut s'expliquer nettement, ou la plaiſanterie nous ſera ſuſpecte.

La raillerie, répondit Soſandre, a tellement uſurpé le ſujet de la Medecine, qu'elle ſemble avoir acquis preſcription contre la raiſon, & qu'on ne doive défendre noſtre art, qu'en riant avec les autres : mais puiſqu'aujourd'huy vous voulez bien vous en tenir aux deciſions de ce Juge ſerieux, j'en ſuis ravy.

Obligez-nous, dit Cariſte, de nous détromper aujourd'hui. Franchement, j'ay toujours ſenty beaucoup de froideur pour la Medecine, & je ne croy pas en revenir jamais qu'on ne m'ait ſolidement convaincu de ſon merite.

Nous en viendrons à bout, répondit Soſandre, ſi vous prenez la peine de conſiderer, que la Medecine poſſede tous les avantages qu'une ſcience peut avoir. La nobleſſe de ſon objet ne reçoit pas de difficulté. Elle s'occupe à la contemplation de tous les eſtres de la Nature. Et voyant qu'entre eux il n'en eſt point de plus noble que l'homme, & que l'Oracle luy donna autrefois pour la plus importante partie de la Sageſſe, le precepte de ſe connoiſtre ſoy-

meſme, noſtre art ſe devouë particulierement à la connoiſſance de ce chef-d'œuvre que Dieu prit plaiſir de former de ſes propres mains ; il examine les puiſſances de ſon ame, & developpe juſqu'aux plus ſecrets replis de ſon corps. L'utilité de ce meſme art paroiſt en ce qu'il ne connoiſt pas ſimplement pour connoiſtre, comme le Phyſicien, le Mathematicien, & les autres ; mais qu'il rapporte toutes ſes lumieres à la pratique & à l'avantage de l'homme ; il ne luy procure pas un plaiſir paſſager & ſuperflu, comme la peinture, la muſique, la poëſie ; ou les biens inconſtans de la fortune, comme la juriſprudence, mais la ſanté du corps, le fondement de tous les biens. La Medecine imite

en cela de plus prés qu'il est possible l'Auteur de la Nature. Luy seul donne la vie aux hommes, & de tous les arts la Medecine seule peut la conserver & la défendre contre la maladie: *Les hommes*, dit Ciceron, *n'approchent jamais plus prés de la divinité, que lors qu'ils conservent la vie aux autres.* C'est pourquoy les anciens convaincus de son merite ont reconnu qu'elle estoit descenduë du ciel, & ont divinizé ses inventeurs.

Homines ad deos nulla re propius accedunt quam salutē hominibus dando. *Cic. orat. pro Mar.*

Plin. hist. nat. lib. 29. c. 1.

Cet honneur, l'interrompit Cariste, luy estoit assez deû alors ; & puisque les Anciens ont bien divinizé les dragons, la guerre, la fievre & la mort, pourquoy auroient-ils refusé la mesme gloire aux inventeurs de la Medecine, qui font du moins autant de biens aux hom-

mes que tous ces fleaux? Ils pen-
ſoient adoucir par leurs reſ-
pects ſa puiſſance redoutable.
C'eſt à ce titre que voſtre art a
pu s'attirer les encens. Nous
ne ſommes point en diſpute de
ſa nobleſſe. Il eſt queſtion de
ſçavoir ſi cet art eſt la veritable
Medecine que nous cherchons.
Je pretens que vous n'en avez
que le fantoſme que vous re-
veſtez de titres pompeux pour
ébloüir les foibles eſprits; mais
à l'égard du veritable art de
guerir, je nie abſolument que
les hommes le poſſedent.

Vous me mettez, repartit
Soſandre, en beau chemin, &
j'embraſſe volontiers l'occaſion
que vous m'offrez d'établir une
bonne fois l'eſtre de la Mede-
cine. Ses fondemens ſont ſi
bien aſſis, qu'il eſt peu de
ſcience

ſcience qui en ait d'auſſi fermes. La Juriſprudence eſt fondée ſur les loix, auſſi changeantes que le caprice des hommes; la Rhetorique & les Humanitez, la Morale, la Logique, & preſque toute la Philoſophie, ſont appuyées ſur la raiſon humaine, qui eſt ſi trompeuſe & ſi bizarre, qu'elle a autant de differents gouſts, qu'il y a de teſtes. La Medecine ne ſe contente pas de cet appuy, elle veut encore aſſeurer ſes fondemens ſur la fermeté de l'experience. On ne douta jamais qu'une experience juſte & reglée ne fuſt la plus ſeure voye pour nous conduire à la verité. La raiſon que quelques-uns ont pris pour un guide toujours fidelle dans la recherche du vray, eſt ſouvent ſujette aux égaremens, & elle

eſt contrainte à la ſimple veuë de l'experience, de condamner mille faux préjugez qu'elle avoit formez, pour s'eſtre écartée de ſa conduite : mais lors que toutes deux jointes enſemble concourent à l'établiſſement d'une verité, il faut renoncer au bon ſens, pour balancer ſur la certitude de leur témoignage. Sur ces principes receus d'un chacun, jugez de la ſtabilité de noſtre art, qui eſt fondé ſur la raiſon, jointe à l'experience auſſi ancienne que le monde. Si les choſes qui ont duré un long eſpace de temps, portent en leur antiquité des preuves indubitables de leur merite & de leur fermeté, que penſez-vous de la Medecine, la plus neceſſaire & la premiere des ſciences? L'homme n'ayant

point de plus anciens & de plus redoutables ennemis que la maladie & la mort, ſon premier ſoin a eſté de chercher des armes pour ſe parer de leurs atteintes. Ainſi on ne peut douter que la Medecine n'ait de tout temps eſté l'occupation des hommes. C'eſt pourquoy les plus anciens Auteurs en ont parlé comme d'un art qui eſtoit déja en vogue devant eux. Eſculape fils d'Apollon fut eſtimé ſi ſçavant en la gueriſon des maladies, qu'on luy dreſſa des Temples; & ſes deux fils Machaon & Podalirius ſe rendirent fameux par les cures qu'ils firent en l'armée des Grecs qui aſſiegeoient la ville de Troye. Nous tenons cette verité du Poëte Homere le plus ancien des Sçavans, lequel a donné

Homerus primus doctrinarum & antiquitatis parens. *Plin hiſt. nat. l. 25.*

tant d'eloges à la Medecine, que son témoignage suffit pour la rendre recommandable.

Depuis ce temps Salomon instruit par la bouche mesme de Dieu, des mysteres de la Medecine, composa un livre qui contenoit les vertus de toutes les plantes, & les remedes à toutes les maladies, d'où les Grecs tirerent les secrets de la Medecine. Cette science dés le commencement du monde a continué dans une posture honorable. Ses lumieres se sont augmentées de jour en jour, & se sont fortifiées par l'experience de cinquante siecles, & vous nous venez dire aujourd'huy que cette science est une illusion. Voila certes un fantosme qui n'est pas du commun: les autres sont d'une nature

Cedrenus.

fragile, & disparoissent en un moment : celuy-cy est un fantosme stable & opiniastre. C'est une chose assez rare qu'une illusion, qui pendant cinq mille ans abuse tous les hommes. J'avois ouy dire autrefois que la Verité est la fille du Temps, que ses dents qui n'épargnent pas la bronze ny le marbre, ont bien-tost déchiré le voile du mensonge ; c'est pourquoy voyant que malgré la jalousie des Sçavans, & la calomnie des peuples, la Medecine s'est conservée dans le mesme éclat durant cette longue suite de siecles; je pensois qu'on n'oseroit plus entreprendre de la détruire. Mais vous allez, Cariste, faire aujourd'huy ce grand coup que tous les autres qui vous ont precedé n'ont pû faire.

Que vous allez faire un grand bien au monde, de le délivrer de ce maudit fantoſme. Mais prenez garde en le ruinant de faire tort à la veritable Religion dont vous devez défendre les intereſts. Vous n'avez pas de plus forte preuve de ſa verité contre les athées & les libertins, que celle de ſon ancienne & conſtante durée parmy les attaques de tous ſes perſecuteurs : la Medecine employe aujourd'huy à ſa deffenſe la meſme raiſon contre vous, ſongez à la bien ménager.

J'en auray ſoin, repartit Cariſte, la choſe eſt de conſequence, & je vois bien qu'il faut avoüer qu'il y a un art de la Medecine, qu'il eſt noble, utile, & auſſi ancien que le monde. Tout cela eſt vray, &

j'accorde encore plus, qu'il eſt auſſi ancien que Dieu meſme. *Je ſçay*, dit Petrarque, *que quand il n'y auroit aucun homme au monde, la Medecine & les autres Arts ne periroient pas pour cela : leur eſſence immortelle ſubſiſteroit encore d'une maniere abſtraite & ſeparée de tous ſujets, ou bien dans l'idée ſeule de Dieu.* C'eſt de cette façon ſeule que je pretens que la Medecine a toujours ſubſiſté. A l'égard des hommes vous nous faites bien voir que de tout temps ils ſe ſont empreſſez à ſa recherche, mais vous ne prouvez pas qu'ils l'ayent jamais trouvée : ils n'en ont tout au plus poſſedé que l'ombre & le fantoſme, comme j'ay dit. Dieu ſeul qui a pû former l'homme, s'eſt reſervé le droit

Petrarcha l. 12 rerum ſcenil. epiſt. 3.

de le conſerver ; les hommes peuvent bien ravir , mais non pas rendre ny prolonger la vie. C'eſt pourquoy il declare en l'Ecriture qu'il n'approuve pas la confiance qu'on auroit aux remedes de la pretenduë Medecine des hommes : il reprend meſme le Roy Aſa d'avoir imploré le ſecours des Medecins en ſa maladie , & de s'eſtre aſſeuré à leur vaine ſcience, au lieu de recourir à ſon pouvoir

2. Paral. 16. divin : *Ægrotavit Aſa dolore pedum vehementiſſimo , nec in infirmitate ſua quæſivit Dominum , ſed magis in Medicorum arte confiſus eſt.* C'eſt un avertiſſement aux malades de n'attendre point leur gueriſon des hommes , mais de Dieu ſeul le veritable Medecin. S'ils en agiſſent autrement , ils pevuent ſe

promettre

promettre la mesme issuë de leurs maux que le Roy Asa, qui au milieu de tous ses Medecins mourut aprés deux années de douleurs étranges ; & pour toute ressource & consolation, ils pourront faire graver sur leurs tombeaux l'epitaphe de l'Empereur Adrien : *Turba Medicorum perii.*

Si le Roy Asa, répondit Sosandre, est repris en l'Ecriture, ce n'est pas à cause de l'estime raisonnable qu'il pouvoit avoir de la Medecine : mais parce qu'il manqua de respect à l'égard de Dieu. Ce Prince, dit le profond Commentateur Tostat, avoit fait attacher les fers « aux piés du Prophete Hanani, « parce qu'il l'avoit repris de son « peché, & Dieu en punition de « cette injuste rigueur, l'affligea «

Tostat. c. 16. l. 2. Paral. q. 3.

» de la goutte en la meſme par-
» tie, que dans la perſonne du
» Prophete il avoit chargé de
» chaines : au lieu de reconnoiſtre
» la main de Dieu qui le frappoit
» ſi viſiblement pour l'attirer à la
» penitence, il s'obſtina dans ſa
» malice, & dédaignant le ſe-
» cours divin qu'il devoit im-
» plorer le premier, il s'imagina
» que les ſeuls Medecins auroient
» le pouvoir de le guerir, au refus
» & comme en dépit de Dieu.
Toute cette explication eſt du meſme Toſtat ſur le paſſage que vous avez cité, & là deſſus il fait cette reflexion judicieuſe; que quand Dieu, par une voye extraordinaire & ſurnaturelle, afflige luy-meſme les hommes de quelque maladie, il ne faut pas mettre ſa confiance en la ſcience des Medecins, parce

qu'alors ils ne peuvent pas guerir : mais que ſi les maladies ſuivant la voye ordinaire ſont produites par le concours des cauſes naturelles, il faut en ces occaſions ſe confier en l'art de la Medecine.

Cette explication contient une leçon d'un grand uſage dans les maladies : mais quand nous nous arreſterions ſimplement au texte du paſſage que vous nous oppoſez, je ne voy pas qu'on en peuſt tirer aucune conſequence contre la Medecine. Il reprend le Roy Aſa d'avoir eu plus de confiance en la Medecine que non pas en Dieu : *Nec in infirmitate ſua quæſivit Dominum, ſed magis in Medicorum arte confiſus eſt.* Le peché de ce Prince eſt donc cette preference abominable;

& que peut la Medecine avoir de commun avec un crime si odieux, pour craindre que la condemnation que l'Ecriture en fait, luy donne aucune atteinte ? C'est une folie à un malade de croire que sa guerison dépend du Medecin, quand Dieu est resolu de satisfaire sa vengeance par les rigueurs d'une maladie qu'il luy envoye exprés ; mais c'est une extravagance bien plus criminelle de preferer la science douteuse d'un Medecin au souverain pouvoir de Dieu sur les maladies.

Comme Dieu est le Maistre absolu de toutes choses, & la source de tous les biens créez, la santé & la vie les plus considerables d'entre eux sont des écoulemens qui partent de son

sein. Les Medecins ne sont que les causes secondes, & les foibles instrumens dont Dieu se sert pour communiquer aux hommes ces grands biens. De sorte que de negliger Dieu dans la maladie & courir au Medecin, c'est preferer en infidelle l'instrument à la cause, la creature au Createur; & le neant à Dieu. Et puisque vous m'avez jetté sur l'Ecriture, permettez qu'en moralizant un peu, je trace icy le chemin par où l'Ecclesiastique veut que les malades cherchent leur santé.

Quand quelqu'un se sent donc frappé de la maladie, il doit premierement fléchir la Misericorde divine par la penitence, les oraisons, & les actions de charité : *Mon fils, dans la maladie ne te neglige pas toy-mes-* Ecclesiastici c. 38.

me ; mais prie Dieu , nettoye ton cœur de tout peché, preſente à Dieu des offrandes agreables. Ces ſaintes diſpoſitions attireront du Ciel la gueriſon qu'il deſire, *& c'eſt luy qui te guerira.* C'eſt donc Dieu qui guerit proprement, & non pas le Medecin. L'homme ne peut s'attribuer dans ſes actions que ce qui s'y trouve de deffectueux, tout ce qui s'y diſtingue d'eſtre & de perfection appartient à Dieu en proprieté. C'eſt luy qui a donné aux plantes les vertus medicinales, qui dirige l'eſprit du Medecin dans le choix qu'il en fait , & qui en benit l'effet dans l'application. Lors que les remedes ont reuſſi heureuſement le Medecin peut bien dire qu'il a viſité le malade, qu'il a appliqué les dro-

gues ſuivant ſon art, non pas ſe vanter arrogamment, comme pluſieurs font, d'avoir guery celuy-cy, retiré celuy-là du tombeau; c'eſt uſurper une gloire qui doit eſtre reſervée à Dieu. Japis Medecin, tout Payen qu'il fuſt, parloit bien plus modeſtement, aprés qu'Enée par ſon aſſiſtance, eut recouvert la ſanté :

Non hæc humanis opibus, aut
arte magiſtra
Proveniunt, neque te, Ænea,
mea dextera ſervat,
Major agit Deus.

Aprés que le malade a invoqué le ſecours du Ciel, la ſeconde démarche qu'il doit faire, c'eſt de chercher le Medecin : *Appelle le Medecin, & qu'il ne te quitte pas, parceque ſes ſoins te ſont neceſſaires.* L'Ecri-

Da locũ Medico & non diſcedat à te quia opera e-jus ſunt neceſſaria. *Eccleſiaſtici.38.*

ture ſainte ne peut ſe contredire. Elle commande dans nos maladies, d'appeller le Medecin, & de le retenir ſoigneuſement auprés de nous. Elle eſt donc bien éloignée de nous défendre ſon uſage, & la confiance raiſonnable en ſon art. Cela eſt ſi conſtant, qu'il commande qu'on luy rende l'honneur & le reſpect : *Honore le Medecin.* Ces commandemens

Ibid.

ſeroient fort inutiles & ridicules, ſi la Medecine eſtoit ſeulement en l'idée de Dieu, & nullement entre les hommes : parce qu'il n'y auroit aucuns Medecins qu'on peuſt appeller à ſon ſecours, & à qui l'on peuſt rendre cet honneur. Mais le mot qui ſuit : *Parce que tu en as beſoin*, prouve encore l'exiſtence de la Medecine : car ſi

le Medecin eſt ſi neceſſaire; Dieu, qui par ſa Providence ne manque jamais de fournir à ſes creatures les choſes neceſſaires, ainſi que les Payens meſmes l'ont aſſeuré, ne l'aura pas ſans doute oublié dans une neceſſité ſi preſſante. En effet l'Ecriture nous apprend qu'il y a pourveu. *Dieu tout puiſſant a creé le Medecin.* Si Dieu a fait des Medecins; il en eſt donc de veritables ſur la terre. Noſtre queſtion eſt enfin decidée en termes formels au meſme lieu par ces mots: *La ſcience du Medecin attirera les honneurs ſur luy.* Voila ce me ſemble la ſcience du Medecin, dont vous niez l'exiſtence, établie nettement dans l'Ecriture; qui aprés avoir prouvé ſa verité & ſa neceſſité, prend encore ſoin de publier

Diſcipli-na Medici exaltabit caput illius. *Ibid.*

ſa gloire, en diſant qu'elle ſe doit attirer chez les Grands du monde les loüanges & les honneurs : *Il ſera loüé en preſence des Princes de la terre.* Peut-on dire aprés cela quelque choſe de plus précis à l'avantage de la Medecine ?

Je me doutois bien, dit Cariſte, que vous m'alliez faire valoir de la ſorte ce paſſage. Mais qui ſoutiendroit qu'il ne dit rien en faveur de voſtre art, & que ces paroles doivent s'entendre du Medecin ſpirituel, répondroit en peu de mots au grand commentaire que vous en avez fait. Il ne diroit pourtant rien que ce qu'a dit le docte Rabanus.

Cōm. in c. 38. Eccli.

Je ſçay, répondit Soſandre, que quelques Docteurs ont expliqué myſtiquement les lieux

de l'Ecriture que je viens de citer. Cette explication n'empesche pourtant pas qu'ils n'ayent leur sens litteral, qui doit s'appliquer au Medecin corporel, selon la Regle de saint Augustin, que l'Eglise suit toujours en l'interpretation de l'Ecriture sainte. Il enseigne qu'on doit l'expliquer à la lettre lors que le sens litteral ne choque, ny la sainteté de nos mysteres, ny celle des mœurs. Aussi presque tous les saints Peres, & les Commentateurs de l'Ecriture expliquent du Medecin corporel ces textes de l'Ecclesiastique. Entre autres Estius, Tyrinus, Menochius, Denis le Chartreux, que vous, pouvez consulter. La lecture seule du mesme chapitre confirme cette verité par ces mots:

Le Tout puissant a creé de la terre les remedes; qui ne peuvent s'entendre que des remedes materiels tirez du sein de la terre : *Et l'Apoticaire fera des compositions agreables & propres à la santé.* Il parle en cet endroit de l'Apoticaire qui prepare les remedes suivant l'ordonnance du Medecin. Consultez enfin les autres endroits de l'Ecriture, vous n'y trouverez rien de si nettement étably que la necessité de la Medecine. Au 21. chapitre de de l'Exode, Dieu condamne celuy qui par ses violences auroit causé à son ennemy quelque maladie, de payer les salaires des Medecins. C'est donc une marque qu'ils meritent ces payemens, ils ne les peuvent meriter, que parce qu'ils

Impensas in Medicos restituat. *Exod. 21.*

contribuent à la guerison, & qu'ils sont de vrais Medecins. Saint Paul ne donne point de qualité plus honorable à saint Luc que celle de Medecin son intime amy. Et le Fils de Dieu mesme asseure dans l'Evangile que les Medecins sont necessaires aux malades. Il louë mesme expressement la charité du Samaritain, qui secourant en Medecin le pauvre inconnu qu'il rencontra, versa le vin & l'huile sur les playes & les contusions dont il estoit couvert. Enfin vous ne trouverez point de profession au monde si bien établie, & qui ait receu tant d'eloges dans l'Ecriture sainte. Il semble que le saint Esprit prevoyant que la calomnie des hommes s'opiniâtreroit davantage à décrier la Medecine, ait

Coloss. 4.

Matth. 9.

voulu luy-mesme s'en rendre le protecteur & le panegyriste.

Comme la fin de ma dispute, dit Cariste, n'est pas la vaine gloire de disputer, mais la découverte seule de la verité, je n'ay point de peine à reconnoistre, que tout ce que vous avez allegué est tres-raisonnablement dit; cependant je ne conçois pas comment il se peut faire que l'esprit de Dieu ait publié les loüanges d'une science qui a toujours paru directement opposée à la Religion. Le Roy Ezechias s'en apperceut bien : car Cedrenus rapporte, que pensant que la Medecine estoit contraire au culte divin, il fit brusler tous les livres de Salomon, qui contenoient les remedes à toutes les maladies, parce que le peuple

y ayant recours, negligeoit de s'addresser à Dieu pour obtenir de luy la santé. Et depuis ce temps les Saints Peres de l'Eglise, qui sont les vrais interpretes de l'Ecriture, ont souvent declamé contre la Medecine, pour estre entierement opposée à l'esprit du Christianisme & à la connoissance de Dieu comme l'écrit saint Ambroise : *Les regles de la Medecine sont contraires à la connoissance des mysteres divins.* De quelle maniere accorder ces choses avec les eloges de la Medecine.

In Psal. 118.

La qualité que vous portez, repartit Sosandre, & l'étude qui vous occupe, devroient à mon avis vous charger plustost que moy du soin de concilier ces oppositions apparentes :

mais puiſque vous ne voulez pas le faire, je taſcheray d'en trouver le ſecret. J'avoüe que ces heros du Chriſtianiſme, ſe ſont plaints quelquefois du ſoin trop pointilleux de la ſanté, qui ſervoit de pretexte aux laſches Chreſtiens, pour ſe diſpenſer de la pratique des conſeils Evangeliques, ou des œuvres penibles de precepte : comme l'on voit au meſme lieu de ſaint Ambroiſe, immediatement aprés les mots que vous avez

S. Ambroſ. in Pſal. 118.

cité : *Les regles de la Medecine,* dit-il, *ſont contraires à la connoiſſance des myſteres divins.* Et il adjoûte immediatement aprés : *Elles détournent du jeûne, condamnent l'étude, & défendent tout exercice d'une meditation profonde.* Mais je ſoûtiens que, ny ſaint Ambroiſe,

ny

ny les autres Peres de l'Eglise, n'ont jamais eu dessein de blâmer l'usage de la Medecine dans les necessitez reelles, au préjudice de l'eloge que le S. Esprit mesme en a fait. En un mot ils ont condamné l'abus de la Medecine, & non pas son legitime usage dans les infirmitez veritables. Que si pour quelques legers abus qui s'y peuvent commettre, l'on doit, comme fit le Roy Ezechias, frustrer les hommes des grands avantages qui leur en reviennent, quelle chose au monde si excellente & si profitable, dont on ne ruine l'usage. L'Ecriture sainte est un livre divin, qui purifiant nos pensées & nos affections, nous conduit au ciel : les Heretiques ne s'en sont-ils pas toujours servis pour

établir leurs erreurs? Les Sacremens ſont des treſors ſacrez, où Dieu meſme ſe renferme pour ſe communiquer aux fideles; les hypocrites n'en abuſent-ils pas ordinairement pour tromper les hommes? Il faudroit donc ſur ce beau principe qu'on nous oppoſe ſupprimer la ſcience des livres ſacrez, & l'uſage des Sacremens : qui l'a jamais penſé?

Mais pour vous faire voir comme les ſaints Peres s'accordent avec l'Ecriture ſur l'eſtime de la Medecine, je veux vous en faire parler des plus anciens & des plus forts genies que l'Egliſe revere. Tertullien au livre *De Corona*, avoüe qu'encore bien que la Medecine chez les Payens euſt eſté inventée par Eſculape, qui

estoit une de leurs fausses divinitez, neanmoins les Chrestiens, persuadez de sa necessité, ne faisoient aucune difficulté de s'en servir, aprés qu'Isaye & saint Paul l'avoient pratiqué eux-mesmes, comme ils se servoient des sciences dont Mercure avoit esté l'inventeur.

Sa pensée s'exprime en termes plus forts au livre qu'il a intitulé *Scorpiace*. *Les hommes*, dit-il, *ont cette malheureuse inclination de rejetter les choses salutaires, & d'embrasser celles qui sont nuisibles, de fuir les remedes de la Medecine, & de rechercher plustost la mort, que leur guerison. Il ne faut pas s'en étonner*, ajoûte-t-il, *il y a bien des fous & des lâches*. Je serois fasché, Messieurs, que vous

Hæc est perversitas hominum salutaria excutere, exitiosa suscipere, medica male vitare, mori denique citius quàm curari desiderare. Plures enim stulti, plures timidi, & malè ve recundi

fussiez compris en ce passage ; prenez-y garde.

Cleante à ce mot regarda Cariste avec un souris, & voyant qu'il estoit mal du costé des Peres de l'Eglise, vouloit détourner le discours. Mais Sosandre, qui ne vouloit pas prendre le change, je n'ay plus, luy dit-il, que deux mots de saint Augustin ;

Voicy un passage, où il reconnoist ensemble la necessité & la noblesse de la Medecine. *La necessité*, dit-il, *est la cause de tous les emplois des hommes, mesme des arts les plus considerables dont nous recevons de plus grands secours, comme de la défense des Avocats & des remedes de la Medecine. Car enfin dans le monde ce sont là les plus nobles emplois.* Vous voyez

Omniũ actionũ humanarum mater necessitas : Ipsæ memorabiles artes quæ magnæ videntur in subveniendo patrocinia linguæ & adjutoria Medicinæ, ipsæ sũt enim

qu'il n'épargne rien, en cet endroit, à la loüange de la Medecine. Aussi estoit-il si bien convaincu de son merite, & de sa necessité qu'il accuse d'homicides ceux qui rejettent les ordannances du Medecin : & il commande en un autre endroit, que malgré le malade & toute sa resistance, on execute sur luy les ordres des Medecins. C'est traiter les ennemis de nostre art comme des insensez, & c'est en effet la qualité que leur donne le sçavant Tostat. Il n'en fait point à deux fois : *Personne, dit-il, ne peut douter que les choses naturelles ayent quelque vertu de guerir les malades, s'il n'est tout à fait insensé : ainsi il est évident que la medecine est un art utile & recommandable.*

in hoc seculo excellentes actiones. *S. Aug. enar. in Psal.* 83. *Tract.* 12. *in Ioan.*

S Aug. Regula 3.

Non potest quis negare nec dubitare, an res naturales virtutem habeant sanativam, nisi omnino insaniat, & sic apparet artem medicinæ proficuam esse atque commẽdabilem. *Tostat c.* 16. *l.* 2. *Paral.* q. 37.

La pratique des ſaints Peres eſt conforme à leur doctrine. Poſſidius rapporte que S. Auguſtin dans ſa derniere maladie ſuivoit les conſeils du Medecin. Il avoit défendu qu'on le détournaſt pour quoy que que ce fuſt de l'application continuelle qu'il avoit aux choſes divines, ſinon lorſque les Medecins le venoient viſiter, ou lors qu'il devoit prendre les alimens & les remedes qu'ils avoient ordonnez.

Poßidius in vita S. Aug.

Le meſme eſprit porta au dernier ſiecle les Peres du Concile de Trente à donner un exemple illuſtre de la déference qu'on doit à la Medecine. Le Preſident de Thou recite en ſon Hiſtoire, que Fracaſtor Medecin ayant averty les Peres de ce Concile, que le lieu

Thuan. hiſt. l. 4.

où ils estoient assemblez estoit menacé d'une peste qu'il prévoyoit, ils écouterent son avis, & transfererent le Concile à Boulogne.

Je ne sçay, dit Cariste, où vous avez pû faire tant de recherches favorables à la Medecine. Pour moy je vous conseille de vous en tenir à l'autorité de l Ecriture, la raison ne vous seroit pas si commode.

Ce n'est pas encore fait, dit Cleante, du costé de l'Ecriture sainte, elle nous fournit de tres grandes difficultez à opposer à tout ce que nous en a dit Sosandre. Je ne vois pas comment il pourra ajuster l'utilité de son art, qui promet de prolonger nostre vie, avec la determination infaillible que

Dieu a faite du nombre de nos jours.

Cette difficulté, dit Cariſte, eſt de longue diſcuſſion, ſi vous m'en croyez, ce ſera pour une autre fois. Chacun fut de ſon avis, & on remit la partie au lendemain chez Soſandre.



II. ENTRE-



II. ENTRETIEN.

CAriste & Cleante se rencontrerent le jour suivant au lieu qu'ils avoient marqué pour continuer leurs conversations. Sosandre qui en fut averty les vint recevoir aussi-tost, & aprés quelques civilitez faites, la compagnie témoigna qu'elle estoit en estat d'écouter les difficultez qu'on avoit eu envie de proposer le jour precedent.

La Medecine, commença Cleante, prouve son utilité, en ce qu'elle peut par ses remedes prolonger nos jours & éloigner la mort : la grandeur de cette promesse en fait quel-

quefois concevoir de hautes idées, mais la verité de ses desseins, paroist si-tost qu'on fait reflexion que Dieu a determiné le nombre de nos jours. *Les* Iob.c.14. *jours de l'homme sont courts*, dit le Prophete Job parlant à Dieu, *tu sçais le nombre de ses mois, & tu as mis des bornes à sa vie qui ne pourront estre passez.*

Et comment nos jours ne seroient-ils pas comptez, puisque le fils de Dieu nous asseure dans l'Evangile, qu'il sçait le nombre des cheveux de nostre teste, & qu'il n'en tombe pas un seul sans la volonté expresse de Dieu ; & representant à ses Disciples la vanité de leurs inquietudes pour la conservation de leur vie : qui de vous, leur dit-il, par l'effort de ses

pensées, peut agrandir sa taille d'une seule coudée ? Ne vous mettez donc point en peine de l'entretien de vostre vie, ny des choses qui sont necessaires à sa conservation, vous avez dans le Ciel un pere qui sçait tout ce qu'il vous faut. Desorte que Dieu ayant par une volonté absoluë & infaillible arresté l'instant de nostre mort, qui aura la temerité de croire que les Medecins en vertu de leur foible science, puissent l'éloigner d'un seul moment. *Que peut donc servir aux hommes la Medecine, si ce n'est,* comme dit Quintilien, *à endormir les malades par la douceur de ses belles promesses. Pendant qu'une fatalité irrevocable regle nos jours, nos maladies, & nostre mort.*

Fato vivimus, languemus, morimur, Medicina quod præstas nisi ut juxta te nemo desperet. *Decl.* 3.

L'accroissement de nos jours, répondit Sosandre, n'est pas le seul fruit que les hommes tirent de la Medecine, ils y trouvent encore le moyen de se preserver des assauts de la maladie, & lors qu'ils en sont saisis, ils y trouvent le secret d'en abreger le cours, & d'en adoucir la violence. Le premier usage de la Medecine estant donc perdu, il luy en resteroit encore de tres considerables.

J'avoüe que de prolonger la vie, & d'écarter la mort, c'est à cette science un avantage bien glorieux. C'est pourquoy j'aurois tort de souffrir qu'on luy dérobast cette gloire par un passage mal entendu ; vous n'aviez garde, Cleante, d'entendre mieux l'Ecriture sainte, puisque vous employez à son

explication l'erreur d'un Payen, prevenu de follé imagination du destin. Nous excusons cette ignorance dans le peuple, qui pense renverser les prudentes loix de la Medecine par cette aveugle réponse dont ils nous payent à tous momens : *Nos jours sont comptez.*

Mais je trouve étrange que Quintilien ait donné dans une opinion, que Ciceron, tout Payen qu'il fust, renvoye aux vieilles qui commencent à radoter, & que saint Augustin dit estre la marque d'un esprit troublé, & qui ne sçait à qui s'en prendre.

Anile sane & plenum superstitionis, fati nomen ipsum. *Cic. l. 2. de Divin.* Si cor tuum nõ esset fatuum nõ crederes fatum. *Tract. 37. in Ioan.*

Cariste qui vit bien que l'objection touchoit une difficulté delicate, qui pouvoit laisser dans l'esprit de mauvais scrupules sur divers sujets, adressant sa

parole à Sosandre : Je veux, dit-il, vous faire voir aujourd'huy que je ne suis pas tant ennemy de la Medecine, que je suis amy de la verité, en répondant pour vous à l'objection de Cleante, il est vray que mon service est un peu interessé, & qu'à raison de mes emplois, j'ay quelque part en cette réponse.

Je sçay que nostre raison trouve de la difficulté dans le rapport qu'elle fait du pouvoir qu'a la Medecine de prolonger nos jours, à la science & au decret infaillible de Dieu sur la durée de nostre vie. Mais cette difficulté ne regarde pas seulement la Medecine, elle s'étend également à toutes les actions & les conditions des hommes ; & s'il faut, sur l'infaillibilité des ordres divins, renoncer aux

conſeils de la Medecine, il faut auſſi rejetter tous les arts & tous les ſoins de la vie civile. Car comme Dieu ſçait infailliblement l'heure de noſtre mort, il ſçait auſſi parfaitement ſi nos ennemis nous vainqueront, ſi nos affaires iront bien, ſi nous ſerons riches, ſçavans, élevez en dignité, & ſi nous ſerons ſauvez. Ainſi les guerres, la pourſuite des affaires, le commerce, l'étude des lettres, les ſoins de noſtre fortune, & de noſtre ſalut meſme, ſeront entierement inutiles; par conſequent il faudra bannir toutes les occupations des hommes, & vivre dans une ſtupidité ſemblable à celle des beſtes. Enfin ſi nos jours ſont ſi bien comptez & arreſtez par l'ordre ſouverain de Dieu, que rien ne les

puiſſe abreger ny prolonger; pourquoy,Cleante,vous ſervez-vous journellement de nourriture; la dépenſe que vous y faites eſt ſuperfluë, & vous vivrez fort bien ſans alimens. Pourquoi craignez-vous un coup de fuzil & un coup d'épée? ces apprehenſions ſont pueriles, nos jours ſont comptez; vous pouvez en toute ſeureté vous preſenter à l'embouchure d'un canon, comme faiſoient autrefois les Turcs enteſtez de cette opinion ridicule. Ce ſont là les belles conſequences qui ſuivent du contreſens que vous donnez aux paroles de l'Ecriture. *Cette explication erronée*, dit Eſtius, ſur les paroles de Job que vous objectez, *a porté pluſieurs heretiques à établir la fatalité inévitable du deſtin en la durée de*

Eſtius Commēt in c. 14. Iob.

noſtre vie , & dans toutes les actions des hommes. Cette interpretation eſt donc contraire à la raiſon & à l'Ecriture ſainte, qui reconnoiſt meſme en pluſieurs endroits que noſtre vie peut eſtre prolongée , comme elle recite qu'il arriva au Roy Ezechias , au peuple de Ninive, & comme elle promet encore à tous ceux qui honorent leurs parens. Elle nous fait voir auſſi qu'elle peut eſtre accourcie , comme l'ont éprouvé tous ceux qu'elle nous apprend avoir eſté punis d'une mort precipitée à cauſe de leurs crimes. Il faut donc neceſſairement chercher un autre ſens de ces paroles. Elles ne ſignifient , dit Eſtius , au- " tre choſe, ſinon que Dieu poſ- " ſede une ſcience tres-certaine " des jours & des mois que l'hom- "

„ me doit vivre, & qu'il a fait un
„ decret infaillible qu'il ne du-
„ rera pas davantage. Mais il
„ ne ſuit pas de là aucune ne-
„ ceſſité en la choſe preveuë
„ & ordonnée ; ce n'eſt pas
„ une choſe neceſſaire en ſoy
„ qu'un homme vive tout autant
„ que Dieu l'a preveu, parceque
„ la vie de l'homme eſt de ſa na-
„ ture contingente & fragile, &
„ que Dieu ne détruit jamais la
„ nature des eſtres, laquelle eſt
„ ſon propre ouvrage : mais il les
„ conduit à leurs fins, ſuivant l'e-
„ xigence naturelle, avec laquel-
„ le il les a produites. Qu'un hom-
„ me donc vive autant que Dieu
„ le veut, c'eſt ſeulement une ne-
„ ceſſité de conſequence & de
„ ſuppoſition, comme parlent les
„ Theologiens, à cauſe preciſé-
„ ment que Dieu le prevoit &

l'ordonne. Cela ſe doit en- «
tendre, dit cet Interprete, de «
la meſme façon que les Philo- «
ſophes parlent des actions de «
l'homme, à l'inſtant meſme «
qu'elles ſont pratiquées : dau- «
tant que toutes les choſes du «
monde, quelques ſuceſſives qu'- «
elles ſoient en elles, ſont actuel- «
lement preſentes à la ſcience «
& à la volonté de Dieu. Les Phi- «
loſophes, ajoûte-t-il, convien- «
nent tous que la plus libre cho- «
ſe du monde, par exemple le «
marcher d'un homme, devient «
neceſſaire, ſuppoſé que cet «
homme marche, & que la ne- «
ceſſité de ce marcher, ne for- «
ce en aucune maniere la liberté «
de celuy qui marche; de meſ- «
me la duré de la vie humaine, «
toute contingente de ſa nature, «
devient neceſſaire à l'égard de «

„ Dieu, lors qu'elle est jointe à sa
„ prevision & à son decret infail-
„ lible, quoy que cette necessité
„ n'altere aucunement sa contin-
„ gence naturelle, qui est mesme
„ une difference essentielle, qui
„ la distingue de la durée ne-
„ cessaire de Dieu.

Tant que vous parlerez de la sorte, dit Sosandre, ne craignez point que je vous desavoüe; vous démeslez agreablement ces difficultez. Dieu, dit saint Thomas, qui ne trouble jamais l'ordre naturel des choses que luy-mesme a étably, les voit & les veut de la maniere qu'elles doivent estre selon leur nature. Il veut que les choses contingentes arrivent contingemment, & les choses necessaires necessairement : & l'on peut dire que les choses n'arrivent

pas, parce que Dieu ſçait qu'elles doivent arriver, mais Dieu ſçait qu'elles doivent arriver, parce qu'en effet elles arriveront. Tel homme qui pouvoit vivre cent ans, n'en vivra que trente, parce qu'il s'étouffera de viandes, ou ſe bruſlera les entrailles par l'uſage immoderé du vin, non pas à cauſe que Dieu prevoit qu'il mourra la trentiéme année de ſon âge.

Dieu a donné à chacun de nous un corps, dans lequel il a mis une certaine quantité de chaleur & d'humidité naturelle qui ſuffit à le faire durer juſqu'à un certain âge determiné; à peu prés comme un maiſtre qui auroit donné à ſon ſerviteur une lampe avec une ſuffiſante quantité d'huile pour l'éclairer toute une nuit; & comme il ſeroit

libre à ce serviteur, ou de faire durer sa lumiere tout ce temps en ménageant cette lampe, ou bien d'abreger sa durée en répandant cette huile, ou éteignant la flame: Ainsi un homme en conservant soigneusement en soy le principe de vie par l'usage des choses salutaires, ou le dissipant par la negligence ou l'abus de ces mesmes choses, peut allonger sa vie jusqu'à son terme naturel, ou en abreger le cours à sa volonté. C'est le sentiment de saint Gregoire de Nazianze, que l'Eglise nomme le Theologien par excellence, & d'Elias Cretensis qui a commenté les ouvrages de cet ancien Docteur. Il dit *que le premier homme ayant violé la loy de Dieu, fut condamné à mourir, non pas sur le*

champ sans delay, ny à certaine heure precise : mais, dit il, *cette mort sera quelquefois retardée par l'adresse de la Medecine, qui appaise le trouble des humeurs, & qui empesche la separation de l'ame.* D'où il conclud ainsi : *Cela est entierement contraire à ceux qui assurent que nostre vie a des bornes certaines & infaillibles, & que personne ne sçauroit jamais éloigner le moment de la mort qui luy est marqué.*

Porro hæc iis adversantur qui fatalem quẽdam ac necessariũ mortis terminum esse asserunt, nec fieri posse, ut præfixum diem atque horã quisquam excedat. *Elias Cret. com. in orat. 1. Gregor. Nanz.*

Ce principe doit estre la regle de nostre conduite, Dieu veut que sans nous embarasser l'esprit ny de sa prevision, ny des decrets qui sont hors de nostre portée, nous employons les moyens naturels qu'il nous a donnez, pour parvenir aux fins naturelles qu'il a prescrites. Je

sçay que tels aliments sont propres à conserver la vie, & que sans eux je periray infailliblement ; je sçay que tels sont nuisibles à la santé, il faut donc que j'evite ceux-cy, & que je me serve de ceux-là ; je n'iray point consulter là dessus les decrets impenetrables de la divinité. Il est vray que le Fils de Dieu défendit en l'Evangile à ses Apostres l'empressement pour les choses propres à l'entretien de la vie. Il voulut qu'estans attachez à son service par une vocation toute singuliere, leur détachement des choses de la terre fust aussi tout particulier ; & afin que leur esprit, entierement appliqué à la predication de l'Evangile, ne fust point partagé par les soucis embarassants de la vie, il se char-

chargea du ſoin de tout leur temporel : mais il ne leur déſendit jamais les ſoins raiſonnables, comme dit Theophilacte, ny encore meſme l'uſage des choſes propres à entretenir leur vie & leur ſanté, puiſque luy-meſme qui pouvoit vivre independemment de tous les eſtres naturels, s'en eſt ſervy pour nous donner exemple de ne pas attendre des voyes extraordinaires & miraculeuſes pour nous conſerver, lors que nous en avons de naturelles & de faciles. C'eſt la penſée avec laquelle il confondit le demon, qui ſur cette raiſon ſpecieuſe de l'aſſeurance en la protection de Dieu, que vous propoſez aujourd'huy, l'excitoit à ſe precipiter du haut du Temple en bas : *Tu ne tenteras point le*

Comm. in cap. 6. Matth.

Seigneur ton Dieu, luy répondit-il. Ne tombons-nous pas dans ce peché, lorſque pouvant conſerver, & étendre noſtre vie par les remedes qu'il a créez, nous les mépriſons, attendans la prolongation de nos jours du ſecours extraordinaire de ſa toute puiſſance. N'eſt ce pas joüer Dieu, & aſſervir ſon pouvoir abſolu aux loix de noſtre caprice. Saint Paul n'en uſe pas ainſi. Son cher Thimothée eſtoit incommodé d'une foibleſſe d'eſtomach : il avoit deux voyes pour le ſoulager, celle des miracles, qui luy eſtoient ſi ordinaires, que les linges dont il ſe ſervoit reſuſcitoient les morts ; & celle des regles de la Medecine, bien moins efficace que celle des miracles. Cependant ſelon la re-

marque de ſaint Thomas, il luy prefere le ſecours de la Medecine, & conſeille l'uſage du vin à ce cher diſciple pour remede à ſon infirmité. *Sanabat Paulus infirmos & mortuos ſuſcitabat, & tamen Thimotheum curat conſilio Medicinæ.* Vous n'avez pas, Cleante, le don des miracles, comme ſaint Paul, & pourtant vous negligez les regles de cet art ſalutaire.

S. Thom. com. in 1. ad Thim. cap. 5.

Cleante qui ne pouvoit conteſter une explication de l'Ecriture ſi bien établie, & qui neanmoins avoit de la peine à ſe rendre ſi toſt, voulut tirer Soſandre de la Theologie à la Phiſique qu'il entendoit un peu mieux, & luy témoigna qu'il eſtoit curieux de ſçavoir de quelle maniere les Medecins

pouvoient prolonger les jours.
Sosandre qui ne demandoit pas mieux que d'en venir à la raison. Il n'est rien, luy répondit-il, de plus certain entre les hommes, que les débauchez diminuent par leurs excez le nombre de leurs jours; que l'on peut se faire mourir par la faim, par les effusions de sang immoderées, par le poison, par l'usage des mauvais alimens: comme Paul II. Pape, Albert d'Autriche, Federic III. & Henry VII. Empereurs, qui perirent pour avoir mangé du melon. Donc la Medecine qui employe la temperance, les antidotes, qui arrestent le sang, enfin, qui distingue & qui prescrit les alimens de bon suc, peut prolonger les jours en éloignant les causes de la mort. Mais pour

vous en donner une preuve qui vous explique en meſme temps la maniere dont le Medecin en vient à bout, il faut ſçavoir que noſtre vie eſt particulierement entretenuë par la chaleur naturelle, le grand agent qui regne en toutes nos fonctions, par le temperament & la mediocrité des humeurs, & enfin par la force de nos organes, qui ſont les inſtruments dont la chaleur ſe ſert; de ſorte que quelques-unes de ces conditions venant à manquer, la maladie & la mort ſuivent bientoſt aprés. Ces conditions manquent, lors qu'une chaleur exceſſive & devorante conſume la chaleur naturelle; lors que les humeurs pechent en qualité, ou en quantité; enfin lors que les organes ſont embaraſ-

ſez, ou par obſtruction, ou relaſchement, ou debilité. De ſorte que la Medecine qui peut remedier à ces incommoditez, peut auſſi conſequemment alonger la vie. Elle tempere l'excés de la chaleur par les alimens & les remedes rafraichiſſants; elle purifie les humeurs par les purgatifs, elle en diminuë l'abondance par differentes evacuations, elle débouche les conduits & rétablit les organes en leur vigueur naturelle; par les aperitifs, les cordiaux, mais particulierement fourniſſant à chaque partie des ſucs propres à les nourrir & fortifier. Et il arrive de là que ceux qui ſuivent les preceptes de la Medecine, vivans dans une paiſible mediocrité, conduiſent leur vie juſqu'au terme

naturel que Dieu leur a marqué, & que ceux qui se rient de ces regles perissent ordinairement au milieu de leurs excés & de leur âge.

Voila, répartit Cleante, d'admirables preuves pour des gens qui n'ont jamais sorty du cabinet, & qui n'ont jamais veu le monde que dans un livre : mais ceux qui le sçavent un peu, ont appris de l'experience tout le contraire de ce que vous en concluez. Montaigne estoit un homme dépaïsé, voyez ce qu'il en a écrit. Je ne connois point, dit-il, de gens plustost malades, « & si tard gueris, que ceux qui « sont sous la jurisdiction de la « Medecine, leur santé mesme « est alterée & corrompuë par la « contrainte des regimes. En effet d'ordinaire ils ne la font pas

Essais de Montaig. l. 2. c. 26.

longue ; au contraire nous ne voyons gueres porter en terre de jeunes débauchez : en dépit du Medecin ils vieilliſſent ordinairement dans leurs excés.

Ils y vieilliſſent de vray , repliqua Soſandre , & trop toſt pour eux: leur jeuneſſe chargée de mille infirmitez , plus importune que la mort, devient une vieilleſſe prematurée. Si quelques - uns vivent longtemps , ce ſont des perſonnes d'une complexion merveilleuſement robuſte, qui ſe confians trop en leurs forces , s'abandonnent ſans reſerve à leurs débauches. Ces forces les font à la verité reſiſter un temps conſiderable à la violence de leurs excés ; mais ſi ces meſmes perſonnes , avec une ſi heureuſe conſtitution , regloient leur

vie

vie ſur une juſte mediocrité ; ils vivroient indubitablement beaucoup plus ſains & plus long-temps.

Je ſerois bien curieux luy demanda bruſquement Cleante, de ſçavoir qui vous l'a revelé.

Puiſque vous nous parlez de revelation, repartit Soſandre, je vous diray qu'outre l'experience & la raiſon, c'eſt l'Eſprit de Dieu qui nous l'a revelé dans l'Eſcriture, & qu'on en peut faire un article de foy. Il nous repete ſouvent dans les livres ſacrez, que la gourmandiſe, l'yvrognerie & les débauches ruinent la ſanté & la vie. *La maladie ſera le fruit de l'uſage exceßif des viandes*, dit l'Eccleſiaſtique, *la gourmandiſe en a fait mourir pluſieurs, & celuy qui s'abſtient prolongera ſa vie.*

In multis eſcis erit infirmitas, propter crapulam multi obierunt, qui autē abſtinens eſt adjiciet vitam. *Eccli. 37.*

Et le Roy Prophete détermi-
nant encore plus preciſément jusqu'où peut aller d'ordinaire la diminution que les voluptueux & les méchants apportent à leur vie, nous aſſeure qu'ils n'arrivent pas jusqu'à la moitié des jours qui leur eſtoient comptez.

Viri ſanguinum & doloſi non dimidiabunt dies ſuos. *Pſal.* 54. *Demuis & Incognitus in hunc Pſ.*

La raiſon dicte à ceux qui ont la moindre teinture de Phyſique, que tous les eſtres naturels ſont conſervez par les principes qui les compoſent, nos corps ne ſont formez que des elemens meſlés en une certaine mediocrité, d'où reſulte la conſtitution particuliere d'un chacun, que nous appellons ſon temperament; il faut donc que ces meſmes corps ſoient entretenus par la mediocrité, & par conſequent que ſuivant le prin-

cipe d'Hyppocrate : *Tous les excés contribuent à leur destruction.* Aphoris. 4. sec 2.

Une experience de cecy est que nous voyons journellement des personnes infirmes qui semblent n'avoir pas un instant de vie, lesquelles neanmoins sous les soins de la Medecine arrivent à une extréme vieillesse, & durent plus de temps que beaucoup d'autres d'une complexion plus robuste, parceque ces derniers au mépris de toutes les regles de la santé, se plongent dans la débauche. Platon & Aristote témoignent à ce sujet qu'un homme de lettres nommé Herodique, le plus maladif de son siecle, vescut neanmoins cent ans, à la faveur du regime de vie qu'il gardoit exactement. Et Galien qui confesse avoir esté en sa jeunesse

d'une complexion tres-infirme ; ſe delivra ayant appris l'art de conſerver la ſanté, de toutes ſes infirmitez, & vécut juſqu'à l'âge de cent quarante ans, ſans reſſentir la moindre maladie. D'où vient que pour marquer une ſanté extraordinaire, on diſoit en proverbe, *Une ſanté de Galien.*

Il y a donc, répondit froidement Cariſte, bien peu de Galiens parmy les Medecins, puiſqu'on en voit tant d'infirmes. On diroit à les entendre, qu'ils diſpoſent à leur bon plaiſir de la ſanté & de la vie. Ils gueriſſent tout le monde, excepté eux-meſmes ; & pendant qu'ils délivrent tous les autres de la maladie, on les voit ordinairement ſujets à mille infirmitez. Vous m'en allez demander la

preuve. Je ne vous debiteray pas beaucoup d'argumens. Je n'ay qu'une demonſtration à vous faire, c'eſt celle de leur viſage. Conſiderez ſeulement leur embonpoint, & je m'aſſeure que vous en ſerez convaincu. Voulez-vous, dit Petrarque, di- diſtinguer un Medecin dans « une aſſemblée de perſonnes, re- « gardez au viſage, vous le con- « noiſtrez infailliblement à ſa « couleur jaunatre. Et cela paſſe « pour ſi veritable, que pour exprimer la mine d'un homme paſle & défait, on dit vulgairement, *Il porte un viſage de Medecin.* Hé! Meſſieurs les Medecins ayez pitié de vous meſmes, puiſque vous avez la ſanté à vos gages, fourniſſez vous-en les premiers. La politique d'Hyppocrate de-

Petr. liv. 2. invect.

vroit vous y engager ; un des premiers preceptes qu'il donne à ses disciples, c'est *de se conserver un embonpoint de bon exemple pour les malades. Car enfin*, dit-il, *le peuple ne sçauroit s'imaginer, qu'un languissant puisse donner aux autres la santé qu'il ne peut se procurer.* Je pense bien que vous faites tous vos efforts pour cela, & qu'il ne tient tient pas à Rhubarbe ny à Senné, que vous n'ayez la meilleure santé du monde : mais c'est justement ces pretendus remedes qui vous ruinent le corps.

Videat ut bono colore & bona ac carnosa corporis habitudine præditus sit, Vulgus enim existimat eos qui non sic bene dispositum corpus habent neque aliis bene prospicere posse. *Hyppo. de Medico.*

Cependant, ajoûta Cleante, je ne comprends pas comment la pluspart de ces languissants & presque moribonds, peuvent auoir le front de se qualifier Medecins, & de nous

faire les merveilleux recits des malades qu'ils ont gueris. Ne remarquent-ils pas que leurs visages donnent le démenty à tous leurs discours ; n'entendent-ils pas que tout le monde reconnoist leur mommerie, lors que par derision on leur dit à leur nez ce proverbe ancien : *Medecin gueris toy toy-mesme.* En verité, Sosandre, j'ay quelquefois honte moy-mesme des railleries que l'on en fait. L'un dit que vous prenez ces sortes de visages pour effrayer les hommes, & les rendans malades, vous faire de la pratique. Un autre dit, que comme vous estes les peres de la mort, vous devez porter ses livrées. Quelques uns publient, que les reproches de vostre conscience, sur tant d'homici-

des que vous commettez, vous font ainsi paslir. D'autres que le parfum des excremens bilieux que vous regardez d'ordinaire, vous teint la face de leur couleur. D'autres enfin disent que vous vous imaginez qu'on vous croira fort semblables à Hyppocrate, lors qu'on dira en termes de vostre art que vous portez *un visage d'Hyppocrate.* Pour moy je dis que vous devez changer de visage, ou de langage : ou pour faire mieux, abandonner une profession qui se décredite elle-mesme.

Faciem Hyppocraticam.

Cariste ne pouvoit se tenir de rire, & applaudissoit à tous ces bons mots, lors que Sosandre, qui pour tous ces traits n'avoit rien perdu de sa gayeté : Vous ne dites pas tout, repartit-il, & on en peut ajoûter

encore de bons : mais je me ſoucierois auſſi peu de la couleur de mon viſage, que de tous ces diſcours ridicules, pourveu que ma vie fuſt auſſi longue & auſſi ſaine que celle de ce ſage Medecin, à qui vous dites que nous pretendons reſſembler. Sa vieilleſſe prolongée juſqu'à l'âge de cent quatre ans ſans avoir ſenty aucune maladie, le fit nommer le Vieillard divin. Galien n'eut pas moins d'avantage que luy, puiſque, comme j'ay dit il vécut cent quarante. Et Pline nous rapporte d'Aſclepiade, qu'il eſtoit ſi certain des preceptes de la ſanté, qu'il défia la Fortune, & conſentit de paſſer pour ignorant, s'il devenoit jamais malade; & il dit que ſa prediction fut accomplie juſte. Car eſtant parvenu à

In Galeni vita eius operibus præfixa. Fulgoſ. l. 8. c. 14. Galenus l. 5. de ſan. tuẽ l. Plin. l. 7. c. 37.

une vieilleſſe decrepite exempt de toute infirmité, il mourut d'une chute qu'il fit du haut d'une échelle en bas. Voila les trois plus grands Medecins de l'antiquité, qui n'ont pas ſujet de ſe plaindre de l'étenduë de leur vie. Si je voulois vous cotter les autres fameux qui ont vieilly en Medecine, j'aurois un aſſez ample catalogue à vous faire. Il faut ſans doute qu'il y en ait beaucoup, puiſqu'on ne ſe ſert quaſi que des vieux Medecins, & qu'on dit ordinairement que les jeunes n'ont pas grand employ. C'eſt pourquoy le peuple qui n'en connoiſt pas d'autres que ces vieillards, que l'âge a deſſechez, & les jeunes paroiſſans fort peu, il conclud ſur ce qu'il voit, que tous les Medecins ſont pâles. Il eſt vray

qu'entre les jeunes il y en a de cette couleur; parceque les melancholiques & les bilieux, qui ſont d'ordinaire d'un teint jaunâtre, ſe portent plus que les ſanguins, aux recherches curieuſes de la Medecine.

Hyppocrate reconnoiſt en effet que ce temperament eſtoit propre à l'exercice de ſon art, puiſqu'il demande qu'un Medecin ait un air triſte, melancholique, & penſif. C'eſt pourquoy dans le paſſage où il donne avis au Medecin d'entretenir ſon embompoint, il ajoûte ces mots : *autant que ſon temperament le pourra permettre.*

Figuram faciei habeat meditabundam ac ſubtriſtem. *Hyppocr. l. de Medico.*

Juxta exiſtentẽ in ipſo naturam. *Ibid.*

Nous en voyons meſme, qui eſtant déja infirmes choiſiſſent l'étude de cet art, pour apprendre le ſecret de ſe guerir ou de prolonger leurs jours,

Orat. 20. comme ſaint Gregoire de Nazianze le rapporte de ſaint Baſile le grand, qui par ce motif s'y rendit tres-ſçavant : & comme Virgile nous recite du Medecin Japis, que le deſir de conſerver la vie de ſon pere attira à la Medecine.

Æneid. 11.

Mais quaand les infirmitez ne conduiroient point les hommes à la Medecine, l'employ penible de la Medecine conduiroit aſſez aux infirmitez. Toutes les études, au dire de Celſe, ſont préjudiciables à la ſanté, ſur tout celle de la Medecine, qui avec ſa difficulté, joint le travail du corps à celuy de l'eſprit. Ceux qui la pratiquent ſont toujours attachez à des objets melancholiques & lugubres ; ils reſpirent autour des malades un air contagieux ; la

vie des hommes dont ils ſont chargez, ne leur cauſe pas peu d'inquietudes; les evenemens faſcheux qui ſuivent quelquefois les remedes ſagement ordonnez; les contradictions perpetuelles, & les calomnies qu'il faut eſſuyer de la part des particuliers & du public, ſont d'aſſez puiſſantes cauſes du mauvais teint de pluſieurs Medecins: & il n'eſt pas beſoin d'en accuſer le frequent uſage de leurs remedes, dont beaucoup de gens, qui paſſent à une extremité oppoſée, leur reprochent de ne ſe jamais ſervir.

Quelques infirmitez donc que vous ſuppoſiez dans les Medecins, elles ne les rendront pas incapables de guerir les autres. Je ne veux pas dire ſimplement, que comme on voit ſou-

vent des Philoſophes moraux vitieux, des Theologiens athées, des Predicateurs débauchez, qui ne laiſſent pas d'eſtre tres-habiles dans leurs emplois; il ſe rencontre auſſi pluſieurs Medecins maladifs fort intelligens aux maladies. J'ajoûte encore que ces Medecins là ſont plus propres à guerir & ſoulager les malades.

Voicy, dit Cariſte, un joly paradoxe que je n'ay point encore ouy propoſer.

C'eſt une verité, répondit Soſandre, que vous reconnoiſtrez aiſément, ſi vous y voulez faire reflexion. Un Medecin qui ſe voit preſſé des douleurs de la maladie, étudie ſur ſon propre corps, auſſi exactement qu'il s'aime ſoy-meſme, les ſignes, les cauſes, & les reme-

des de ſon mal : & s'il n'arrive pas toujours à une parfaite gueriſon, au moins apporte-il à ſes maux tous les adouciſſemens poſſibles, auſquels ceux qui n'ont point eſté malades n'ont jamais penſé.

En verité, reprit Cariſte, j'ay bien leu dans Seneque les avantages de la maladie, mais je n'y ay point encore remarqué le bel uſage que vous en tirez. L'invention m'en paroiſt nouvelle,&je croy qu'avant vous on ne s'eſt gueres aviſé de mettre les frequentes maladies entre les qualitez d'un bon Medecin.

Cette opinion, repliqua Soſandre, ne m'eſt pas ſi particuliere, ny ſi nouvellement fabriquée, qu'elle ne ſoit de Montagne meſme noſtre ennemy, & de l'ancien Philoſophe Pla-

Montaigne en ses Essais l. 3. c. 13.

ton. Les Medecins, dit Montagne, qui n'ont point essayé
„ en eux-mesmes les maladies
„ qu'ils veulent connoistre en
„ autruy, ressemblent à celuy qui
„ peint les mers, les écueils, &
„ les ports estant assis à sa table,
„ & y fait promener le modele
„ d'un navire en toute seureté.
„ Mettez-le dans un vaisseau, il
„ ne sçait par où s'y prendre. Ils
„ font telle description de nos
„ maux que fait un trompette
„ qui crie un cheval, ou un chien
„ perdu, tel poil, telle hauteur,
„ telle oreille : mais presentez le
„ luy il ne le connoist pas. Vous voyez qu'il donne un peu fortement dans cette pensée. Platon en parle à sa coustume en vray Philosophe. *Les Medecins deviendroient tres-experts & fort habiles en l'exercice*

Medici peritissimi & ad artem præstan-

cice de leur art, si ils éprouvoient en eux toutes sortes de maladies, & qu'ils fussent d'une constitution infirme & valetudinaire. Cette pensée est nouvelle, qu'en dites vous ?

dam aptissimi evaderent si & ipsi in se omnia morborum genera experiãtur, atque sint natura parum sana & incolumi. *Plato l.3. de Rep.*

Ces termes surprirent un peu Cariste, il biaisa adroitement, & repartit à peu prés ainsi.

Suivant ce que vous dites-là, Sosandre, il n'est gueres de bons Medecins : car il est du moins aussi difficile qu'un Medecin éprouve en soy toutes les maladies, qu'il est impossible qu'il se porte jamais bien. Vous voila en assez bon ordre avec vos passages. Ils découvrent justement, aussi bien que la raison, la vanité de vostre art. Où trouverons nous donc un parfait Medecin ? Je ne vous con-

ſeille pas, Soſandre, de le vouloir eſtre, il en couſte trop.

Là deſſus Soſandre fit de tres-judicieuſes reflexions, & montra que l'homme avoit ſes jours & ſes connoiſſances trop bornées pour devenir parfait Medecin; & qu'en effet Hyppocrate sur la fin de ſa vie avoit declaré qu'il n'eſtoit pas encore arrivé juſqu'à la perfection de ſon art. Soſandre vouloit enſuite paſſer aux raiſons qui pouvoient établir la verité & la neceſſité de la Medecine. Mais comme c'eſtoit une matiere nouvelle qui devoit avoir de grandes ſuites, on la remit au lendemain.

Epiſt. ad Demetrium.



III. ENTRETIEN.



OSANDRE ne manqua pas à l'heure assignée de se trouver au rendezvous. Cariste & Cleante extremement curieux d'entendre les raisons & les réponses du Medecin sur l'existence de son art, s'y estoient rendus prés d'une heure auparavant luy. L'empressement qu'ils avoient ne leur permit pas de grands préludes: & Cariste aprés quelques discours, fit entrer ainsi Sosandre en matiere.

Vous nous distes hier de si belles choses, que nous sommes impatiens de sçavoir si la raison vous est aussi favorable

que l'autorité. Parmy les Jurisconsultes, celle-cy l'emporte sur la premiere, mais entre les Medecins la raison tient toujours le dessus : & suivant le proverbe, c'est la derniere honte au Medecin de manquer de raisons, & au Jurisconsulte de manquer de loix.

Si la petitesse de nostre esprit, repartit Sosandre, trouve dans l'obscurité des objets, des bornes à sa raison, il n'en trouve pas moins dans l'évidence de la verité. Il s'embroüille souvent lors qu'il veut chercher des éclaircissemens d'une chose connuë de soy. Il n'y a point de Philosophe qui ne se trouvast fort embarassé à prouver, par exemple, qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en mesme temps, à prou-

ver que la neige eſt blanche, & que le ſoleil luit. L'exiſtence de la Medecine eſt une verité de ce rang, on ne la peut nier ſans conteſter les plus ſenſibles choſes, & au lieu de nous embaraſſer l'eſprit d'en convaincre à force de raiſons ceux qui en doutent, nous ferions bien mieux de les renvoyer aux lits des malades, pour y connoiſtre les merveilleux effets de cet art. Mais puiſque vous m'avez jetté dans cet engagement, voyons ſi nous pourrons bien nous en tirer. Permettez ſeulement avant que de vous propoſer mes raiſons, que pour un inſtant, je vous faſſe porter les yeux ſur les ſiecles paſſez. Vous y remarquerez Homere, Platon, Ariſtote, Pytagore, Democrite, Seneque, & une lon-

gue ſuitte d'autres ſçavants ; qui ont eſtimé & loüé la Medecine ; vous y verrez encore une infinité de genies ſublimes qui l'ont eſtudiée, & pratiquée toute leur vie, comme entre autres Hyppocrate, Galien, Avicenne, Celſe, Pline, Cardan, Fernel. Tous ces prodiges d'eſprit qui ne ſe payoient pas d'autorité, mais qui ont examiné la nature avec la derniere exactitude de la raiſon, ne donnent-ils pas déja un grand poids à l'eſtabliſſement de la Medecine. Cependant comptez, ſi bon vous ſemble, tout cela pour rien, tous ces grands hommes n'y entendoient rien, je le veux : oubliez meſme tout ce que je vous ay dit de ſon antiquité & de ſa ferme durée malgré tous les

efforts de ses ennemis ; je passe tout cela, & j'en viens aux preuves où l'autorité ne se trouve point meslée.

L'art qui nous apprend les choses propres à entretenir la santé, & à guerir les maladies, est une veritable Medecine : les Medecins ont un art qui nous apprend les remedes propres à conserver nostre santé, & à guerir les maladies. Donc l'art des Medecins est une Medecine réellement existante. S'il y a quelque difficulté en cet argument, je croy qu'elle tombe toute sur la seconde proposition; mais je ne vois pas qu'elle soit grande. Premierement, qui peut douter que les Medecins ne sçachent les choses propres à la conservation de nostre santé, depuis qu'ils ont

ſait la diſtinction des alimens & des poiſons, qu'entre les alimens ils ont marqué les ſalutaires & les nuiſibles, & qu'ils nous ont donné tant de beaux preceptes de la ſanté : c'eſt une verité que je penſe avoir aſſez nettement prouvée au dernier entretien, en eſtabliſſant que la Medecine prolongeoit les jours de noſtre vie.

Hyppocr de priſca Medicin.

Je dis en ſecond lieu qu'elle nous apprend les moyens de guerir les maladies ; elle a découvert les remedes par la voye de l'experience & de la raiſon. C'eſt aux dépens de mille maux, dit Hyppocrate, que les malades ont ſouffert dans les premiers ſiecles, en eſſayant les drogues dont ils ignoroient les vertus, que nous avons la connoiſſance des choſes utiles

les ou préjudiciables aux maladies, d'où je forme ce raiſonnement.

L'art qui poſſede de veritables ſecours pour retirer les hommes de leurs maux, eſt une Medecine veritablement exiſtente : Il eſt certain que noſtre art poſſede un grand nombre de remedes pour retirer les hommes de leurs infirmitez ; donc noſtre art eſt une Medecine réelle & exiſtente.

La ſeconde propoſition pouroit eſtre diſputée, mais comme nous ne ſommes pas icy ſur les bancs, retranchons la chicane, rapportons-nous en au bon ſens, & conſultons un peu ce qu'il nous dit ſur les propoſitions que je vais vous faire. Eſt-il croyable en verité que depuis quarante ou cin-

quante ſiecles, que les Mede-
cins eſtudient d'attache les
maladies & les remedes, &
qu'ils ont fait de continuelles
experiences, ils n'ayent décou-
vert aucune lumiere, ny aucun
remede qui ſoient utiles aux
maladies ? Eſt il vray ſembla-
ble que toutes les connoiſſances
de l'Anatomie, de la Pharma-
cie, de la Chirurgie, & de la
Chimie ſoient pures viſions ?
Que tous les livres qu'on a ja-
mais compoſez, & qu'on fait
encore aujourd'huy ſur ces
matieres ſoient des chanſons &
des fables ? Que dit le bon ſens
à cela ? Il veut peut-eſtre quel-
que choſe de plus fort & de
plus effectif. Le voicy, ce ſont
les effets merveilleux de noſtre
art, que nous avons journelle-
ment devant les yeux. N'éprou-

vons nous pas, par exemple; que la ſaignée appaiſe les fiévres & les inflammations? que les clyſteres adouciſſent les tourmens de la colique venteuſe, comme la nephretique eſt appaiſée par les bains d'eau tiede? que le lait eſt ſalutaire aux pulmoniques? que les antidotes reſiſtent aux poiſons? que le Quinaquina guerit ſouvent de la fiévre quarte, le vin emetique les autres fiévres intermittentes? que le Senné, la Rhubarbe & les autres drogues purgent les humeurs? que le Guayac & le Mercure chaſſent le venin de la verole? Ne voyons nous pas que cet art admirable a trouvé le moyen de guerir les playes, de reünir les fractures, remettre les os démis, de tirer la pierre de la veſ-

ſie, & mille autres ſecrets propres à ſoulager les hommes, & les guerir de leurs infirmitez? Vous allez peut-eſtre encore démentir toutes ces experiences. J'ay de la peine à croire cela de vous, & j'avouë que vous m'embarraſſeriez fort ſi vous m'en demandiez la preuve; j'y ſerois auſſi empeſché qu'à prouver en forme que le Soleil éclaire, que le feu bruſle, & qu'un coup d'épée cauſe de la douleur.

Alors Cariſte voyant que Soſandre ceſſoit de parler: ſont-ce là, luy dit-il, toutes vos preuves, nous ſerions bien aiſes de les entendre de ſuitte, afin d'y répondre plus preciſément, & ne rien dire d'inutile.

Il m'en reſte encore quelques-unes, répondit Soſandre,

mais avant que d'y entrer, obligez-moy de me dire, Cariſte, ſi entre ceux qui pratiquent la Medecine en cette grande ville, vous n'en croyez point de mieux entendus que les autres à traiter une maladie.

Diſpenſez-moy, s'il vous plaiſt, repartit Cariſte, de decider ſur une queſtion ſi difficile; comment puis-je diſtinguer le plus ou le moins de merite, où je n'en vois point du tout? franchement, je crois en matiere de maladies tous les Medecins auſſi peu ſçavans l'un que l'autre.

Les aveugles de propos déliberé, reprit Soſandre, ſont les pires: mais la gueriſon de voſtre aveuglement ne ſera pas une des moindres preuves de l'exiſtence de la Medecine.

Quand vous tombaſtes l'année derniere en cette grande maladie, vous fuſtes long-temps à déliberer quel Medecin vous appelleriez à voſtre ſecours : ſi lors on vous euſt amené Clitophon pour vous traiter, auriez-vous pas confié voſtre vie entre ſes mains? c'eſt un des ſubtils eſprits de France.

Il eſt vray, repliqua Cariſte, qu'entre les Procureurs il eſt difficile d'en trouver qui brouïlle & qui prolonge une affaire avec plus d'artifice : mais ſur le chapitre de la maladie, il eſt auſſi expert qu'un enfant. Si j'avois eſté fort ennuyé de vivre, je pouvois m'aſſeurer à ſon traitement.

Et ſi l'on avoit conduit, reprit Soſandre, à voſtre lit, ce maiſtre chicaneur avec Ariſtan-

dre l'Esculape de nostre siecle ; de bonne foy, lequel auriez-vous choisi, pour consulter vostre mal ?

Je ne puis pas nier, répondit Cariste, qu'alors je neusse preferé Aristandre, puisqu'en effet je le manday dans cette maladie, & que je suivis ses conseils. Il y en a qui pretendent que je luy ay obligation de la santé ; d'autres pretendent que je dois ma guerison à mes forces naturelles ; & moy je pretens que je n'en sçay rien du tout.

Laissons, ce fit Sosandre, à present cette obligation, il suffit que pour traitter vostre maladie, vous preferiez l'addresse d'Aristandre à l'ignorance de Clitophon ; c'est en agir prudemment, & reconnoistre

en mefme temps ce que vous refufiez d'avoüer, qu'entre les Medecins, il y en a de mieux entendus à conduire une maladie que les autres. Car la mefme raifon qui vous oblige de mettre une difference notable entre la capacité de guerir, que poffede un fameux Medecin, & l'ignorance de Clitophon pour le mefme employ, vous y doit faire auffi remarquer beaucoup d'inegalité entre les Medecins. Parceque fi ce n'eftoit point un art veritable qui les reglaft en cet exercice, mais que le feul hafard les fift reuffir, l'eftude n'y ferviroit de rien; & un Procureur, un Porte faix, un fimple Manœuvre, qui n'auroient jamais ouy parler de maladie ny de remedes, y feroient autant que

le plus sçavant, & le plus expert Medecin de l'Europe.

Ce principe estably qu'il y a des Medecins plus habiles que d'autres, & que le reste des hommes, il faut conclure que la Medecine que nous possedons, est un art réel & veritable: car enfin une habitude effective de l'esprit qui surmonte ou diminuë beaucoup la difficulté ordinaire de traitter les maladies, est le veritable art de la Medecine. Les Medecins, comme je viens de prouver, ont par le moyen de l'estude & de l'experience une telle habitude; parconsequent ils possedent actuellement le veritable art de la Medecine. Je n'ay plus, continua Sosandre, qu'une petite question à vous faire, Messieurs, aprés quoy je ré-

ponds à mon tour à toutes les difficultez que vous me preparez.

Lors qu'un homme est saisi d'une grande maladie, où il peut user de toutes sortes d'alimens & de remedes, ou bien seulement de quelques-uns : qu'en pensez-vous ?

Pour moy, répondit Cleante, je ne ferois point de difficulté de donner à un malade tout ce qu'il voudra. Je pense qu'on guerit, & qu'on meurt également de tous vos remedes.

La methode est aisée, répondit Sosandre, & nous voicy dans une grande liberté de conscience. Quel grand bien vous allez faire au monde ! il n'y aura plus à l'avenir d'empoisonneurs, ny de mauvais

Medecins. Vous avez dit là une parole qui va faire plus d'habilles Medecins, que n'en ont jamais produit toutes les Facultez ; il ne faudra plus tant estudier les vertus des remedes, ny les dispositions du malade ; toutes les precautions de la Medecine sont inutiles ; l'on pourra sans scrupule donner à un malade, bruslé d'une fievre chaude, l'hypocras, l'eau de vie, le vin d'Espagne, luy charger l'estomac de viandes grossieres, & luy faire prendre les plus violents purgatifs. On pourra baigner une femme enceinte, saigner abondamment les phtisiques, donner la poudre d'algarot à un foible enfant, le flux de bouche à une personne que la squinancie, ou que l'inflammation de poulmon

eſtoufe, & preſenter de l'opium en telle doze qu'on voudra à un lethargique, s'ils en ſont tuez, ce ne ſera plus la faute du Medecin ignorant, mais de la nature du malade qui n'a pas eu l'eſprit d'en faire un bon uſage.

Le privilege de tuer, repartit Cariſte, eſt un droit trop bien acquis aux Medecins, pour leur eſtre oſté; ils abandonneroient pluſtoſt leur qualité que de le ceder jamais à perſonne. Comme ils n'en jouiſſent que par la violence des remedes, ils ne ſouffriront pas qu'on diſe que l'uſage des drogues eſt indifferend; & ils ont en cela raiſon: car en effet qui ne ſçait pas qu'il faut garder quelques meſures dans les maladies?

Si vous avoüez, reprit So-

ſandre , qu'on ne doit pas inconſiderement offrir aux malades tous aliments & toutes drogues , vous reconnoiſſez que l'art de la Medecine ſubſiſte en verité : d'autant que l'habitude qui nous enſeigne ce qui eſt plus propre à une maladie , qu'à une autre, que telle drogue nuit à celuy-cy , & peut guerir celuy-là , qui nous apprend la doze , l'ordre , la maniere & le temps d'employer les remedes , ne peut eſtre que la Medecine. Donc il faut que vous accordiez l'exiſtence reelle de cet art.

Cette conſequence, répondit Cariſte, ne paroiſt pas fort neceſſaire ; s'il faut quelque choix en l'uſage de ces choſes , beaucoup de gens vous diroient, que la lumiere naturelle

en peut faire le discernement.
La nature a bien communiqué aux bestes la connoissance des alimens, & des remedes dont ils ont besoin, comme l'ont remarqué les naturalistes, elle a instruit le cerf de courir au dictame lors qu'il est blessé ; les cicognes, de chercher l'origan; la belette envenimée des rats, de choisir la ruë ; elle a montré aux ramiers dégoutez les feuïlles de laurier ; aux chats la menthe sauvage ; & ainsi des autres. *Chacune des bestes*, dit Plutarque, *sçait par un instinct naturel, le moyen de se guerir.* Pourquoy la Nature seroit-elle moins liberale à l'égard de l'homme son plus cher ouvrage, & luy auroit elle refusée une science si necessaire? S'il est donc au monde une Medecine,

elle n'eſt point le fruit particulier des eſtudes, mais une connoiſſance que la Nature communique à tous les hommes en les formant. Et comme les beſtes ſçachant leurs remedes n'ont aucun beſoin de Medecins, les hommes par la meſme raiſon n'en ont aucunement affaire.

Les beſtes, répondit Cariſte, ne vous ſont pas peu redevables de les honorer ainſi de la qualité de Medecins, & de les rendre ſi fort independantes du ſecours des hommes. Il faudroit pour cela qu'elles ſceuſſent les remedes à toutes leurs maladies, & qu'elles puſſent toujours ſe les appliquer: C'eſt ce qui ne ſe trouve pas neanmoins fort vray. Car pour nous en tenir aux animaux do-

mestiques ; que le cheval ; ou le mulet se rompe la jambe, il a grand besoin lors de toute sa science pour se guerir ; cependant l'instinct ne paroist point alors, & ces animaux sont si peu capables de se remettre en santé, que les efforts dont ils troublent le repos qu'on leur veut faire garder, est la seule cause qui rend leurs fractures incurables. C'est pourquoy si tost qu'on les voit ainsi blessées, nonobstant leurs grandes connoissãces, on les destine ordinairement à la voirie. Qu'un bœuf tombant en un fossé, se soit crevé le ventre, en sorte que ses intestins sortent par la playe, attendez un peu qu'il la recouse luy-mesme. Qu'un belier se heurtant contre quelque tranchant, se couppe une artere,

ou quelque grosse veine, croyez-vous qu'il ait à part ses drogues bien preparées pour étancher son sang? Les brebis enfin & les chevaux n'ont jamais besoin des remedes du berger, & de ceux du maréchal ? Les bestes sont-elles donc si sçavantes, qu'elles n'ayent jamais affaire du secours des hommes ? N'importe, accordons par plaisir cet article, pour nous attacher à l'induction que vous en tirez. Ces bestes, dites-vous, sçavent si bien leurs remedes qu'ils n'ont aucun besoin de Medecins ; les hommes ne doivent pas avoir moins d'avantage qu'elles: donc ils doivent sçavoir les remedes, & se passer de Medecins. L'argument me semble si beau, que je vais essayer de l'imiter. Prenez garde si j'y reüssis bien. La

Nature a donné aux bestes des armes naturelles, des griffes, des trompes & des cornes, les hommes ne doivent pas avoir moins d'avantages qu'elles: donc ils doivent avoir des griffes, des trompes & des cornes. Voyez, je raisonne juste, & je fais profit des leçons qu'on me donne.

Bon, repartit Cariste en riant, c'est bien de mesme; la difference est belle de ces armes naturelles à la connoissance dont je parle. L'avantage de l'homme ne consistant pas en la force de son corps, ce ne luy est pas injure qu'il y ait des animaux plus robustes que luy, mais comme l'excellence de l'esprit est le caractere qui le distingue des bestes, ce seroit l'offenser & vio-

ler l'ordre de la nature, de dire que la beſte euſt des connoiſſances que l'homme n'a pas.

La nature, répondit Soſandre, eſt donc coupable de ces grands crimes, c'eſt elle ſeule qui les a commis. Connoiſtre ſon ennemy, ſans l'avoir jamais veu, comme la brebis; ſçavoir ſuivre ſa proye à la piſte, & diſtinguer ſon maiſtre dans les tenebres parmy un grand nombre de perſonnes, comme le chien; prévoir les orages & les changemens de l'air, comme ſçavent faire la pluſpart des beſtes, ſont des connoiſſances qu'elles ont, & que les hommes ne poſſedent point. Où eſt donc l'injure qu'on fait à l'homme, & le deſordre qu'on met en la Nature, quand on dit que les animaux dépourveus de raiſon

ont quelques lumieres qui ont esté refusées à l'homme. Je ne m'écarte point en cecy du sentiment de Pline, que vous avez cité. Sur la reflexion que je viens de faire ; il se rit de la vanité de l'homme, qui se regardant comme le mignon de la Nature, morgue fierement le reste des animaux. *Quelle étrange folie aux hommes de croire que leur naissance leur donne droit d'estre superbes.* Au contraire, dit-il, la Nature a favorisé les bestes de plusieurs connoissances qu'elle a refusé à l'homme; & celles mesmes qu'il a de communes avec elles, il ne les possede que comme le prix de ses sueurs & de ses études; au lieu que les brutes les reçoivent de la Nature, comme un present qui ne leur couste aucun tra-

Heu dementiam existimantium ad superbiam se genitos ! *Plin. hist. in proœ. l. 7.*

vail ny aucun exercice: *L'homme ne ſçait rien ſans étude, il ne peut pas parler, marcher, ny meſme prendre ſa nourriture; enfin tout ce qu'il ſçait faire de luy-meſme, c'eſt de pleurer.* Si l'homme de ſoy ne ſçait pas meſme parler ny manger, comment voulez-vous qu'il ſçache la Medecine ſans s'y eſtre exercé.

Hominē nil ſcire ſine doctrina nō fari, non ingredi, non veſci; breviterque non aliud ſpōte naturæ quam flere. *Ibid.*

Voila, dit bruſquement, Cleante, ce que je ne puis digerer. N'en déplaiſe à la haute prudence, dont on flatte la nature, l'homme a grand ſujet de contrôler ſa conduite; & je ne ſçay, comme dit Pline, *ſi nous la devons appeller noſtre mere, ou noſtre maraſtre.* Car dites-moy, y a-t-il pas quelque choſe de choquant, qu'une hirondelle, une ſouris, un chien....

Non eſt ſatis æſtimare parēſ melior homini an triſtior noverca fuerit. *Ibid.*

Tout beau, Cleante, l'interrompit Sosandre, l'amour propre vous emporte, calmez un peu vostre emotion, & vous connoistrez que l'Auteur de la Nature a fait voir en ce procedé les merveilles de sa sagesse. Ayant refusé la raison aux bestes, elles ne pouvoient en aucune façon trouver par leur adresse le soulagement de leurs maux. Il estoit donc à propos, que ce divin ouvrier les conduisist par un instinct secret, aux choses qui leur estoient necessaires: mais l'homme qu'il a éclairé du flambeau de la raison, pouvant par l'effort de son esprit trouver les secours dont il a besoin, Dieu n'a pas voulu les luy découvrir tout d'un coup par luy-mesme. Il prevoyoit que si ce mesme homme avoit

en naissant receu toutes ces connoissances necessaires, n'ayant plus rien à desirer davantage, sa raison n'auroit pensé à aucune recherche. Cette abondance l'auroit conduit à une tranquillité oisive ; & comme la paresse est, pour ainsi dire, la rouïlle de l'esprit, & une entrée ouverte à tous les vices, Dieu a jugé qu'il estoit de sa bonté de ne l'exposer pas à ce dangereux estat. C'est pourquoy il a laissé à l'homme la necessité, comme un éguillon qui le pressât d'exercer son esprit à la découverte des remedes, & des autres choses dont il a besoin.

Moralizez tant qu'il vous plaira, repartit Cleante, j'aimerois bien mieux cette Medecine naturelle des bestes,

que la voſtre, toute doctorale qu'elle ſoit. La conduite de l'art eſt incertaine, celle de la Nature eſt infaillible : c'eſt pourquoy je pretends que la Nature ne nous a point abandonné aux beveuës de noſtre eſprit. Elle nous preſteroit auſſi bien ſon ſecours qu'aux irondelles & aux moucherons, ſi noſtre fierté ne l'avoit abandonnée, pour courir aprés les fantaiſies de noſtre imagination. C'eſt en quoy nous ſommes plus déraiſonnables que les beſtes : & noſtre ignorance paroiſt plus, lorsque nous voulons faire les ſçavans en Medecine. Vous l'avoüez aſſez: vous dites que nous n'avons pas en ce point tant d'avantage que les beſtes. Nous n'aurons pas meſme tant de ſcience que les ſauvages & les païſans.

païſans. Allez voir un peu dans ces hameaux écartez, & ces pays barbares, ſi les habitans n'y vivent pas forts & robuſtes, & s'ils ne ſe retirent pas, auſſi bien que nous, des maladies, ſans que le Medecin aille chez eux recevoir l'écu.

Les Arcades, dit Pline, ne ſe ſervoient d'aucun Medecin pendant leurs maladies; les Lybiens ſe maintenoient en ſanté ſans leurs ordonnances; les Romains meſme ſe paſſerent fort bien des Medecins l'eſpace de ſix cent ans. Montaigne raconte, que de ſon temps il y avoit un village en ſon pays où l'on n'en voyoit jamais: ils ne laiſſoient pas de vivre auſſi bien que nous, qui en ſommes accablez.

Plin. hiſt. nat. proœ. l. 29.

Mõtaig. l. 2. c. 36.

Il eſt vray, dit Soſandre, que

le nombre en eſt grand, & peut-eſtre plus que vous ne penſez. Il eſt rare dans les pays peuplez de trouver des lieux où ils ne frequentent point, s'il s'en rencontre où il n'y ait point de Medecins, ils ne manqueront pas d'Apoticaires, de Chirurgiens, ou d'Empiriques, qui par leur experience ſuppléent en quelque maniere au défaut des Medecins. Vous n'en doutez pas apparemment. Car enfin comment ces peuples pourroient-ils guerir les playes, les gangrenes, les membres démis ou caſſez, & les autres maladies preſſantes qui ſont ordinaires? Neanmoins mettons les choſes au pis. Il ſe trouve des peuples qui n'ayant aucunes gens qui s'entremettent de ſecourir les maladies, cela eſt

bien difficile à s'imaginer, puiſque dans nos villes qui abondent en Medecins, Chirurgiens, Apoticaires, & Empiriques, il n'eſt preſque aucun de leurs habitans qui ne s'érige naturellement en Medecin, & qui n'enſeigne des remedes au premier malade qui ſe plaint. Ce qui fit qu'un plaiſant dit au Duc de Ferrare, qu'il n'avoit point en ſon Eſtat de profeſſion plus ſuivie que la Medecine. Je trouve qu'il avoit raiſon, & quand quelques Nations n'auroient point de gens qui en fiſſent profeſſion ſeparée, il faudroit que chez eux chaque particulier euſt appris à eſtre ſon Medecin; ainſi ces peuples qui n'auroient point de Medecins, en auroient, par ce moyen beaucoup plus que les autres. C'eſt en ce ſens

Multa millia gentium sine Medicis degunt, nec tamen sine Medicina. *Plin. proœm. l. 29.*

que Pline a fort bien dit : *Que plusieurs nations vivoient bien sans Medecins, mais non pas sans la Médecine.*

Cela se remarque dans la pratique des anciens qui vivoient avant qu'Hyppocrate eust reduit la Medecine en preceptes. Chaque particulier faisoit ses observations sur la Medecine, & venoit, comme dit le mesme Pline, attacher au Temple d'Esculape, les receptes des drogues, par l'usage desquelles ils avoient esté gueris, dont les autres malades se servoient en suite. Les Babyloniens exposoient leurs malades dans la place publique, afin que les passans, qui avoient éprouvé quelques remedes en de semblables maux, pussent leur en donner avis. Et les peu-

Montaigne l. 2. ch. 36.

ples mesme dont vous nous opposez l'exemple, n'estoient pas moins leurs Medecins, puisque le mesme Auteur rapporte que les Arcades se nourissoient de lait de vache, & en guerissoient leurs maladies. Herodote observe que les Lybiens dont vous avez parlé, se preservoient de toutes fluxions & d'autres maladies, cauterisant les veines des temples à leurs enfans à l'âge de quatre ans; Et Montaigne enfin, dit que ces paysans qui ne recevoient point de Medecins, employoient en leurs maladies du plus fort vin & du saffran en abondance. Ces peuples avoient peut-estre encore d'autres remedes qu'on ne rapporte pas. *Ibid.*

Mais supposons, en faveur de Cariste, qu'il y a des nations

qui ne ſe ſervent ny de remedes, ny de Medecins. Dites-nous un peu, les particuliers y vivent-ils auſſi long-temps, ſont-ils auſſi toſt, & auſſi bien gueris, que s'ils eſtoient traitez avec methode par les Medecins? S'ils échappent enfin de la mort, n'eſt-ce point en languiſſant & avec des infirmitez qu'ils trainent toute leur vie, dont ils auroient eſté preſervez par les ſoins d'un homme expert? Vous nous répondrez bien, je penſe de toutes ces choſes.

Faites-moy, répondit Cariſte, la grace de m'en diſpenſer; il faudroit d'étranges ſupputations, & je croy que le meilleur Arithmeticien s'y rendroit.

C'eſt pourtant, reprit Soſandre, ce qu'il faut ſçavoir avant

que de conclure que les Medecins ſeroient inutiles à ces peuples. Cependant ce que perſonne ne peut prouver je le ſuppoſe prouvé. Voyez où je m'avance. Je veux que ces gens ſans Medecins, ſoient gueris auſſi parfaitement que ceux qui ſont traitez par les Medecins, s'enſuit-il qu'ils ſoient inutiles aux autres peuples parmy leſquels ils ſe trouvent.

Cette conſequence, répondit Cariſte, paroiſt aſſez naturelle, & je ne vois pas pourquoy un homme du monde, & un bourgeois ne ſe paſſera pas de Medecin auſſi bien qu'un payſan & qu'un ſauvage.

Ce pourquoy, dit Soſandre, que vous ne voyez pas, eſt pourtant fort viſible, & je vous en montreray deux pour un.

La premiere raiſon de cette in-differenece eſt, que ces hommes ſauvages & champeſtres ont moins de maladies,& qu'ils y reſiſtent mieux que les autres, qui habitent les villes. Ceux-cy eſtant dans l'abondance & l'oiſiveté menent une vie molle & delicieuſe, laquelle eſt la mere de toutes les maladies : au contraire ces gens ruſtiques écartez des plaiſirs, paſſent leurs jours dans la ſobrieté, la temperance, & le travail continuel, qui ſont juſtement les trois importans preceptes que donnent les Medecins pour entretenir la ſanté : *Trois choſes*, dit Plutarque, *conſervent ſur tout la ſanté ; la premiere, demeurer toujours ſur ſon appetit ; la ſeconde, travailler ſans épargne & reſerve ; & la troiſiéme, e-*

Citra ſatietatem cibis veſci, impigrum eſſe ad laborem vitale ſemẽ conſeruare

ſtre fort retenu en l'uſage des plaiſirs de Venus. Ainſi il ne faut pas s'étonner s'ils ſont ſujets à beaucoup moins de maladies que les premiers. Et enſuite ſi leurs corps eſtans plus robuſtes, ils reſiſtent bien mieux que nos delicats à la violence du mal, & aux efforts des remedes qu'ils employent à leur fantaiſie.

res longe ſaluberrimas eſſe optime dictum eſt. *L. de ſanit. tuēd.*

La ſeconde raiſon de cette difference eſt, que ces payſans & ces ſauvages ont des connoiſſances que les habitans des villes n'ont pas.

Ah ! celuy là n'eſt pas ſupportable, interrompit Cleante, quoy un ſtupide vigneron, un laboureur, qui ne frequente que ſes chevaux ou ſes bœufs, ſera plus ſpirituel qu'un homme de lettres, un

homme du beau monde ? Il eſt vray que ſi vous avez pû rendre les beſtes plus intelligentes que les hommes, vous pouvez bien faire les payſans plus ſçavans que les Docteurs : & ainſi je vois bien qu'à proportion qu'on aura plus d'ignorance & de ſtupidité, on avancera davantage en Medecine.

Les connoiſſances particulieres, répondit Soſandre, de ces hommes ruſtiques ne viennent pas de la ſtupidité ny de la delicateſſe de leur eſprit, mais des occaſions qu'ils ont d'en profiter, & de s'en inſtruire. A force de manier les plantes en cultivant la terre, & d'eſtre parmy les beſtes qui ſe les appliquent à leurs maux, ils apprennent inſenſiblement la vertu des ſimples, qui d'ordinaire

ſont tous leurs remedes, au lieu que ceux qui ſont enfermez dans les grandes villes, & embaraſſez de leurs affaires ou de leurs plaiſirs, n'ayant aucune de ces occaſions, ne ſongent à rien moins qu'à connoiſtre la vertu des remedes. De ſorte que ce n'eſt pas merveille s'ils les ignorent, & s'ils ont beſoin de Medecins qui s'occupent pour eux à cette recherche ſalutaire. On pourroit chrétiennement ajoûter, que la Providence de Dieu, merveilleuſe à pourvoir differemment en tous les climats de la terre aux diverſes neceſſitez des hommes, communique à ces gens des connoiſſances particulieres, parce qu'eſtant éloignez de la frequentation des Sçavants, & leur vie ſauvage

les approchant de la ſtupidité des beſtes, ils periroient infailliblement ſans un ſecours extraordinaire : c'eſt ce qui porte ſa bonté à leur donner, comme il a fait aux beſtes, certains inſtincts pour trouver les remedes qui leur ſont neceſſaires. A l'égard des autres qui vivent dans un air plus éclairé, il leur donne pour les meſmes beſoins, les lumieres des Medecins experts, & les avertit de ſuivre leurs ordonnances : *Appelle le Medecin parce que Dieu l'a creé.* *Ecclesiaſtici 38.*

En verité, Soſandre, reprit Cariſte, de l'air dont vous vous y prenez vous ſçavez faire trouver bon tout ce que vous dites ; on y feroit pris ſi la verité n'eſtoit évidente & receuë de tout le monde, que chacun doit eſtre

ſon Medecin. Sur quoy Tibere avoit raiſon de dire, comme raporte Plutarque, qu'il eſtimoit un homme ridicule, qui ayant atteint l'âge de ſoixante ans pouvoit encore preſenter ſon bras au Medecin. Le beau ſpectacle en effet, de voir un homme, qui a pu remarquer en ſa vie l'ignorance des Medecins, avoir encore la foibleſſe de s'imaginer qu'un Medecin qui ne l'a jamais veu puiſſe connoiſtre tout ce qui ſe paſſe au ſecret de ſes entrailles, & de luy tendre les bras comme à une divinité pour en obtenir la vie. Comment un homme d'eſprit peut-il faire une ſi ſotte figure, lorſqu'il peut luy-meſme ſe conduire en ſes maladies.

En effet, répondit Soſandre, la figure d'un malade eſt tou-

jours fort impertinente, pour-
quoy aller chercher ailleurs ce
qu'on possede chez soy ? Mais
dites-moy de grace, Cariste,
si chacun est naturellement son
Medecin, vous estes donc aussi
le vostre ?

Sans doute, repartit Cari-
ste, je le dois estre.

D'où vient donc, dit So-
sandre, qu'en vostre derniere
maladie vous appellastes Ari-
standre Medecin ?

Je fus assez simple, répon-
dit Cariste, pour suiure la cou-
stume. J'espere estre plus sage
à l'avenir.

Vous estiez, dit Sosandre,
bon Medecin, mais vous ne
l'aviez pas encore apperceu.
A present que vous connoissez
vos merveilleux talens, si vous
tombiez malheureusement en

une ſuppreſſion d'urine, dites-nous, je vous prie, quelle methode vous tiendriez pour vous en délivrer.

Cariſte ſe trouva fort embaraſſé à cette queſtion, & témoignoit qu'il avoit beſoin de temps pour y répondre. Mais Soſandre profitant de ſon trouble. Hé, luy dit-il, n'eſtes-vous pas Medecin par droit de nature? C'eſt une admirable maiſtreſſe, elle ne demande point en ſes diſciples d'étude, ny de preparatifs; les beſtes qu'elle conduit révent-elles pour trouver leurs remedes? Meditez-vous quand vous avez grand ſoif, pour ſçavoir ce qui peut vous deſalterer.

Hé bien, repartit Cariſte, ſans beaucoup réver, je me ferois ſaigner. C'eſt aſſez mal dé-

buter, dit Sosandre, avant que de resoudre rien sur les remedes, il faut connoistre la cause du mal, qui peut estre, ou l'obstruction des vreteres, ou du col de la vessie, par la gravelle, par une excrescence de chair, par la pituite épaissie, ou enfin par l'inflammation de la partie. Suivant les differentes causes il faut changer de differends remedes, & il n'y a que la seule inflammation qui de soy demande la saignée; ainsi elle pourroit nuire dans les autres cas, ou au moins retarder le secours des autres remedes. Mais supposons que la retention d'urine fust causée par l'inflammation, & que la saignée y fust à propos, en quelle partie voudriez-vous qu'on la fist, au bras, ou au pied?

Comme

Comme le pied, dit Cariste, seroit plus proche du mal, il faudroit y faire la saignée.

Autre faute, reprit aussitost Sosandre, qui attirant le sang à la partie, augmenteroit l'inflammation, & mettroit le malade en danger. Mais enfin tout coup vaille: Ne pratiqueriez-vous aucun autre remede.

Je me purgerois, répondit Cariste.

Fort bien, repliqua Sosandre, vous allez de mieux en mieux. La purgation causant dans les humeurs une nouvelle agitation, en precipiteroit le cours sur la partie. C'est, je vous dis, le plus seur moyen d'expedier un homme qu'on ait jamais pensé. Autant de pas, autant de cheutes. Voila les Medecins que la Nature sçait

faire. Vous nous oppoſez l'autorité de Plutarque & de Tibere. L'ivrognerie de cet Empereur, qui par alluſion à ſon nom de *Tiberius Nero*, ſe fit appeller *Biberius Mero*, c'eſt à dire Beuveur, diminuant beaucoup le credit de ſes paroles. Auſſi Plutarque fait paſſer ce mot que vous avez rapporté, pour une penſée extravagante : *J'ay entendu dire autrefois à Tibere, qu'un homme eſtoit ridicule, qui ayant atteint l'âge de ſoixante ans, preſentoit encore ſon pouls au Medecin.* Et il ajoûte auſſi-toſt : *Mais ce mot me ſemble trop temeraire.* Diſons donc, avec ce judicieux Philoſophe au meſme lieu, qu'encore que chacun ne puiſſe pas ſeul eſtre ſon Medecin, qu'il eſt pourtant à propos qu'un homme

Tiberiū Cæſarem aliquando dicētem audivi, ridiculum hominē eſſe qui ſexagenarius manum porrigeret Medico : ſed hoc ille mihi dixiſſe videtur arrogantius. *Plut. l. de ſanit. tuenda.*

âgé connoiſſe les differences de ſon pouls, les alimens qui luy ſont propres, & les choſes qui ſont contraires à ſa ſanté, afin qu'en ſes maladies il puiſſe par ſes obſervations, aider le Medecin à diſtinguer plus juſte ſon temperament, & choiſir les remedes convenables. C'eſt en ce ſens qu'on peut dire que chacun doit eſtre ſon Medecin.

A ces mots Cleante voulant tirer d'embaras Cariſte, qui n'avoit plus rien à repliquer à une réponſe ſi raiſonnable, témoigna qu'il eſtoit preſſé de quelque affaire, & pria la compagnie de remettre les autres dificultez au lendemain. On finit auſſi-toſt l'entretien, & la Compagnie ſe ſepara.



IV. ENTRETIEN.

LA Compagnie s'étant trouvée au jour marqué dans le logis de Cleante, elle le pria de luy faire entendre ce qu'il avoit promis la derniere fois, ſur le ſujet ordinaire des entretiens ; alors Cleante ſe tournant vers noſtre Medecin.

J'ay bien profité, Soſandre, luy dit-il, des raiſons, par leſquelles vous prouvaſtes au dernier entretien contre Cariſte, que la Nature ne nous avoit rien découvert des ſecrets de la Medecine, il ſe trompoit aſſeurement, & je n'ay garde de

m'eriger comme luy en Medecin. Franchement, cet honneur me paſſe, & je ſuis entierement perſuadé, que c'eſt une ſimplicité ridicule de chercher avec inquietude des remedes en nos maladies. La Nature, comme je diſois, eſt le ſeul Medecin ſur qui nous devons nous en repoſer; ſi les hommes avoient aſſez de patience pour luy laiſſer achever l'ouvrage de leur gueriſon qu'elle conduit adroitement au dedans d'eux-meſmes, ils ſe paſſeroient aiſément de Medecins. Mais ils tombent dans la meſme faute que vous remarquiez dernierement dans le cheval, qui s'eſt rompu la jambe; il ne peut en gardant le repos laiſſer agir la Nature qui travaille à la reünion de ſes par-

ties : ainſi l'empreſſement que l'homme a pour la ſanté le fait courir à mille remedes differents, dont l'application extravagante romp toutes les meſures que la Nature a priſes pour le guerir. Quintilien avoit fait cette reflexion avant moy ; & touché d'un ſentiment de compaſſion ſur l'égarement de l'eſprit humain, dans les ridicules ſoins de la Médecine : *Malheureuſe inquietude des mortels*, s'écrie-t-il, *combien as-tu inventé d'arts chimeriques & inutiles.* Petrarque, qui n'eſtoit pas de ces gens qui ſe laiſſent maiſtriſer aux vaines craintes de la douleur & de la mort, n'avoit garde d'abandonner en ſes maladies la conduite reglée de la Nature, pour ſuivre celle de la Medecine qui eſt toujours

Quam multas artes miſera mortalium ſollicitudo feciſti? *Declam.* 8.

aveugle. Il écoutoit bien l'avis des Medecins, & prenoit plaiſir à les entendre raiſonner, mais il ne pratiquoit rien que ce que la Nature luy dictoit : & il avoit défendu à ſes domeſtiques, en cas que quelque accident luy troublaſt la connoiſſance, d'executer ſur luy aucune de leurs ordonnances. Il eſtoit inſenſé, direz-vous; par quel chemin vouloit-il donc revenir en ſanté ? Vous ne le devineriez jamais, Soſandre. Pas un Medecin ne ſçait ce chemin là; auſſi n'aiment-ils pas le plus court. Petrarque l'enſeigne, répondant à la lettre d'un de ſes amis nouvellement réchappé de maladie. *Vous m'écrivez*, luy dit-il, *que vous n'avez point mandé de Medecin en voſtre derniere maladie, je*

ne m'étonne plus de ce que vous avez esté si tost guery ; il n'est point de plus court chemin pour arriver à la santé, que de se passer de Medecin. Voila le chemin Royal de la santé. Les Empereurs Tibere, Aurelien, Vespasien, Charlemagne n'en suivoient point d'autres, ils ne retenoient point à leurs costez à force d'appointemens des gens inutiles : la Nature les guerissoit plus seurement, & à moins de frais.

Nulla est ægro refectior ad salutem via quam Medico caruisse. *Petr. l. 15. rerum senil. ep. 4.*

Si le plus grand nombre, répondit Sosandre, des Princes ou des sçavans qui ont admis ou rejetté la Medecine, devoit decider de sa necessité, la cause seroit fort douteuse pour les Medecins. Vous comptez quatre Princes qui l'ont méprisée, & moy je vous oppose tous les autres

autres qui l'ont receuë. Je me contente de ce que Cassiodore rapporte de la ceremonie que pratiquoient les Empereurs en l'élection de leurs Medecins *Ces Princes*, dit-il, *leur addressoient ces paroles : Disposez de nostre Palais; nous vous donnons pouvoir d'y entrer quand il vous plaira ; de nous imposer des jeunes rigoureux ; & de nous conduire suivant vos sentimens, encore qu'ils soient opposez à nos desirs.* Petrarque s'est mocqué de la Medecine, nous examinerons quelque jour ses sentimens. Mais pour celuy-là je vous en citerois un million qui l'ont honorée. Pline le jeune me suffit en cet endroit : *J'espere*, dit-il, en une de ses lettres, *que je ne desireray rien dans mes maladies qui soit contraire aux loix*

Dicebãt, archiatro : indulge nostro Palatio, habeto fiduciam ingrediẽdi, fas est tibi nos fatigare jejuniis fas est contra nostrum sentire desiderium. *Cassiod. l. 6. ep. 9.*

Plin. l. 7. epist. 1.

de la Medecine; toutefois ſi l'effort du mal eſtoit capable de changer ma reſolution, j'avertis de bonne heure mes domeſtiques, qu'on ne m'accorde rien ſans la permiſſion du Medecin; s'ils en agiſſent autrement, qu'ils s'aſſeurent que je les puniray avec la meſme ſeverité, qu'ont couſtume de faire ceux à qui l'on refuſe ce qu'ils demandent. Zaleucus eſt loüé dans Elien d'avoir étably chez les Epizephyriens une loy, qui portoit condamnation de mort contre les malades qui boiroient du vin ſans l'ordonnance du Medecin, quand meſme ils ſeroient réchapez de leurs maladies. Ces anciens eſtoient bien éloignez de vos opinions.

Ælian. l. 2. variar. hiſt. c. 37.

Ils avoient raiſon, repartit Cleante, ne vaut-il pas mieux

mourir dans les formes ; que de réchapper contre les regles. Ces maximes sont admirables : mais vous me permettrez, s'il vous plaist, de ne les suivre pas. Chacun a son goust.

Il est vray, reprit Sosandre ; laissons donc penser à chacun ce qui luy plaira. Attachons-nous à la chose mesme. Vous rejettez indifferemment tous les remedes, comment pretendez-vous donc agir ? Que faut-il qu'un homme fasse quand il se voit malade ?

Rien du monde, répondit Cleante, que se tenir en repos, & laisser interieurement agir la Nature, elle est tombée dans le desordre, elle sçaura bien elle-mesme se rétablir : *Plusieurs*, dit Quintilien, *ont recouvré la santé, en negligeant éga-*

Plerique convaluerunt, negligētiæ bono. *Quint. decl.* 8.

lement la maladie & les remedes. Vos plus grands Medecins mesme ont esté contraints de reconnoistre le pouvoir absolu de la Nature sur les maladies. C'est elle, disent-ils, qui fournit les forces au malade pour vaincre son mal, qui fait la cuite des humeurs, qui separe les utiles d'avec les nuisibles; & qui se prepare des voyes inconnuës pour les chasser de nos corps; Hyppocrate enfin l'appelle en plusieurs endroits, *le veritable Medecin de nos maladies.* Pensez-vous qu'on doive rejetter la conduite d'un si prudent Medecin.

Bien loin de cela, répondit Sosandre, les Medecins ne pretendent autre chose que d'étudier ses loix, imiter sa conduite, & de faciliter ses mouve-

mens. C'eſt pour cela qu'Hyppocrate appelle le Medecin, *le miniſtre & le ſubſtitud de la Nature.* Elle eſt à la verité le principal agent dans les maladies, mais le Medecin par le moyen de l'art peut au moins aider ſes actions.

Les hommes, dis-je, repliqua Cleante, n'y entendent rien, leurs ſoins indiſcrets, au lieu de l'aider, ne font que la détourner de ſes deſſeins. Ils prennent un chemin tout contraire à celuy que la Nature tient. Lors qu'elle eſt accablée de la maladie, elle ne demande que le repos. La laſſitude, le dégouſt, la ſoif, le mal de teſte, & les autres ſymptomes l'invitent à ſuſpendre l'exercice de toutes ſes actions: & les Medecins au contraire redui-

ſent toute leur ſcience au ſecret de tourmenter les malades. La ſaignée, les clyſteres, les purgations, les vomitifs, les ventouſes, les veſſicatoires, les ſcarifications, & pluſieurs autres ſupplices, ſont leurs grands remedes ; tout ce que la Nature fait ſouhaitter d'agreable au malade pour ſa ſatisfaction, ils le défendent hautement ; & ils en uſent tres-politiquement : car ſans cela qu'auroient-ils à dire. Cependant n'eſt-ce pas là ſervir la maladie pluſtoſt que la Nature, comme les accuſe Petrarque : *Les Medecins*, dit-il, *ſe vantent de ſeconder la nature. Il arrive ſouvent, au contraire, que ſe joignans au party de la maladie, ils combattent contre cette meſme nature.*

Auxiliarios naturæ profitentur ſe Medici, ſæpe contra naturam ipsã proque morbis ipſis militant. *Petr. rerũ ſenil. l. 5. ep. 4.*

Si nous tourmentons les

hommes, répondit Sosandre; c'est pour les retirer du danger, & leur procurer un prompt & veritable repos. Ou pour mieux dire avec saint Augustin, nous persecutons la maladie afin de sauver le malade. Nostre art se sert pour cela des remedes éprouvez depuis plusieurs siecles, qui peuvent aider la Nature à faire son effet. Nous n'y entendons rien, dites-vous, & nos soins indiscrets la détournent de ses desseins. Il faut toujours la laisser agir seule, puisque c'est elle qui est tombée dans le desordre, elle peut bien s'en retirer elle-mesme. Vos opinions, Cleante, ne quadrent gueres à l'experience. Si vous aviez bien balancé les forces de la Nature, vous ne parleriez pas ainsi. La Nature n'est

Est Medicus febris persecutor ut sit hominis liberator.

elle pas tombée dans le desordre, lors que le mal caduc, la phtisie, la goutte, la pierre, la migraine la tourmentent ?

Qui en doute, répondit Cleante ?

D'où vient donc, continua Sosandre, qu'elle ne s'en retire pas elle-mesme, suivant vostre Aphorisme ?

La réponse est facile, dit Cleante, ne voyez-vous pas que ces maladies sont incurables ?

Sans doute, repartit Sosandre, vous avez touché au but, c'est que ces maladies sont incurables. Mais quelle est la raison de cette incurabilité ? n'est-ce pas la foiblesse de la Nature qui ne peut se rétablir en son premier estat? & vostre maxime est indubitable ? Vous allez me répondre, que la Medecine n'a pas

plus de pouvoir sur ces maladies que la Nature, & que les guerisons en sont rares. D'accord : mais si nos remedes ne les guerissent pas toujours, au moins peuvent ils les adoucir; & enfin il y en a d'autres où l'art fait ce que la Nature ne peut. Si un homme se démet ou se casse les os du bras, s'il se romp quelque veine considerable, s'il est blessé d'une grande playe, ou d'une notable contusion, si la gangrene s'est emparée de quelqu'une de ses parties, la Nature seule le retirera-t-elle de tous ses maux. Un malade en ces extremitez n'a qu'à se tenir en repos, & attendre paisiblement le secours de la bonne Nature.

Les Chirurgiens, répondit Cleante, vous sont obligez,

vous parlez bien pour eux; vous avez raiſon. Je ne conteſte pas la neceſſité de leur art : mais ces inſtances ne ſont rien pour les Medecins ; ces maladies exterieures ne ſont pas de leur juriſdiction.

Nous allons, dit Soſandre, examiner ſi elles ne ſont pas du reſſort de la Medecine. Cependant vous reconnoiſſez par proviſion, que l'art peut quelque choſe aux maladies que la nature ne ſçauroit faire, c'eſt encore avançer d'un pas.

L'art peut quelque choſe, répondit Cleante, en ces maladies exterieures, je l'accorde.

Que direz-vous, ajoûta Soſandre, de la gravelle, de la verole, des poiſons avalez, du ſcorbut, de la lethargie, la pleureſie, la ſquinancie, l'apo-

plexie ? ſont-ce maladies qui attaquent ſeulement les dehors, ne penetrent-elles pas juſques à l'interieur ? & pourtant la nature ne les peut non plus guerir : au contraire elle ſert à les empirer par l'abondance du ſang & des eſprits qu'elle pouſſe aux parties malades, en les voulant ſecourir : noſtre art, Dieu mercy, en vient ordinairement à bout, ſon ſecours eſt donc neceſſaire aux maladies interieures auſſi bien qu'aux exterieures.

Vous retirez abſolument ces dernieres du reſſort de la Medecine ; elle a ſujet de ſe recrier contre voſtre Arreſt. L'eſtude de la Chirurgie, à qui vous les reſervez, fait une partie tres-importante de ſon art, auſſi bien que la Pharmacie. La

Medecine eſt un corps dont le Medecin eſt comme la teſte, l'Apotiquaire & le Chirurgien, en ſont comme les bras : toutes les lumieres de la ſcience ſont reunies dans cette teſte, & les bras n'ont aucun mouvement que par l'influence & la direction du chef ; il commande, & les bras executent ſes ordres.

Autrefois, dit Cariſte, ces profeſſions n'eſtoient point ſeparées, les Medecins n'eſtoient point ſi fiers qu'ils ſont à preſent, ils pratiquoient de leurs mains ce qu'ils ordonnoient.

C'eſt, reprit Soſandre, une preuve de l'union qu'elles ont avec la Medecine. Ce n'eſt pas le mépris de la Pharmacie & de la Chirurgie qui en a fait quitter l'exercice manuel aux

Medecins, mais le desir de ménager le temps, pour se rendre plus capables de soulager les malades. L'estude de la nature des maladies, & des remedes, que doit faire un Medecin, est un fond trop vaste pour se contenter d'un esprit partagé par les soins embarassans de la preparation des remedes, du pensement des playes, de la pratique des bandages, & des autres operations de la main; il veut un homme tout à soy. C'estpourquoy les Medecins, pour vacquer au plus necessaire, laisserent ces operations qui demandent plus l'exercice de la main, que la justesse de l'esprit, à des serviteurs, à qui ils en enseignerent l'usage. Bien loin qu'ils en ayent abandonné la connoissance,

ils ont toujours continué de l'enſeigner, & de les conduire dans la pratique ; c'eſt donc parmy les Medecins qu'on doit rechercher, comme dans ſa ſource, la pureté des lumieres de la Pharmacie, & de la Chirurgie. Les Chirurgiens & les Apotiquaires n'ont point d'Auteurs plus celebres, qui ayent traité de leur art que les Medecins, comme Hyppocrate, Galien, Celſe, Paul Æginete, Guy de Gauliac, Fernel, Tagault, Fabrice Abaquapendente, Mathiole, Renou, Scrodere, & une infinité d'autres, dont ils ont ordinairement les livres entre leurs mains pour en pratiquer les preceptes.

Les Chirurgiens, dit Cleante, à voſtre compte ne ſuffiſent donc pas au traittement des

maladies exterieures, il y faut encore des Medecins.

Dans les mediocres maladies, répondit Sosandre, qui sont exposées à nos yeux, on peut s'asseurer à un habile Chirurgien, mais dans celles qui sont considerables, ou qui demandent quelque operation difficile, la santé & la vie sont des biens assez precieux pour ne rien entreprendre sans l'avis du Medecin.

Sans doute, ajoûta Cariste, on ne sçauroit faire trop de façons pour faire mourir un homme, c'est Juvenal qui le dit :

Nulla unquam de morte hominis cunctatio longa est.

En bonne justice on ne peut avoir moins qu'un juge, & un executeur.

Si c'est faire mourir un ma-

lade ; dit Sosandre , que de joindre l'avis du Medecin à l'operation du Chirurgien, c'est travailler à perdre son procez que d'appuyer la procedure d'un Procureur de la consultation d'un Avocat. Si vous demeurez d'accord de ce dernier chef, Cariste, ceux qui vont rechercher vos conseils seroient bien trompez, & vous pourriez donner quelque credit au mot d'un ancien, qui appelle vostre science *un art de voler*, prenez y garde si bon vous semble. A l'égard des Medecins on a toujours gardé, & l'on observe encore, la coustume de les mander avec les Chirurgiens aux occasions que j'ay marquées : & si vous asseurez que le Medecin y est inutile, parce qu'il ne porte pas luy mesme ses

ses mains dans la playe, & ne manie pas les ciseaux ou le bistoury ; c'est vouloir soustenir que l'Architecte ne contribuë rien au bastiment avec le maçon ; le Pilote à la navigation avec le Matelot ; le General à la victoire avec les soldats : parce qu'ils ne remuent pas à force de bras les pierres, les cordages, & les canons.

Que vos demarches sont politiques, répondit Cariste, comme vous sçavez que rien ne decredite plus la Medecine que son incertitude, vous taschez de la joindre à la Chirurgie, qui est un peu plus certaine. Je ne blâme pas vostre conduite, elle est bien raisonnée. Le lierre & la vigne s'attachent bien à l'orme pour y trouver leur appuy. Nous sommes d'accord,

pourveu que vous reconnoiſſiez, que la Medecine en ſoy ne peut pas eſtre une ſcience ny un art veritable, n'ayant point la certitude qui leur eſt eſſentielle ; vous ne le nierez pas : car vous ſçavez trop bien que la Medecine n'a rien d'aſſeuré, elle eſt le joüet de noſtre eſprit aveugle qui luy donne telle forme qu'il luy plaiſt. Je m'en rapporte aux Dictiaques de Denis Egée, dont parle
od. 185. & 211. Photius dans ſa Bibliotheque, qui contenoient cent chapitres de matieres medicinales, où le premier eſtoit toujours pour l'affirmative & le ſuivant pour la negative ; je m'en rapporte
Galenus in introd. c. 5. meſme à Galien voſtre maiſtre. Il l'avouë nettement, lors qu'il appelle la Medecine, *un art conjectural.* La conjecture ſelon

luy eſt une connoiſſance fort imparfaite, qui peut tromper les plus prudens & les plus habiles, & qui par conſequent ne peut jamais produire de certitude dans celuy qu'elle dirige. Hyppocrate en fait foy en ſa propre perſonne, quelque expert qu'il fuſt aux maladies, il declare qu'il ſe trompa prenant une des ſutures du crane pour une fracture du meſme os. Et Galien avouë, qu'eſtant travaillé d'une violente douleur, il n'en put jamais connoiſtre la cauſe, & qu'il ſe trompa lourdement, en ce qu'il crût eſtre malade de la pierre, quoy que ſon mal ne fuſt qu'une colique cauſée par une humeur froide. Et nous dirons aprés cela que la Medecine eſt un art? Je ne voy qu'un moyen de le croire,

c'eſt de confondre toutes les idées que la Philoſophie nous donne des choſes. Si vous n'en venez là, Soſandre, il faut vous contenter qu'on nomme l'aſſemblage des connoiſſances de la Medecine, non pas une ſcience ny un art demonſtratif, mais une ſimple routine, qui ne ſe conduit qu'à la foible lueur des conjectures. Voila toute la grace qu'on luy peut faire.

La faveur eſt rare, repartit Soſandre, & la Medecine n'a pas la temerité de recevoir cette belle qualité de routine. Platon en effet n'en eſt pas d'avis. Voicy ſes paroles : *L'adreſſe de preparer les viandes n'eſt pas un art, mais une routine. La Medecine au contraire eſt un art*, parceque, dit-il, *elle connoiſt la nature de ſon ſujet, & des choſes*

Dicebam coquinariam nō eſſe artē ſed experientiam, vel experientiâ natam peritiam. Medici-

qu'elle traite, parce qu'elle peut rendre raison de ce qu'elle fait. Ce passage, comme vous voyez, est assez raisonné; & Platon se connoissoit un peu en ces matieres: mais la Medecine est incertaine, dites-vous, & il ne satisfait pas à la difficulté. Pour y répondre nettement distinguons, s'il vous plaist, la Medecine en deux estats. Premierement en elle-mesme, lors qu'elle donne en general ses preceptes pour la cure des maladies. Secondement dans l'exercice actuel, où elle est obligée de faire l'application de ses preceptes sur tel ou tel malade en particulier, en telle ou telle circonstance. Dans le premier estat la Medecine a ses principes certains & si indubitables, qu'elle merite le nom de de-

nam verò esse artē quoniam ipsa illius rei in qua colenda curandaque versetur, & naturam contemplatur, & eorum causam quæ agit, & eorum singulatim causam possit reddere. *Plato in Gorg.*

monſtrative. Seneque eſt de ce ſentiment : *La pluſpart*, dit-il, *des arts les plus liberaux, outre leurs preceptes, ont encore leurs principes certains, comme on le remarque dans la Medecine.* Mais ſi nous l'enviſageons au ſecond eſtat, je conviens qu'elle n'a pas cette infaillibilité, parce qu'elle dépend de la differente conſtitution des hommes, du changement des ſaiſons, de la varieté infinie des maladies, des alimens, des medicamens, & de la caducité des corps, leſquels, comme autant de Prothées, ſont dans une perpetuelle inconſtance : mais cette incertitude n'empeſche pas qu'elle ne merite encore en ce ſecond eſtat, d'eſtre nommée
Gal. l. de Intr. c. 5. un art veritable. L'art, dit Galien, eſt un aſſemblage d'obſer-

vations & de connoiſſances, qui "
ayant un enchaînement l'une "
avec l'autre, ſe rapportent tou- "
tes à une meſme fin, utiles à la "
vie humaine. La Medecine, "
comme vous accordez, eſt un amas de connoiſſances qui ont liaiſon enſemble, & qui tendent à la ſanté, comme à la plus utile de toutes les fins, & par conſequent c'eſt un art veritable. Je ſçay qu'elle n'arrive pas toujours infailliblement à cette fin, mais cela ne la dépouille pas de cette qualité. Il y a deux ſortes "
d'arts, dit Galien, les uns qui "
arrivent toujours à la fin qu'ils "
ſe propoſent, comme l'Archi- "
tecture, & la Peinture; & d'au- "
tres qui y parviennent tres- "
ſouvent, & non pas toujours; "
cette derniere eſpece d'art "
eſt appellée conjecturale, tels "

„ que font l'art de tirer au blanc,
„ la Rhetorique, & la Medeci-
„ ne mefme. Croyez-vous que
le nom de conjecturale luy foit
fort honteux, la Rhetorique
comme vous entendez, n'en
peut pas avoir d'autre, ny mef-
me les plus nobles arts du mon-
de : comme celuy de policer
les villes, de conduire les ar-
mées, & de gouverner les Eftats,
qui occupent le foin des Ma-
giftrats, des Generaux, & des
Rois. Ces arts n'ont que des
conjectures douteufes pour les
conduire dans ces grands em-
ploys : ils ne viennent pas, com-
me l'on fçait toujours à bout de
leurs deffeins, non pas qu'ils
manquent de principes cer-
tains, non plus que la Medeci-
ne : mais à caufe de l'inconftan-
ce & la bizarerie des fujets fur
lefquels

lesquels ils exercent leur prudence. Voila de quelle sorte Hyppocrate & Galien disent que la Medecine est incertaine; ils n'en ont fait aucun mystere, & ils n'apprehendoient pas que cet aveu luy fust préjudiciable. Il ne l'a gueres esté en effet, & l'on n'a pas laissé de l'estimer toujours depuis. On a mesme admiré la sincerité d'Hyppocrate & de Galien, d'avoir laissé à toute la posterité une declaration de leurs erreurs : *Ils en ont usé*, dit Celse, *à la maniere des hommes illustres, que leur merite remplit d'une noble asseurance. Comme les esprits foibles ne possedent presque rien, ils ne veulent rien relâcher de leur pretenduë gloire : mais un grand genie, auquel aprés de petites pertes, il reste*

More magnorũ virorum, & fiduciã magnarum rerum habentium : nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi

encore beaucoup de merite en augmente l'éclat par l'aveu des erreurs qu'il n'a peu éviter. J'avouë à parler franchement, que l'incertitude, de quelque costé qu'elle vienne, est un desavantage qu'on trouve fascheux en la Medecine. Les malades seroient bien aises qu'elle agist en ces ordonnances aussi certainement qu'un Arithmeticien ou un Geometre en ses demonstrations : cela seroit doux, mais trouve-t-on bien des sciences qui jouissent de ce privilege? Comptons ensemble, s'il vous plaist : la Philosophie en est-elle? Aristote qui avoit interest de la vanter, avouë que nos doutes croissent à mesure que nous avançons dans les sciences : & pour répondre à vos dictyaques problematiques,

detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habituro convenit etiam simplex veri erroris cōfessio. *Cornel. Cels. l. 8. c. 4.*

Pitagore ; ainſi que Petrarque l'obſerve, aſſeuroit qu'en quelque matiere que ce fuſt, toutes les queſtions eſtoient problematiques, & que cette propoſition meſme, que toutes choſes ſont problematiques, avoit ſes raiſons égales pour eſtre attaquée & defenduë. Socrate diſoit ſouvent *je ne ſçay qu'une choſe qui eſt que je ne ſçay rien du tout*, rien n'eſt plus humble que cette declararion d'ignorance ; cependant Arceſilaüs la jugeoit encore trop hardie, & diſoit que l'homme ne pouvoit pas meſme ſçavoir certainement, s'il eſtoit vray qu'il ne ſceuſt rien. Cela ſurprend, mais cela ſe découvre en effet, ſi l'on examine les choſes ſans prevention. La Logique, la Meta-

Petrar. l. de ignor. ſui & mult.

phiſique, la Morale nous donnent-elles bien des concluſions qui ne ſoient diſputées? La Phiſique meſme avance-elle une penſée qui n'éveille mille contradicteurs ? Nous expliquerez-vous demonſtrativement, Cleante, la Nature du Soleil, & de la lumiere, les choſes du monde qui touchent plus ſenſiblement nos yeux ? direz-vous avec Ariſtote que c'eſt l'acte d'un corps diaphane comme tel ? un autre avec Deſcartes s'élevera contre vous, & ſouſtiendra que c'eſt une enfilade de petits globes qui ſe meuvent en ligne directe, depuis le corps du Soleil juſques à nos yeux ; un troiſiéme joint à Gaſſendy détruira par un nouveau ſyſteme, l'une & l'autre opinion ; & chacun croyant

tenir la raison de son costé, ils ne conviendront qu'en cela seul, que pas un ne prouvera demonstrativement ce qu'il avance. On ne laisse pas aprés tout cela, de reconnoistre une Philosophie, de l'étudier, de l'estimer. Pourquoy donc refuser le mesme tribut à la Medecine?

Cariste estoit bien aise que Sosandre s'étendist ainsi contre la Philosophie, afin qu'on ne touchast point les sciences dont il faisoit profession; c'est pourquoy il voulut engager Sosandre à la replique par quelques branslemens de teste & quelques mots jettez à la traverse. Mais Cléante tres-persuadé des reflexions de Sosandre, & d'ailleurs fort indifferent pour la fortune de la Philosophie, ne se pressant pas beaucoup de la

défendre, Sosandre continua son discours.

Vous vous interessez trop pour la Philosophie, dit-il à Cariste, songez seulement à soustenir la certitude de la Jurisprudence, vous aurez assez d'affaires. Cet art s'occupe à la connoissance des Loix, qui, comme dit l'Empereur, ne sont autres que les volontez des peuples, ou du Prince. Trouvez-vous rien de plus incertain que cette volonté de l'homme? La Loy reconnoist bien cette inconstance; puisqu'elle dit qu'elle est changeante jusqu'à la mort; les Ordonnances, les Edits, les Arrests ont-ils rien d'arresté? On les établit, on y ajoûte, on les retranche, on les casse, on les remet en vigueur; & la Jurisprudence que nous

Quod Principi placuit legis habet vigorem. *Institut. Imper.*

avons à preſent eſt-ce la meſme qu'on ſuivoit il y a cinquante ans ? Eſt-il rien encore plus ſujet à l'erreur que les loix ? L'erreur meſme, ſelon le Juriſconſulte, doit quelquefois paſſer pour une loy. Et Ulpian prononce au Code, qu'un homme reconnu en jugement pour libre de naiſſance, doit eſtre cenſé tel, encore qu'il ne ſoit qu'affranchy; par cette regle, *Qu'une choſe jugée doit eſtre receuë comme une verité infaillible.* Suivant cette derniere loy combien dans le Droit ſe ſont gliſſez d'erreurs & d'abus? Combien de coûtumes qui choquent la raiſon ont paſſé par le caprice des Juges en force de loy ? Combien d'obſcuritez & d'antinomies? Malgré toutes ces incertitudes, la Juriſprudence n'eſt

Communis error facit jus.

Res judicata pro veritate habetur.

point revoquée en doute ; on l'honore, on s'en ſert tous les jours : & la Medecine ſeule ſera rejettée, parce qu'elle ne prouve pas toutes ſes ordonnances par des demonſtrations. Je voudrois bien ſçavoir d'où vient cette rigueur pour elle, & l'indulgence qu'on a pour les autres. Quelque grande & hazardeuſe entrepriſe que nous meditions, nous n'avons de ſon ſuccez que des aſſeurances morales & des conjectures. Pourquoy exiger de noſtre art une certitude demonſtrative en l'application de tous ſes remedes.

Cariſte ne voulant pas entrer en une comparaiſon qui luy fuſt deſavantageuſe, ne prenons point le change, luy dit-il, j'ay commencé d'attaquer la Medecine, il faut con-

tinuer de ſuite. Si j'ay à défendre à mon tour les autres arts, ce ſera pour une autre fois. Revenons donc à noſtre queſtion. Il n'eſt rien qui prouve mieux la verité d'un art, que la convenance des artiſtes dans les meſmes principes; comme au contraire leurs conteſtations ſont des marques naturelles de leur ignorance. Ce principe eſt de quelque poids; c'eſt Galien qui l'avance au ſujet que nous traitons. Comment voulez-vous donc que je penſe que les Medecins ont un art veritable, puiſque nous ne voyons entre eux que contrarietez perpetuelles. Pline à ce propos nous fait une galante hiſtoire du progrés de la Medecine, elle merite aſſeurément un recit. Hyp- «
pocrate, dit-il, fut le premier «
qui reunit la Medecine diſper- «

Controverſia juſtam ignorantiæ ſuſpicionem oſtendit cõncordia ipſa magnam juſtamq; cognitionis ſpem demonſtrat.

Comm. 1. in l. Hyp. de var. vict. in acut.

Plin. lib. 29. proœ.

» ſée, & la reduiſit en un corps ;
» Chryſippe luy ſucceda, qui dé-
» truiſit tout ce qu'il avoit inven-
» té. Eraſiſtrate en fit autant à la
» doctrine de Cryſippe. Les Em-
» piriques vinrent aprés, qui for-
» merent une Medecine toute
» differente, & ſe diviſerent en
» pluſieurs ſectes. Herophile ſur-
» vint qui les condamna toutes,
» s'attachant à la connoiſſance du
» pouls. Sa doctrine fut ruinée par
» Aſclepiade, qui en ſubſtitua en
» ſa place une autre plus facile.
» Themiſon ſon Eſcolier chan-
» gea celle d'Aſclepiade. Enſuite
» Muſa ayant gueri Auguſte par
» une pratique contraire, forgea
» une methode toute nouvelle.
» Du temps de Meſſaline Vectius
» Valens en établit une autre.
» Sous l'Empire de Neron Theſ-
» ſalus renverſa avec furie les opi-
» nions de ſes devanciers, & fon-

da la secte des Methodiques. «
Crinas de Marseille l'abolit en- «
suite, & introduisit la methode «
de regler toutes les operations «
de la Medecine au mouvement «
des astres, boire, manger, & «
dormir à l heure qui plairoit à la «
Lune, ou à Mercure. Son au- «
torité fut bien-tost aprés ruinée «
par Charinus, qui condamna «
toute la Medecine des anciens; «
on changea les bains chauds or- «
dinaires à Rome en bains gla- «
cez. Depuis tous ces change- «
mens de la Medecine parmy les Romains, combien en est-il arrivé d'autres jusqu'à ce siecle. Sans compter les innovations arrivées en quelqu'une de ses parties, dans nos derniers siecles parut Argentier, qui s'attacha à renverser toutes les opinions de Galien, qui jusqu'à luy

avoit en toutes les Ecoles esté suivi en maistre. Presqu'en mesme temps Paracelse se leva, qui combatant la doctrine d'Hyppocrate & de tous les autres, forma un corps de Medecine tout inoüy. Et depuis quelques années Sylvius n'a-t-il pas composé un systeme tout nouveau, qui renverse les principes des anciens. Ceux mesme qui suivent Hyppocrate & Galien s'accordent-ils mieux, ils n'ont aucun Aphorisme qui ne soit contesté, & ils s'entendent aussi peu autour du lit des malades, comme dans leur Ecole. Voyez vous aucun Medecin approuver le traitement d'un autre qui l'aura precedé chez un malade, & qui se serve de son ordonnance, sans y ajouter ou retrancher quelque drogue. *Et c'est*

Hinc illæ circa æ-

là, dit Pline, *la source de tant d'impertinentes disputes des Medecins chez les malades; pas un ne veut estre de l'avis de son confrere, de peur de paroistre son sectateur, & opiner du bonnet.*

gros miseræ sententiarũ concertationes, nullo idẽ censente, ne videatur accessio alterius. *Plin. proœ. l. 29.*

En verité Sosandre, reprit Cleante, ces contrarietez montrent que vos Medecins ont bien de l'esprit, de tourner ainsi les choses en tant de manieres qu'il leur plaist; mais elles montrent aussi qu'ils ont fort peu de Medecine, aussi bien que de politique: Hyppocrate s'en est plaint de son temps. *Dans les maladies aiguës*, dit-il, *les Medecins s'accordent si mal que ce que l'un ordonne, comme tres salutaire, l'autre le soustient tres prejudiciable: & c'est ce qui rend la Medecine toute semblable à*

Acutissimis in morbis Medici usque adeo dissentiunt ut quæ alter porrigit optima esse existi-

mans ea alter mala esse putet, atque fere ob id vaticinationi ars ipsa similis videatur. *Hyppo. l. de victus ratione in acut.*

l'art de deviner. N'admirez-vous point, Sosandre, cette comparaison de la Medecine avec l'art de deviner ? elle est juste à mon sens : car de mesme que les Devins consultants les entrailles des victimes, estoient souvent en contestation des signes qu'ils en devoient tirer ; Messieurs les Medecins ont les mesmes contrarietez, soit qu'ils examinent encore en leur lit les miserabls victimes de leur ignorance, pour leur prescrire les remedes, soit qu'aprés leur mort, ils déchirent leurs entrailles, afin d'y connoistre comment ils devoient agir pour les guerir. La ressemblance est merveilleuse des uns aux autres, & nous voila tantost d'accord. Je ne nie point que la Medecine

ne ſoit un art auſſi bien que celuy de deviner. Que les Medecins marchent du pair avec les Devins & les Aſtrologues, je ne leur diſputeray point leur rang : il faut rendre l'honneur à qui il eſt deu.

Vous ne luy oſteriez pas, répondit Soſandre, celuy qui luy appartient, ſi vous preniez bien le ſens d'Hyppocrate, les ſervices qu'il a rendus à tout le genre humain, & ſes divins ouvrages prouvent trop l'exiſtence de noſtre art, pour en avoir combattu la verité. La Medecine de ſon temps eſtoit en un étrange deſordre. Ceux qui l'exerçoient n'avoient pas encore joint la methode de la raiſon aux diverſes obſervations qu'ils avoient faites ſur les malades. Comme ils ne ſuivoient

que la conduite aveugle de l'experience, ce n'eſt pas merveille s'ils s'entrechoquoient à tout propos, comme des perſonnes qui marchent dans les tenebres. C'eſt donc à ſes Medecins empirics & ignorants qu'Hyppocrate fait le reproche dont vous parlez, non pas aux dogmatiques, qui tiennent le bel ordre qu'il a le premier eſtably en ſon art. Il ne l'éleva pas pourtant tout d'un coup à la perfection où nous le voyons à preſent. Il n'eſt arrivé à ce point qu'aprés une longue ſuitte de ſiecles : c'eſt ce que vous trouvez mauvais, Cariſte, votre galante hiſtoire de Pline ne nous marque autre choſe. Eſtce une choſe innouye que les grands corps ayent leur naiſſance & leur progrez ? Cette maniere

niere de s'avancer par degrez à sa perfection, & la difference de la Medecine de nos jours à celle des anciens, eſt la preuve la plus indubitable de ſon exiſtence. La Medecine eſt comme ces grands fleuves qui prennent leur origine de mille petits ruiſſeaux ; leurs eaues foibles, avant que de les former, ſont obligées de s'écarter & de ſuivre autant de chemins differens, qu'ils trouvent d'obſtacles à leur paſſage : mais aprés avoir long-temps ſerpenté, ils ſe reuniſſent enfin dans un lit, & n'ont tous qu'un meſme courant. De meſme les difficultez qui ſe rencontrent dans la recherche des ſecrets de la Nature, ont partagé les Medecins. Chacun d'eux amoureux de ſes propres ſentiments, a tâ-

ché de les souſtenir à force de raiſon : & comme la verité naiſt ordinairement des contrarietez de la diſpute, aprés l'avoir trouvée, ils ſe ſont enſemble reunis à ſa ſuite, pour compoſer un meſme corps, & tendre à une meſme fin. Il s'eſt de vray meſlé parmy tout cela beaucoup d'erreurs, qui ont tenté d'obſcurcir ſes lumieres : mais plus la doctrine de la foy a eſté combatuë d'hereſies, plus on l'eſtime inebranlable ; plus la Medecine a eſté troublée de ſectes differentes, plus nous devons admirer ſa ſolidité. Chacune a eu ſon temps, où elle a jetté ſon feu, les empirics ont eu leur regne, les methodics le leur, les paracelſites de meſme, Argenterius & les autres ont voulu remuer : mais

les principes d'Hyppocrate & de Galien ont toujours demeuré fermes jusques à present.

Cela va fort bien, reprit Cariste, mais les Medecins qui suivent leur doctrine, se contrarient autant que ceux de differentes sectes ont fait autrefois.

Cette contrarieté, répondit Sosandre, n'est souvent qu'apparente dans les moyens differens par lesquels on peut arriver à une mesme fin. On peut rendre la santé par divers remedes. Je veux que ces contrarietez soient quelquefois veritables entr'eux, que prouvent-elles autre chose que la difficulté de leur art? l'esprit humain est un flambeau qui reunit ses rayons sur une glace égale, & qui les partage

aussi fort differemment lors qu'ils tombent sur un miroir raboteux. La difficulté des questions divise toujours nos sentimens; il n'y a que les premieres veritez faciles à concevoir, qui les peuvent rassembler. Cela s'observe en toutes les sciences; n'avez-vous point, Cariste, de contrarietez en Theologie? De quel usage seroient tant de disputes, tant d'actes, tant d'assemblées, de Synodes & de Conciles? La Philosophie en est elle exempte? Saint Augustin nous apprend que Marc Varron avoit compté jusqu'à deux cent quatre vingt huit sectès de Philosophes, dont les opinions estoient toutes differentes sur le souverain bien. C'est pourtant, dit Ciceron, le point sur

Cic. l. 5. de finib.

» lequel toute la Philosophie est

tellement fondée, qu'à mesure "
qu'il est contesté, toutes ces "
questions entrent également "
en contestation. C'est pour- "
quoy cet Orateur se mocque du Proconsul Gellius, qui fit assembler dans Athenes des Philosophes de toutes sectes, à dessein de concilier leurs contrarietez. La Jurisprudence a-t-elle une loy qui ne souffre mille explications? la science de l'équité, par ses contrarietez perpetuelles, est aux chicaneurs un pretexte de fraude & d'injustice. Consultez separément dix Avocats sur une affaire difficile, vous en tirerez dix consultations differentes. Y a-t-il de cause si mauvaise qui n'en trouve pour luy donner couleur? Les loix enfin establies pour affermir le repos public, mul-

Summũ jus summa injuria. *Terent. in Heaut.*

tipliant leurs antinomies à me-
sure que leur nombre s'est augmenté, sont devenuës, dit Tacite, des instrumens à tourmenter les hommes aussi cruellemēt que les crimes mesmes qu'elles pretendent guerir. Et puis l'on trouve étrange si en Medecine, où les matieres sont si difficiles, les Docteurs ne sont pas toujours d'accord. Comme si ce n'estoit pas assez en une science de convenir dans les principes & les points les plus importans, comme il arrive sans doute entre les Medecins dogmatiques. Galien que vous nous avez opposé reconnoist si bien cette verité, qu'il reprent l'ignorance du peuple, qui se rit des Medecins, lors qu'il les voit disputer sur les points particuliers de pratique, quoy qu'ils con-

Ut antea flagitiis, sic nunc legibus laboratur. *Corn. Tacit. 4. annal.*

Galen. de purg. medi. facult.

viennent dans leurs principes generaux. Pour cette convenance Joannes Apponensis & Bachanellus ont chacun fait un un livre qui prouve la convenance des Medecins en la methode de guerir.

Nous consulterons donc ces livres, repartit Cariste, car pour aujourd'huy nous en avons dit assez.

Il est vray, répondit Cleante, il y a déja long-temps que nous faisons parler Sosandre, donnons-luy tréve jusqu'à demain, nous aurons le bien de nous rendre chez luy.

Sosandre les remercia de l'honneur qu'ils luy faisoient esperer, & la compagnie se separa aprés quelques civilitez.



V. ENTRETIEN.

LEs personnes qui composoient les entretiens precedens, s'estants trouvées ponctuellement chez Sosandre, & s'estants mis en estat d'écouter, Cariste entama ainsi le discours. Il vous plut hier, Sosandre, d'appeller la Medecine un art conjectural; je pourois proposer quelque chose contre cette qualité, mais je n'arresteray pas davantage la dispute sur un nom. Considerons seulement l'étenduë de cet art pretendu, je ne seray pas long, rien n'est plustost expedié: elle est toute renfermée dans ces trois petits mots, *Saignée*

gnée , *Cliſtere* , *Purgation* ; C'eſt tout le precis du grand art de la Medecine. Si vous pouvez une fois les bien retenir, vous voila pour jamais Docteurs *hîc & ubique terrarum.*

Puiſque vous ſçavez ſi bien ce trois mots, répondit Soſandre, hé que ne répondiez-vous donc juſte quand je vous demandois l'autre jour quels remedes il falloit faire à une ſuppreſſion d'urine ? Vous en dîtes deux mots, qui firent voir que vour n'eſtiez pas grand Medecin. Peut-eſtre ne vouliez-vous pas faire voir alors le peu d'étenduë de cet art, afin de vous reſerver à en traiter aujourd'huy. C'eſt avoir de la prévoyance, & je ſuis bien aiſe que vous m'ayez ménagé l'occaſion de vous en découvrir la gran-

deur. La Medecine s'occupe premierement à connoiſtre l'homme tout entier, elle étudie toutes ſes fonctions, l'arangement des parties de ſon corps, le mouvement de ſes humeurs & de ſes eſprits, recherchant avec une diſſection exacte, juſqu'aux moindres fibres qui le compoſent. La difficulté & l'étenduë de la ſeule anatomie ſuffiroit à occuper tres-honneſtement les jours d'un excellent homme : mais la Medecine outre cela a bien d'autres occupations. Elle examine toutes nos maladies, qui ſont en ſi grand nombre, qu'Hyppocrate appelle l'homme *un composé de maladies*. Elle diſtingue les cauſes de chacune, les differences, les ſignes, & les ſyptomes. Aprés avoir con-

nu toutes ces miſeres, elle cherche les remedes propres à chaque infirmité ; elle épluche la nature d'un million de ſimples & d'animaux ; elle foüille meſme les entrailles de la terre, & les abyſmes de la mer, pour découvrir dans les metaux & les mineraux ce qu'il y a de propre à ſon deſſein ; & par l'activité du feu ſepare le pur d'avec l'impur ſi adroitement, que des poiſons meſmes elle en ſçait faire des antidotes.

Vous nous dites-là de grandes choſes, luy dit Cariſte.

Il faut, luy répondit Soſante, vous en faire voir des échantillons.

A ce mot, il ſe leva, & ouvrant les feneſtres de la ſalle où ils eſtoient, qui donnoient ſur ſon jardin, leur montra une

grande quantité de plantes ramaſſées par ordre dans pluſieurs quarreaux. Voila encore, continua-t il, un aſſez grand livre à étudier. De là conduiſant la Compagnie dans une arriere ſalle dont il faiſoit ſon laboratoire, il leur découvrit le grand appareil des inſtrumens & des drogues de la Chimie & de la Pharmacie. Il feignit leur en vouloir expliquer en détail les uſages, lors qu'ils luy témoignerent que la ſimple veuë ſuffiſoit, & que le dénombrement leur en ſeroit ennuyeux. Soſandre alors profitant de cette declaration qu'il s'eſtoit menagée.

Cet ennuy, leur dit-il auſſitoſt, que vous apprehendez, eſt un aveu ſincere de la vaſte étenduë de la Medecine. Si la

ſimple veuë de ſes remedes, & le recit de leurs vertus eſt capable de vous laſſer, l'étude exacte qu'on doit faire de chacune en particulier, peut elle eſtre une occupation de neant, & une ſcience de trois mots. Les moindres objets ont quelquefois occupé l'eſprit des plus grands hommes. Le Philoſophe Ariſtodemus, au rapport de S. Auguſtin, demeura pluſieurs années autour des ruches pour conſiderer le travail des abeilles & connoiſtre leur nature. Adrianus Junius a fait un livre ſur les cheveux; Jacobus Seidelius ſur la ſalive de l'homme; Antonius Muſa ſur la Betoine; Jacques Aubert ſur les yeux d'écrevices; Marcion & Diocles ſur le Navet & ſur la Rave; & l'étude entiere de *Biblioth. medica.*

de tous les eſtres ſenſibles, eſt une ſcience de trois paroles?

De bonne foy, Soſandre, reprit Cleante, de quoy vous ſert tout cet appareil de ſcience, à quoy bon ce grand étalage de drogues & de ſimples? n'apprend-on pas bien ſans cela la pratique des Medecins pour toute ſorte de maladies? Il faut donner des lavemens d'abord, ſaigner enſuite, & puis purger. Si le mal dure on recommence le tour, juſqu'à ce qu'enfin le malade ſe trouve mieux, ou qu'il periſſe ſi bon luy ſemble. Voila la pratique ordinaire. Moliere en a fait de bonnes leçons au peuple, & il en a profité.

Il avoit, répondit Soſandre, quelque ſujet d'en rire, & je ne nie point qu'en Medecine

comme ailleurs, il ne se trouve beaucoup de mauvais artistes, qui font de cette routine, comme on dit, une selle à tous chevaux. Ce n'est pas que je veuille blamer l'usage ordinaire de ces trois grands remedes: je reconnois leur efficace, & quand l'art ne nous en auroit découvert aucun autre, on ne devroit pas l'en mépriser. Le soin d'un prudent Medecin ne laisseroit pas encore d'estre necessaire pour s'en servir à propos, dans le temps, le nombre, la doze, & la qualité, proportionnées aux forces du malade, & l'espece de son mal. Il est presque autant de saignées differentes que de parties de nostre corps, de clysteres, & de purgations, qu'il y a de drogues au monde; il faut donc

quelque eſtude & quelque experience pour ordonner toutes ces choſes bien à point, à tant de differens malades.

Mais noſtre art n'eſt pas reſerré à cette couſtume ſterile de ces trois remedes : les bons praticiens s'en ſervent d'abord, comme de remedes generaux qui preparent les corps des malades à l'uſage des autres, & ils deſcendent enſuite aux particuliers que l'eſtude & l'experience, entre tous ceux que je vous ay montrez, leur a decouvert eſtre propres à telle & telle maladie. Il ſe trouve plus de diſſemblance entre les complexions & les parties interieures de nos corps, qu'on n'en remarque entre nos viſages ; c'eſtpourquoy comme on n'en voit gueres qui ſoient marquez

de traits fort ſemblables, il eſt tres rare que les maladies, qui ne ſont que les complexions viciées, ſe rencontrent les meſmes. La diverſité des lieux, des âges, des ſaiſons, des ſexes, des couſtumes, en changent la diſpoſition. La Medecine qui reconnoiſt cette varieté perpetuelle, eſt obligée d'obſerver dans ſes remedes la meſme diverſité. Vous l'avez pû remarquer dans le grand nombre des remedes que j'ay expoſez à vos yeux : ſi vous en croyez leur rapport, vous jugerez qu'il n'eſt gueres de profeſſions qui ſe ſervent de tant de moyens pour arriver à ſa fin, & que l'Eccleſiaſtique a eu raiſon de dire que *les Medecins découvriront de jour en jour de nouveaux remedes, & que leur*

Faciet pigmẽta ſuavitatis & unctiones.

conficiet sanitatis & non consummabuntur opera ejus. *Eccl.* 38.

science de sera jamais bornée. Il est vray qu'il y a beaucoup de Medecins qui ne verifient gueres en eux cette prediction, & qui posent à leur science des bornes fort serrées ; deux ou trois simples qu'ils connoissent avec la saignée, est pour eux la Medecine universelle. Selon ces gens, la Nature a grand tort d'avoir produit tant de plantes, de metaux, & de mineraux inutils. La foule est grande de ces Docteurs à juste prix, Dieu me garde d'excuser leur procedé : ce sont des parties honteuses du noble corps de la Medecine, que je veux découvrir au public, afin qu'il puisse éviter leurs pieges dangereux. Ces charlatans déguisez sous la robe de Medecin, abusans de la simplicité du peu-

ple, embrassent ce salutaire employ, non pas pour secourir les malades, c'est à quoy ils ne songent point, mais par un motif lâche & sordide d'attraper l'écu, sans risquer ny travailler beaucoup. L'estude premierement ne les fait gueres passir; ils apprennent d'abord à debiter dans un long verbiage latin les principes les plus communs de la Medecine speculative, afin de monter à la haste les degrez du Doctorat. Si-tost qu'ils y sont arrivez, ils croyent que tout est fait, ils ne songent plus qu'à la pratique, la plustost apprise est la meilleure : car il faut remplacer les grandes sommes dont ils ont acheptè le Doctorat. La pourpre est chere en ces lieux, & si l'on n'est chargé d'ar-

gent, on ne peut plus grimper en ce Parnaſſe. *Dat cenſus honores.* Ces Meſſieurs enfin arrivez au ſommet, ſe delaſſent enſuite à exercer la Medecine; ils ſe chargent peu l'eſprit; deux ou trois mots dont nous avons parlé, font tout leur équipage; c'eſt un cercle ſur lequel ils repaſſent toute leur vie, comme ces mulets qu'on attache, les yeux bouchez à ces grandes rouës pour les tourner, qui ſans faire aucune demarche à droit ny à gauche, recommencent perpetuellement le meſme tour.

Voila, dit Cariſte, des doᷭteurs veſtus à la legere: comment ces gens ont ils le front de ſe dire Medecins à la barbe de tant de perſonnes à qui ils ont affaire?

Ce qui leur manque, répondit Sosandre, du costé du merite, ils le recompensent par l'intrigue & l'imposture. Vous ne devineriez jamais celles qu'ils mettent en usage pour s'attirer de la pratique : c'est le plus plaisant sujet de Comedie qu'on puisse imaginer, & Moliere devoit bien s'y attacher plustost qu'à joüer la Medecine. Quelques-uns affichent en gros caracteres leurs noms à tous les coins de ruës, & se font chercher dans divers quartiers de la ville par des gens atitrez ; d'autres armez d'une barbe dorale, & vestus de long à la pedantesque, se promenent sur leurs mules par toutes les grandes ruës ; plusieurs ont des personnes à gage pour publier par tout des guerisons qu'ils n'ont

jamais faites ; il en eſt meſme qui s'entendent avec l'Apoticaire & le Chirurgien , & partagent avec eux le gain de la pratique. Ils paſſent encore à de plus honteux artifices que je ne vous pourrois dire ſans rougir, & peut-eſtre ſans vous ennuyer. Faut-il donc s'étonner aprés cela, ſi la Medecine, qui ne laiſſe penetrer ſes myſteres qu'aux plus laborieux , eſt ſi mal pratiquée par ces impoſteurs ,qui au lieu de ſes pures lumieres n'employent que les faux brillans dont ils ébloüiſſent les yeux de la populace ? Aprés avoir vieilly dans cette routine formée d'un enchaiſnement d'erreurs, ils ſe cabrent lors qu'un eſprit éclairé les veut détromper. Ils rejettent indiſcretement toutes les nouvelles

obſervations des ſçavans ; l'air pedanteſque dont ils ſont bouffis ne peut ſouffrir les douces approches de la verité. *Ils croyent*, dit Horace en un ſujet approchant, *que leur teſte eſt le centre unique du vray. C'eſt une honte pour eux d'apprendre de leurs Ecoliers ſur la fin de leurs jours ; & la douleur ſeroit trop rude d'arracher de leur cervelle des erreurs, qui y ont jetté d'auſſi profondes racines, que leurs barbes en leurs mentons.*

Vel quia nil rectū niſi quod placuit ſibi ducūt, Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri. *Hor. ſat.*

Ces pedans fourrez, dit Cariſte, me paroiſſent auſſi fins que l'aſne d'Eſope ; ils ſe parent inſolemment de la peau du lion, qui ne ſied bien qu'aux veritables Hercules ; ils meriteroient bien auſſi le meſme regale qu'on fit au dos de ce ridicule animal.

Il en arrive, répondit Sosandre, tout le contraire. Le peuple qui veut estre trompé est plustost gaigné par les dehors plastrez de ces charlatans, que par l'honnesteté des sçavans Medecins. Il arrive entre eux, dit Erasme, la mesme chose que parmy les Cabaretiers ; ceux qui ont le plus grand debit, ne sont pas les plus fideles, & qui vendent le meilleur vin, mais sont d'ordinaire ceux qui sçavent mieux tromper le peuple en falsifiant plus adroitement cette liqueur.

La comparaison me plaist, dit Cariste, pour s'établir Cabaretier, il ne faut qu'une taverne & un bouchon : & pour s'ériger en Medecin une robe & une mule suffisent.

Vous en oubliez la barbe,

luy

luy dit Cleante, je pretens que c'eſt le bouchon qui fait mieux reconnoiſtre le Medecin.

Le General des troupes de Charles-Quint, repartit Soſandre, reprochoit autrefois à François de Bourbon qu'il avoit la barbe trop courte pour le combattre. Ce jeune brave qui le défit, luy repliqua, que chez les François les barbes ne tranchoient & ne combattoient pas mais les épées ſeules : dans les maladies la barbe du Medecin ne guerit de rien, mais bien ſon jugement & ſa capacité. L'affectation d'un tel ornement me ſemble digne de pitié. Je ris avec vous de la forfanterie de ces charlatans, & de la folie du peuple, qui ſans s'étudier à diſtinguer le vray d'avec le

faux Medecin, se laisse dupper en matiere de Medecine, plûtost qu'en toute autre, aussi bien en ce siecle, qu'en celuy où Pline vivoit : *En cet art seul*, dit-il, *il arrive ordinairement que le premier venu qui s'érige en Medecin est estimé tel, quoy qu'il ne soit point de sujet au monde où le mensonge soit plus dangereux.*

In hac artiũ sola evenit, ut unicuique Medicũ se professo statim credatur, cum sit periculum in nullo mendacio majus. *Plin l. 29. proœm.*

Vous nous donnez, dit Cleante, assez de marques des mauvais Medecins ; nous ne sommes pas en peine de les découvrir : cela est aisé. On ne voit rien de plus ordinaire ; nous sommes bien plus embarassez à connoistre les bons. Faites-nous le plaisir de nous en marquer les veritables traits.

Hyppocrate, répondit So-

ſandre, nous en a tracé le portrait en ces trois mots : *Un Medecin*, dit-il, *eſt un homme de probité, & ſçavant dans ſon art.* Il veut dire qu'un Medecin veritable, eſt un homme ſage & laborieux, qui dans toutes ſes actions fait regner une honneſteté ſans fard, qui plainement inſtruit de toutes les connoiſſances dont j'ay déja fait le dénombrement, s'adonne par un motif de tendreſſe, à ſecourir ſes ſemblables dans leurs infirmitez ; qui, dis-je, comme un adroit pilote ſçait commander à tous les artiſtes, dont le miniſtere doit contribuer à la gueriſon, & qui s'étant exercé à leurs operations, pourroit au beſoin les executer luy-meſme; enfin qui aprés toutes ſes lumieres, travaille encore

Vir bonus, medendi peritus.

à ſe faire jour dans les ouvrages ſecrets de la Nature, & qui ne peut s'abbaiſſer aux laſches artifices de tromper les ſimples dont nous avons parlé, c'eſt là le modele des Medecins dont je publie le merite.

Voila, dit Cariſte, bien des qualitez pour faire un grand Medecin : mais je m'eſtonne que vous ne parlez point de la Rhetorique qui en eſt la principale. On ne s'éleve en Medecine qu'à propoition qu'on ſçait bien jaſer : voyez les plus fameux, toutes langues dorées, qui ſçavent l'entretien. Pline l'a remarqué dans ceux de ſon temps., *Si toſt*, dit-il, *qu'entre les Medecins il s'en trouve quelqu'un qui parle agreablement, il devient à l'inſtant le maiſtre abſolu de no-*

Ut quiſque inter Medicos loquendo pollet il lico Imperator vitæ noſtræ ne-

ſtre vie & de noſtre mort. C'eſt pourquoy un de mes amis defi-nit la Medecine, *un art de cau-ſer à propos, & de bien dorer la pillule.*

cisque sit. *Plin. lib. 29. proœ.*

A ce compte, ajoûta Cleante, les femmes feroient aſſez bien leurs affaires à la Medecine en France, auſſi bien qu'au grand Caire de l'Egypte, où comme rapporte Proſper Alpin elles l'exercent avec plus de vogue & de reputation que les hommes.

Proſp. Alp. l. de Medic. Ægyp. paſsim.

Si nos Medecins, reprit Cariſte, ne ſont pas femmes par benefice de Nature, ils le deviennent par les ſoins de l'art. Ils s'eſtudient à l'éloquence avec beaucoup plus d'attache, qu'aux ſecrets de la Medecine, Petrarque s'en plaignoit autrefois. *Les Medecins*, dit-il, *ont*

Medicis in ore,

multus Cicero, multus Seneca, multusq; Virgilius Nescio qua seu fortuna, seu furia, vagæque mentis ægritudine accidit: ut omnia melius sciant, quam id unum quod professi sunt.

Petr. rerũ senil. l 5. ep. 4.

souvent en bouche, tantost Ciceron, tantost Seneque, tantost Virgile, & je ne sçay par quelle bizarrerie, quelle fureur ou quelle legereté d'esprit, il arrive qu'ils sçavent mieux tout autre chose que celles de leur profession. Ils veulent prendre le peuple par les oreilles. Pour cela ils lisent les histoires s'informent par tout des nouvelles, des affaires, & de cent autres curiositez inutiles à leur profession. A ce sujet le mesme amy dont j'ay parlé les appelle LES GAZETTES D'HYPPOCRATE, ET LES NOUVELLISTES EN TITRE D'OFFICE. En effet toutes les fois que je les ay consultez en mes maladies, je les ay trouvez fort pauvres en remedes, & tres-riches en promesses. Je pensois qu'ils voulussent

conjurer mon mal à force de paroles : car ils debitoient les plus jolies curiositez du monde ; de sorte qu'au lieu d'un Medecin que je pensois avoir mandé, je trouvois un Philosophe moral, ou un Naturaliste. Une fois entre autres on m'en amena un, qui n'ayant dit que deux mots sur ma maladie, se mit à raconter, je croy, tout ce qui se passoit dans le monde, & ce qui ne s'y passoit pas. Aprés avoir long-temps souffert l'importunité de son caquet, enfin ma patience s'échappa, & je luy donnay son congé. Comme il y avoit des Dames dans la chambre, devant lesquelles je voulois épargner sa confusion, je le fis avec ce mot de Plaute :

Abi, opera hîc conducta est vestra non oratio.

Il se retira bien camus, & me laissa pour fruit de sa visite un mal de teste de trois jours, qui redoubla fort ma fievre, & me fit bien avoüer avec Petrarque, *Qu'un Medecin babillard est une seconde maladie, & qu'il faut l'éviter ny plus ny moins qu'un assassin ou un empoisonneur.*

Doucement, repartit Sosandre, vous dites de bonnes choses, mais il faut démesler l'équivoque. Comme un Medecin est une personne publique, engagée à frequenter les Dames, les gens de Cour, & les Sçavans, aussi bien que ceux du commun, je croy qu'on ne doit pas le blasmer qu'il étudie l'entretien; il en a besoin pour s'insinuer agreablement, & pour reduire avec adresse les esprits

rebelles

rebelles à la pratique des remedes qui leur ſont neceſſaires. Hyppocrate, quelque ſage & ſerré qu'il fuſt en ſes diſcours, deſire dans un Medecin cette eloquence raiſonnable, mais je ne puis ſouffrir, non plus que luy, un Medecin qui s'y donne preſque tout entier, & qui de cet acceſſoire fait le principal. Il faut mettre quelque difference entre un Docteur en Medecine, & un Medecin de theatre, qui par la rapidité de ſes hableries arreſte la populace autour de ſoy. Car enfin ce grand cacquet eſt, dit ce ſage maiſtre, le vray caractere du charlatan. La Medecine eſt un art effectif, qui laiſſant aux autres le vain appareil du langage, prouve ſon merite par les ſeuls effets; les gueriſons doi-

vent parler pour elle ; & c'eſt la raiſon pour laquelle Virgile la nomme une ſcience muette. J'avouë qu'elle eſt devenuë bien babillarde en beaucoup de Medecins, à qui ſi l'on avoit oſté la cauſerie, il ne leur en reſteroit plus que l'habit : ſans cela on les prendroit ſeurement pour des femmes Medecins, auſſi bien qu'en Egypte, tant ils imitent les actions, le ſoin des parures, l'affecterie, le caquet, le jeu, & les intrigues de pluſieurs d'entre elles. Par cette reſſemblance, ils croïent bien faire leur Cour auprés d'elles, & ſouvent ils y reüiſſiſſent aſſez, pendant que les ſçavans pouriſſent dans le cabinet.

L'éloquence & la charlatannerie, dit Cleante, ſont encore plus neceſſaires aux Medecins

que vous ne penſez ; elles ſont comme on dit, la ſixiéme & la plus importante partie de la Medecine; ſans elle ils ne peuvent pas aller loin : leurs beveües ſont ſi ordinaires, leurs meurtres ſont ſi viſibles & ſi frequens : il faut s'en défendre, il faut bien en charger les aſſiſtans, la nature, & le malade meſme : comment en venir à bout ſans l'adreſſe de l'éloquence? ſouvent les parens ſont au deſeſpoir ; un Medecin pour mieux colorer les choſes, ne doit il pas alors ſe jetter ſur la morale, c'eſt bien le moins qu'il conſole ceux que ſes meurtres ont deſolez : ainſi vous jugez bien, Soſandre, de quelle neceſſité eſt la fine éloquence en tous les Medecins.

Je vois, répondit Soſandre,

où vous tendez, c'eſt tout de bon que vous deſirez réponſe à cette calomnie, qui rend la Medecine ſi odieuſe, & ruine entierement ſon utilité.

Prenez bien, luy repliqua Cleante, s'il vous plaiſt, ma penſée; mes efforts ne vont point à deſtruire l'exiſtence de la Medecine, les raiſons ſont trop fortes pour elle : je crois ſincerement qu'elle ſe trouve parmy les hommes, & que c'eſt un art de guerir pluſieurs maladies. On en voit tous les jours les effets admirables. Sans elle on languiroit ſouvent dans la douleur, mais par le ſecours des charitables Medecins, les hommes ſont délivrez promptement de toutes les incommoditez de la vie. C'eſt pourquoy Socrate le plus ſage des Payens,

preſt d'avaler le poiſon auquel il eſtoit condamné, l'appelloit un medicament, & conſultoit comme ſon Medecin l'executeur qui le luy preſentoit, ſur le temps & la maniere qu'il le devoit prendre. Il n'eut pas plûtoſt ſuivy ſon ordonnance, que ſentant la mort s'approcher, en reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait de la Medecine, il declara qu'il luy eſtoit redevable d'un ſacrifice, & dit en expirant : *Nous devons un coq à Eſculape.* Par la meſme raiſon l'on appelle la guerre la Medecine de l'Eſtat, à cauſe qu'elle conduit, comme cet art, une infinité de perſonnes à la mort. Quand on veut mourir c'eſt donc à Meſſieurs vos Doćteurs qu'il faut s'adreſſer : ils ont le ſecret d'expedier les gens.

Ne penſez pas vous en mocquer, ajoûta Cariſte, c'eſt un des beaux privileges de la Medecine : *Le Medecin ſeul peut tuer fort impunément*. Pour moy je trouve que cet avantage rend la Medecine le plus commode de tous les arts, ſoit qu'on faſſe bien, ſoit qu'on faſſe mal, on eſt toujours payé de meſme ſorte. La méchante beſogne, dit Moliere, ne retombe jamais ſur le dos des Medecins ; ils taillent, comme il leur plaiſt, ſur l'étoffe où ils travaillent. Un Cordonnier ne ſçauroit gaſter un morceau de cuir, qu'il n'en paye le dommage : mais icy l'on peut gaſter un homme ſans qu'il en couſte rien. Ce n'eſt pas que j'y trouve rien à redire, car aprés tout, il faut que les choſes ſe faſſent dans les for-

Soli Medico occidere ſumma impunitas eſt *Plin. l.2. præ.*

mes; & puiſque venans au monde nous tombons entre les mains des Sageſemmes, Chirurgiens & Medecins, il eſt bien raiſonnable que pour en ſortir nous ayons l'honneur de paſſer par les mains de ces Meſſieurs.

La raillerie, repondit Soſandre ſçait donner un ſens agreable à toutes les choſes que vous dites : ſi j'entreprenois de leur rendre leur veritable tour, il y faudroit du temps. Le ſtile plaiſant donne aux penſées les moins ſolides, une pointe qui penetre aiſement l'imagination, & embaraſſe ſouvent plus que les grands raiſonnemens. Les perſonnes judicieuſes en découvrent bien toſt la tromperie; mais ils font beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des ſim-

ples : ils ſont bien plus facilement entraiſnez au mépris de la Medecine, par les ſatyres plaiſantes dont les railleurs & les Comediens ſurprennent leurs yeux, que l'effort de la raiſon ne les ramene au reſpect qui luy eſt deu. Car enfin tous invincibles que les raiſonnemens ſoient, ils tiennent toujours du ſerieux & du ſublime, & par conſequent ne s'inſinuent pas ſi agreablement en l'eſprit du peuple qui n'en ſçauroit comprendre l'energie, & qui d'ailleurs eſt incomparablement plus tendre aux charmes d'une repreſentation divertiſſante. L'action qui fait tout le jeu du theatre, jointe à la parole, trouve dans les yeux une entrée libre, pour penetrer bien plus avant dans le

cœur, que la voix ſeule qui ne frappe que l'oreille : c'eſt pourquoy il ne faut pas s'eſtonner ſi dans ce ſiecle la comedie a tellement débauché ces eſprits foibles, du reſpect de la Medecine, qu'ils ont cherché à rire, & non pas à connoiſtre la verité. Je connois que ce n'eſt pas voſtre humeur, ſans cela je dirois, à vous entendre, que vous auriez aujourd'huy le meſme deſſein. Ce ſeroit vous faire tort, je ſçay que la raillerie ne tiendra jamais chez vous lieu de raiſon : cependant vous dites que les Medecins font mourir, cela peut arriver ſans que la Medecine y contribuë, au contraire elle défend l'homme autant qu'elle peut des attaques de la mort. Tous ſes deſſeins ne tendent qu'à la

ſanté : ſi les mauvais praticiens tombent dans ce malheur, c'eſt en s'écartant de ces regles : *mais*, comme dit Celſe, *il ne faut point attribuer à la doctrine les fautes des Docteurs.* Ainſi il ſe peut faire que les empirics & les ignorans contribuent ſouvent à la mort des malades, mais non pas les vrais & les ſçavans Medecins.

Ne protinus crimen artis eſt, ſi quod profeſſoris ſit. *Cor. Cel. l. 2. c. 6.*

L'article, répondit Cleante, eſt delicat ; & voyant que vous le perdriez à l'égard des Medecins en general, vous voulez, Soſandre, entrer en compoſition, vous abandonnez les ignorans, & vous vous retranchez aux ſçavans Medecins. Il ne m'en reſte donc pas grand nombre à combattre : & cela ne meriteroit pas d'entrer en diſpute avec vous, ſi vous con-

veniez de ce tres petit nombre. Mais comme le calcul n'en eſt pas liquide, & que je doute encore qu'il y ait de veritables Medecins, je ſoutiens que ceux que vous appellez habiles, tuent auſſi bien, quoy qu'un peu plus doctement, que les autres.

La propoſition eſt un peu ſurprenante, repliqua, Soſandre, elle vaut bien un entretien; la compagnie entendra demain chez vous nos raiſons de part & d'autre. A ce mot chacun ſe leva & finit la converſation.





VI. ENTRETIEN.

LA compagnie s'estant rencontrée chez Cleante au jour nommé, dés que Sosandre apperceut Cleante : hé bien, luy dit-il, ne ferez-vous point justice à nos doctes Medecins : les meslerez-vous toujours indifferemment avec les ignorans & les empirics.

Non, non, répondit Cleante, j'y ay resvé, je ne leur feray pas cette injure ; comme ils s'acquittent mieux de leur métier, ils meritent bien un autre rang : les ignorans reconnus tels, n'ayans pas grande pratique, ne tuent presque per-

ſonne. Les Docteurs celebres appellez de tous coſtez, laiſſent par tout des marques ſanglantes de leur paſſage. *Il y a*, dit Petrarque, *cette reſſemblance entre les fameux Medecins, & les Generaux d'Armées, que ceux qui ont tué davantage de monde, ſont les plus eſtimez: on les montre au doigt lorſqu'ils paſſent; voila, dit-on, cet ancien & cet expert Medecin, il en a veu beaucoup. Que veut dire cela en bon françois? ſinon que par une longue routine, il s'eſt endurcy le cœur à tuer plus effrontement & plus impitoyablement. Je ne vois*, dit le meſme Auteur, *qu'une difference entre eux, ces Capitaines tuent leurs ennemis, & les Medecins fameux tuent à prix d'argent leurs amis, & leurs parens meſmes.*

Petrar. l. 5. rer. ſenil. ep. 4.

Si quelques uns de ces Medecins, répondit Sosandre, que vous appellez fameux, font de si frequentes cheutes, ils ont bien la mine de ces charlatans, dont je parlois au dernier entretien, qui tout ignorants qu'ils sont, passent pour habiles au jugement du peuple, qui devient aisément leur dupe. Ce Juge aveugle donne ordinairement son suffrage, non pas aux plus intelligens, mais à ceux qui à force d'intrigues & de cabales, font le plus grand bruit. Ces sortes de Medecins s'estant par ce moyen mis sur le pied de faire approuver tout ce qu'ils font bien ou mal, taillent & rognent comme bon leur semble. Plus ils courent de malades, plus ils emplissent leur bourse. C'est pourquoy n'em-

ployans pas plus de temps en leurs visites qu'il en faut pour tendre la main & recevoir le demy Loüis, ils en voyent en effet beaucoup, mais en guerissent fort peu: vous en étonnez-vous ? *Un Medecin*, dit Seneque, *peut-il guerir en courant ?* Ces chasseurs attrapent beaucoup de gibier, mais ils tuent tout ce qu'ils voyent, ils envoyent, dit-on les malades en poste en l'autre monde. La pratique de la Medecine consiste dans le rapport de mille circonstances dont on ne peut faire un juste examen, si on n'apporte cette grande attention qu'Hyppocrate demande. Les anciens pour faire entendre cette verité, attribuerent à Esculape le coq & le serpent, qui sont les symboles de la vigilance

Quis Medicus ægros in transitu curat. *Senec. ep. 5.*

Crebro ægrũ invise, diligentem considerationem adhibeas. *Hipp. l. de Medic.*

& de la prudence necessaire au Medecin. La multitude des malades dissipe son esprit & confond ses idées ; plus il est partagé, & moins il luy reste de loisir & de force, pour s'appliquer aux soins d'un chacun. *Il est aisé de concevoir*, dit fort bien Celse, *qu'un Medecin ne peut pas traiter comme il faut une grande quantité de personnes, & que celuy-là seul est bon Medecin qui ne s'éloigne guere de son malade; mais comme ceux qui n'envisagent que le gain, font mieux leurs affaires dans le grand nombre, ils se font une pratique superficielle, qui ne demande pas beaucoup de soins.* Ceux qui suivent une si detestable methode s'écartent du vray chemin de la Medecine. Ils pourront tuer tant de monde, qu'on

Intelligi potest ab uno Medico plures sanari non posse, eumq; (si artifex est) idoneum esse qui non multum ab ægro recedit. Sed qui quæstui serviunt, quoniam is major ex populo est, libenter amplectentur ea præcepta quæ sedulitatē non exigunt. *Cor. Cels. l. 3. c. 4.*

leur permettra, ſans que je m'intereſſe à leur défenſe.

Ce que j'ay dit, repartit Cleante, des fameux Medecins convient à ceux que vous eſtimez les plus habiles, & dont vous avez fait le portrait; Je pretens qu'ils en tuent davantage que les autres.

Les plus honneſtes parmy nous, repliqua Soſandre, ſont le ſujet ordinaire de la calomnie. Ils tuent tous les malades qu'ils ne peuvent retirer de la mort, ce n'eſt pas aſſez que ſuivant leur art, ils appliquent les remedes propres au mal, il faut qu'ils le gueriſſent de plein droit. Un Medecin ſera un Dieu, ou ce ne ſera qu'un ignorant: point de milieu. Comme ſi le devoir du Medecin eſtoit de guerir abſolument.

Qui ſont, reprit auſſi-toſt Cleante, les indiſcrets qui diſent cela? ces gens ſont plaiſans de vouloir des choſes ſi ridicules. Vous n'eſtes point, Soſandre, auprés des malades pour les guerir: ce n'eſt point là voſtre fait, vous n'y eſtes que pour recevoir de l'argent, & leur ordonner des remedes à telle fin que de raiſon.

Je vous entens, Cleante, repliqua Soſandre, nous devons toujours guerir: je me trompois, & Ariſtote a tort de dire *que comme le Rhetoricien n'eſt pas obligé de perſuader, mais de dire les choſes propres à perſuader, qu'il en eſt de meſme de tous les arts; que le devoir du Medecin n'eſt point de guerir, mais de faire ce qui eſt poſſible; & qu'il peut traitter fort bien ceux*

Perſuadere rhetoris munus non eſt, ſed dicere appoſita ad perſuadendum: quemadmodum etiam in aliis artibus omnibus: neque enim medicinæ

à qui il il ne peut rendre la santé. A l'égard des autres hommes ils meritent grace. *Un Avocat*, dit Seneque, *qui aprés avoir eloquemment défendu la cause d'un accusé, vient à la perdre, ne peut estre taxé d'ignorance, parcequ'il na pas tenu à luy qu'il n'eust une meilleure cause & qu'il ne la gaignast.* Un soldat qui soustenant en brave l'effort d'un bataillon succombe sous une grande multitude d'ennemis, reçoit plus de gloire, que s'il estoit demeuré victorieux par la défaite d'un seul; & les Medecins, qui dans une maladie mortelle, ont appliqué tous leurs soins imaginables à la guerir, & n'en ont pû venir à bout, sont des ignorans & des homicides : ils ont tort, & je m'estonne comme les Ma-

est sanum facere, sed quo usque fieri potest eo perducere. Licet enim eos qui non possunt recuperare sanitatem tamen curare bene.

Arist. l. Rheto. c. 10.

Etiam damnato reo oratori constat eloquentiæ officium si omni arte usus est.

Senec. l. 7. de benef. c. 13

giſtrats n'ont point encore condamné les Medecins à guerir tous les malades de quelque qualité & condition qu'ils ſoient. La neceſſité eſt preſſante, & les juges n'en peuvent pas ignorer : les plaintes ſont continuelles, il ne meurt pas un malade que ſes parens, ou ſes amis n'en accuſent le Medecin : l'un dit que le mort a eſté ſaigné exceſſivement, l'autre qu'on l'a fait trop jeuner, celuy-cy accuſera la violence des purgatifs, cet autre le contretemps des remedes, enfin comme on dit vulgairement *la mort n'eſt jamais en faute*, le Medecin eſt coupable de tous les maux qu'elle fait ; & vous verriez que s'il n'y avoit point de Medecins au monde, il ne mouroit jamais perſonne. Pour pu-

nir des criminels ſi bien conuaincus, on paſſe ſouvent à des violences auſſi juſtes que les accuſations. Alexandre le Grand dans le déplaiſir extréme qu'il reſſentit de la mort d'un de ſes favoris, fit bruſler le Temple d'Eſculape : la femme de Gontran ſœur du Roy Chilperic, ſe voyant frappée de la peſte, engagea ſans raiſon ſon mary à faire mourir les Medecins qui l'avoient traittée : Louis X I. maltraitta ceux, qui dans une défaillance, l'éloignerent par force des feneſtres de ſa chambre, pour le faire revenir de ſa foibleſſe; & il punit le Medecin de Charles V I I. ſon pere, à cauſe que ſuivant les regles de ſon art, il avoit contraint le Roy malade à manger. Ces chaſtimens eſtoient du

moins aussi raisonnables ; que les mépris & les calomnies dont les particuliers pretendent les punir.

On a grand tort, répondit Cleante, de choquer l'impunité que les Medecins se sont politiquement établi, pour seureté de leurs meurtres. Ces gens-là n'avoient pas leu Pline, & ne sçavoient pas que le Medecin seul, de tous les hommes, doit estre remercié des fautes qu'il a fait. Il est vray que selon vous, il n'en échappe jamais aucune dans les maladies à ces habiles Medecins, tout leur reussit comme ils l'ont projetté. La Medecine a bien changé de face depuis deux ou trois jours. Elle estoit alors conjecturale, & à present elle est infaillible.

Au contraire, dit Sosandre,

c'eſt à cauſe qu'elle n'eſt pas infaillible que les ſçavans Medecins ne font point les fautes ordinaires dont vous les accuſez. J'avoue que dans les maladies, il peut ſurvenir des accidens contre la prevoyance des plus habiles, mais ce ne ſont pas des fautes à leur égard, s'ils ont ſuivy les regles de la Medecine. *Un Medecin*, dit Seneque, *s'eſt acquitté de ſon devoir, quand il a fait tout ce que l'art luy peut inſpirer, pour rendre la ſanté à ſon malade.* Le ſujet ſur lequel la Medecine s'occupe eſt ſi caduc & ſi bigearre, les reſſorts en ſont ſi myſterieux, qu'il eſt impoſſible au plus ſçavant des hommes de reüſſir toujours dans ſes meſures. La Nature contre ſes loix ordinaires vient ſouvent rom-

Medicus ſi omnia fecit ut ſanaret, peregit partes ſuas. *Senec. l. 7. de ben.*

pre toutes celles qu'un Medecin a tres-ſagement priſes. On ne s'enqueſte point de cela, on ne compte pas meſme les fautes de ceux qui gardent les malades, les beveuës du Chirurgien, les *qui pro quo* de l'Apotiquaire, la deſobeïſſance & l'intemperance des malades : le Medecin répond de tout. Il faut meſme qu'il ſoit caution des ordres du Ciel, qui prononce ſouvent en punition de nos crimes, des Arreſts irrevocables de mort. S'il y a des maladies naturelles, il en eſt auſſi, comme nous avons dit, de ſurnaturelles, que Dieu envoye exprés pour chaſtier les hommes, éprouver leurs patiences, ou pour faire éclatter ſa gloire. Hyppocrate dans ſon paganiſme, a confeſſé qu'en certains

maladies

maladies il y avoit *quelque chose de divin.* Nous lisons au livre de Job, que le demon frappa ce saint homme d'un ulcere tres-malin. David pour le châtiment de sa vanité fut avec son peuple affligé d'une furieuse peste. Le Roy Joram, pour ses impietez, fut puny d'un flux de ventre incurable, qui le mit au tombeau. Alcimus qui se disposoit à ruiner Jerusalem, fut atteint d'une paralysie universelle, qui le conduisit à une mort tres douloureuse. Antiochus ressentit les coups de la main de Dieu dans une playe secrette & incurable. Giezi en punition de son avarice fut couvert de lepre. Le Fils de Dieu nous enseigne qu'il voulut permettre la mort de Lazare, afin de faire paroistre en sa resurre-

θεῖόν τι. *Iob* 2. 2. *Reg.* c. 24. 2. *Paral.* 2. 1. *Mach.* 9. 2. *Mach.* 9. 4. *Reg.* 5. *Ioan.* 11. v. 4.

ction le pouvoir qu'il avoit ſur la mort. Dans toutes ces maladies, & dans une infinité d'autres, qui arrivent tous les jours par les ordres ſecrets de la Providence, le Medecin ne peut pas guerir, comme nous l'avons prouvé au premier entretien par l'exemple du Roy Aſa, & comme il paroiſt par les exemples de ces maladies, que l'Ecriture ſainte nommé incurables: *Il n'eſt point de prudence ny de conſeil qui puiſſe s'oppoſer à Dieu.* Que doit-il donc faire lors qu'il voit tous ſes remedes ſans effet, autre choſe que de ſuivre les ordres immuables de Dieu, & d'adorer ſa Providence?

Non eſt prudentia, non eſt conſilium cõtra dominum. *Prov. 2.*

A peine Soſandre achevoit ces paroles, que Cariſte luy voulut repliquer: Mais Cleante

retenant Cariste de la main : attendez, luy dit-il, jusqu'au bout, vous allez bien-tost voir que l'eloquence de Sosandre nous prouvera par l'Ecriture, qu'un Medecin est obligé de tuer un homme.

Le Ciel & la Nature, reprit Cariste, est l'azile commun des Medecins un peu pressez. Quand les malades guerissent, ils ne vont point chercher ny l'un ny l'autre: mais s'il y a quelque beveuë à couvrir, ils les sçavent trouver à propos. Si le mal s'adoucit, c'est, disent-ils un effet visible du remede; s'il empire, c'est la nature du mal, qui sans leur secours seroit devenu plus grand. *Ils n'ont garde*, dit Montaigne, *de faire mal leurs affaires, puisque le dommage leur tourne à profit.* Mais ce qui est

encore plus étrange le Medecin tuë, & coupable qu'il eſt du meurtre, il s'en conſtituë l'accuſateur contre le malade, la Nature & le Ciel meſme. *Enfin le malade qui meurt*, dit Petrarque, *eſt toujours le coupable, & pas un ne réchappe, que le Medecin ne s'en attribuë la gloire.* Nous ne pretendons pas qu'ils doivent guerir malgré le Ciel & la Nature. On ſçait qu'ils ne peuvent rien aux maladies ſurnaturelles : Les hiſtoires que vous avez rapportées de l'Ecriture ſont curieuſes, & je veux vous en citer une à mon tour : c'eſt celle de la femme malade du flux de ſang, qui pendant douze années fut tourmentée par divers Medecins, leſquels empirerent ſon mal en épuiſant ſa bourſe. Je n'ajoûte rien aux

Nemo ſine gravi ſua culpa moritur nemo ſine Medici magna laude ſanatur. *Petrar. l. 12. rerum ſenil. ep. 2.*

termes de l'Evangile, en voicy le texte latin. *Mulier quæ erat in profluvio ſanguinis annis duodecim, & fuerat multa perpeſſa à compluribus Medicis: & erogaverat omnia ſua nec quidquam profecerat, ſed magis deterius habebat.* Si les Medecins empirent quelquefois les maladies, comme aſſeure l'Evangile, quel inconvenient y a-t-il à dire qu'ils font auſſi quelquefois mourir à force de les empirer? *Marci 5.*

Que ſçavez-vous, répondit Soſandre, ſi le Fils de Dieu ne rendit point cette maladie rebelle à tous les remedes des Medecins, comme celle de Lazare, afin que la gueriſon qu'il en devoit faire en paruſt plus miraculeuſe, ou ſi la multitude & l'ignorance des Medecins qui la virent n'empirerent point

ſon mal : vous ſçavez que nous ne parlons point icy de ces ignorans. Mais afin de ne point entrer dans cette diſcuſſion, j'avouë qu'il eſt de certains corps ſi mal diſpoſez, des maladies ſi bizarres, que les remedes ordonnez par les plus habiles Medecins peuvent quelquefois empirer, & meſme faire mourir un malade, penſez-vous que pour cela la Medecine doive eſtre condamnée & bannie comme une meurtriere?

Bon. Qui dit cela? répondit Cariſte, il la faut couronner pour ces beaux exploits. C'eſt icy que l'eloquence va joüer ſon rôle.

La raiſon y ſuffit, repartit Soſandre, ſi vous pretendez à ce ſujet qu'on doive condamner les Medecins, vous ren-

verſez tout ce qui eſt de bon ſens, & d'uſage receu parmy les hommes. Ce prudent Medecin pour un malade, dont malgré toutes ſes precautions, il aura avancé les jours, en aura peut-eſtre guery deux mille autres. Où eſt la juſtice de le blaſmer d'un accident, duquel avec toute ſa capacité & la diligence requiſe, il n'a pû ſe parer? luy, dis-je, qui par tant de biens qu'il a faits ailleurs, recompenſe abondamment ces petites pertes inevitables. Le docte Celſe s'occupoit l'eſprit d'une ſemblable penſée, lorſqu'il diſoit ſi judicieuſement: *les choſes qu'on a inventées à deſſein de guerir, empirent quelquefois les maladies. La foibleſſe de l'eſprit humain, qui travaille ſur tant de corps diffe-*

Quæ medendi cauſa reperta ſũt, in pejus nonnumquam convertuntur, neque id

rens, ne sçauroit éviter ces tristes revers; cela ne doit pourtant pas ruiner en nos esprits le credit de la Medecine, qui cause incomparablement plus de biens, & soulage beaucoup plus de malades, qu'elle n'en incommode. Un pareil sentiment fit avouër autrefois à Hippocrate *qu'un Medecin qui ne faisoit que peu de fautes, devoit estre loüé, comme tres-habile en sa profession:* & Galien à ce sujet nous dit *que comme c'est un avantage au dessus de la foiblesse humaine de ne manquer jamais, le privilege du sçavant artiste est de faillir tres-rarement:* en effet, Cariste, dans l'ordre où le monde est conduit, prend-on les choses d'un autre sens? Je vois un marchand, qui aprés avoir achevé mille navigations,

evitare humana imbecillitas in tanta varietate corporũ potest: sed est tamen medicinæ fides quæ multo sæpius perque multò plures ægros prodest. *Cornel. Cels. l. 2. c. 6.*

Vehemẽter hunc Medicũ laudarim qui parũ peccet. *Hipp. de art.*

Galen. in 3. prog. tex. 41.

vient à faire un triste naufrage qui le ruine, lorsqu'il pensoit s'enrichir, concluray-je que le commerce est pernicieux aux hommes, & qu'il doit estre défendu? un General qui par sa valeur a défendu souvent sa Patrie, & agrandy par ses conquestes l'Empire de son Prince, surpris d un revers de fortune, vient à perdre une bataille, doit-il, pour ce mauvais succez, estre puni comme un criminel d'Etat? un Juge qui a fait voir son integrité en mille affaires, est quelquefois surpris par une deposition de temoins bien concertez, ou par la subtilité des Avocats, & pensant chastier justement un criminel, il envoye à la mort un innocent, dois-je sur cette erreur condamner la jurisprudence comme une

meurtriere ? faudra-il pour cela exterminer les Juges , chaſſer les Avocats ? ſi l'on agiſſoit de la ſorte , il y auroit , Cariſte , bien des gens reduits au petit pied.

Toutes ces inſtances , dit Cariſte , ſont fort à propos, pourveu que le nombre de ceux que les Medecins gueriſſent, excedaſt en la proportion que vous dites la quantité de ceux qu'ils tuent : mais nous ſommes bien eſloignez de compte : pour un qui malgré le poiſon de leurs drogues , réchappera par haſard , ils en font mourir des centaines, je ſçay que....

Hé mon Dieu , l'interrompit Cleante, qu'allez-vous objecter à Soſandre, ne voyez-vous pas que ces grands carnages font la gloire des Medecins ? c'eſt

la deſſus que Petrarque aſſeure que ces fameux docteurs meritent bien la gloire du triomphe, pour avoir mis au nombre des morts plus de milliers d'hommes, qu'un General d'Armée chez les Romains n'en devoit avoir defait pour eſtre digne de ce grand honneur. *Rerum ſenil. l. 5. ep. 4.*

Cela ne couſte rien à dire, repliqua Soſandre, je peux à meſme frais ſouſtenir le contraire, qui de nous aura raiſon ?

Les choſes de notorieté publique, dit Cleante, n'ont pas beſoin de preuve : la raiſon eſt inutile où l'experience fait foy. Pourquoy voyons-nous mourir tant de jeunes gens entre les mains des Medecins : à qui en imputer la cauſe ? ſinon à leurs remedes ; leſquels, ſelon la penſée de voſtre Galien meſme,

ont tous quelque qualité maligne qui ruine la Nature. C'est pourquoy il n'y a pas lieu de s'estonner si l'on dit que la Medecine est plustost un art d'empoisonner, que de guerir ; & que le Medecin est plus dangereux au malade que la maladie mesme. Ceux qui exercent ce bel art, sont contraires en toutes choses, & ne conviennent qu'en ce point seul, qu'ils tuent tous également, quoyque d'une maniere differente : l'un d'un naturel bouillant & temeraire, eprouve effrontement toutes sortes de remedes aux despens de qui il appartiendra : un autre plus froid & plus melancolique, s'attache à la pratique ordinaire, il feroit plustost perir tout le genre humain, que d'en omettre la moindre for-

malité, & il s'imagine que les ſtatuts de ſes Anciens ſont preferables à toutes les loix de la Nature & de la raiſon : l'un répandant cruellement le ſang des malades, leur fait ſortir l'ame par les veines : un autre avec l'antimoine, que peu d'année auparavant il avoit mis au rang des poiſons, leur vient arracher la vie dans des efforts & des convulſions effroyables. Le Medecin a il mis ſon patient aux abois ; pour juſtifier ſes beveuës, il demande conſultation. On appelle les plus fameux à la ceremonie ; & pendant que le pauvre malade eſt à deux doigts de la mort, on fait des diſcours à perte de veüe, où on étale Hyppocrate & Galien : les jeunes pour agréer à leurs anciens opinent

du bonnet, les autres par esprit d'animosité & d'envie contredisent à tout. La dispute s'échauffe, & souvent du Grec & du Latin, ils en viennent, en bon François, à la criaillerie & aux coups : le malade cependant pourroit bien en estre soulagé, s'il estoit en estat de rire. mais comme la douleur l'en empesche, il devient le joüet de leurs differentes passions. C'est pourquoy un ancien voyant plusieurs Medecins assemblez en consultation autour d'un malade, *Que de vautours*, s'écria-t-il, *auprés d'un miserable cadavre*. Calomnie, direz-vous, hé bien n'en croyez que ceux de vostre profession. L'Empereur Maximilien estant malade manda separément plusieurs Medecins, plustost pour s'en

divertir, qu'à dessein de profiter de leurs conseils. A mesure que chacun d'eux approchoit de son lit, il leur demandoit: *Combien*, sans dire autre chose. Beaucoup de ces Docteurs n'entendoient pas ce que l'Empereur leur vouloit dire, ils demeuroient muets, & on les faisoit sortir aussi-tost, comme incapables de le traiter. Il y en eut un plus ancien & plus avisé que les autres, à qui Maximilien ayant fait la mesme demande *Combien*, il comprit qu'il l'interrogeoit du nombre de ceux qu'il avoit envoyez au Cimetiere; c'est pourquoy empoignant aussi-tost la grande barbe qu'il portoit, il répondit, *Autant*. Ce Prince jugea celuy-cy le plus spirituel : s'il n'estoit plus sçavant, au moins estoit-il

plus ſincere que les autres.

Tout de bon, Cleante, répondit Soſandre, vous m'avez fait peur? J'attendois une preuve qui nous alloit convaincre de tous les homicides que vous nous attribuez, mais je vois bien qu'au lieu de nous affliger de la ſorte, vous n'avez envie que de vous divertir par ces jolies rencontres, elles ſont bien imaginées. Puis donc que vous ne pouvez prouver nettement que les Medecins tuent incomparablement plus de gens, qu'ils n'en gueriſſent, j'eſpere au contraire vous faire avoüer qu'ils en gueriſſent beaucoup davantage qu'il n'en meurt entre leurs mains.

Comment, repondit bruſquement Cleante, je deviendrois pluſtoſt Medecin, que de

l'accorder; elle eſt du dernier infouſtenable.

Vous le croyez? luy dit Soſandre. Afin donc de vous en convaincre, prenez s'il vous plaiſt la peine d'entrer dans les Hoſpitaux de cette grande ville. Comptez le nombre de ceux qui y ſont alittez, obſervez en ſuitte la quantité de ceux qui recouvrent leur ſanté, auſſi-bien que de ceux qui meurent: & je ſouſtiens que hors les temps de contagion, pour un qui decedera, il en guerira du moins quinze ou vingt. Si vous faites encore la meſme obſervation dans les autres lieux, vous reconnoiſtrez qu'il en meurt encore moins à proportion dans les Charitez des Paroiſſes; beaucoup moins encore dans les Communautez bien

ſoignées ; & dans les maiſons des particuliers, qu'en ces Hoſpitaux. La raiſon de cela, eſt qu'en ces lieux publics l'air y eſt corrompu, le ſoin des malades n'eſt pas ſi exact, & que les perſonnes languiſſantes ne s'y font porter que quand la miſere qui les y reduit, a rendu la maladie preſque incurable.

Ces obſervations, dit Cleante, ſeroient curieuſes, elles ne me ſont jamais venuës dans l'eſprit ; & juſqu'à ce que j'aye compté par mes doigts je n'en ſçaurois rien dire d'aſſeuré. Je le nie toujours par proviſion.

Comme Soſandre vit qu'ils nioient une choſe ſi certaine, il feignit de changer de diſcours : mais pour les en convaincre par des reflexions ſenſibles, il leur

representa les frequentes maladies dont eux-mesmes, ceux de leur connoissance, & les autres hommes estoient d'ordinaire attaquez, & leur fit avouër insensiblement, que peu de personnes mouroient de leur premiere maladie, qu'à l'âge de quarante ans, les uns pouvant avoir eu dix ou douze maladies, les autres six ou sept, les autres deux ou trois, & quelques-uns encore moins, il estoit tres-raisonnable de croire, que suivant cette proportion, si l'on vouloit partager également à un chacun ces maladies, on trouveroit que chaque personne à l'âge de quarante ans en auroit au moins souffert deux ou trois. Estant donc demeurez d'accord de cette verité, il en tira la preuve suivante.

Chacun des hommes, dit-il, se servant des remedes ordinaires réchappe deux ou trois fois de maladies ; chacun des hommes se servant des mesmes remedes ne meurt qu'une fois. Donc de ceux qui se servent des remedes, il en réchappe beaucoup plus qu'il n'en meurt. L'argument conclu ce me semble. Cela posé, il est aisé de prouver que les Medecins avec leurs remedes ne font point mourir le grand nombre de personnes que vous dites ; car afin que cette accusation fust veritable, il faudroit, ou que tous ceux qui se servent de ces remedes mourussent, ou du moins la plus grande partie : il arrive au contraire, comme je viens de prouver, que de ces malades il en réchappe beau-

coup plus qu'il n'en meurt. Il est donc constant que les remedes ordonnez par les Medecins ne font point ordinairement mourir.

La premiere proposition de cet argument est aussi indubitable que la seconde. Car de ceux qui expirent, on ne peut serieusement nier qu'il n'en meure déja un tres-grand nombre de leur mort naturelle, sans que les Medecins y contribuent, & une grande quantité d'autres d'une mort violente ou subite, sans avoir le loisir d'appeller les Medecins, qui les ont autrefois retirez de quelques maladies.

D'ailleurs si, de ces malades il n'en mouroit que la moindre partie, le plus grand nombre qui réchapperoit, seroit toujours

un grand fruit de la Medecine ; & cette perte peu considerable devroit estre imputée à l'abus que les ignorans feroient de cet art, qui pourroit estre corrigé par le soin & l'étude. Ainsi ce seroit toujours reconnoistre sa realité & son utilité.

La force de cette preuve, continua Sosandre, me semble evidente, mais elle paroistroit encore mieux en son jour, si parmi ceux qui s'ingerent de solliciter les malades, il ne se trouvoit que de bons Medecins; parce que tous estant alors gouvernez suivant la bonne metode, on en gueriroit encore un bien plus grand nombre. Mais on voit en ce siecle beaucoup de Medecins ignorans de toutes qualitez, de tous sexes, de tous mestiers, qui ne font leurs li-

Fingit se Medicũ quivis idiota profanus: Judæus, Monachus, histrio, tonsor, anus,

cences & leurs études qu'à force de meurtres.

A entendre parler les Medecins, repartit Cleante, ils ont toujours raiſon. *Ils ſont de la langue des gueriſons merveilleuſes : mais*, dit Petrarque, *ils tuent en effet, de ſorte que dans les diſcours & dans leurs actions ce ſont deux ſortes de perſonnes toutes differentes.* Qui peut connoiſtre au vray le nombre des malades gueris, & de ceux qui ſont morts ? Les Medecins ſont adroits & déguiſez en cette matiere. Font-ils la moindre cure ? elle eſt auſſi-toſt publiée par tout. Ont-ils fait mourir ? les défunts ne paroiſſans plus, on perd bien toſt la memoire de leurs meurtres, *La Fortune eſt pour eux*, diſoit Nicocles, *le Soleil éclaire leurs gueriſons, & la*

Verbis curant rebus interimũt, ut in actu prorſus alii videantur, ab iis qui viſi fuerint in ſermone. *Petr. rerũ ſenil. l. 12. ep. 2*

terre couvre leurs fautes. C'est pourquoy Socrate voyant un Peintre ignorant qui s'estoit fait Medecin, dit qu'il avoit usé finement, d'avoir quitté un art qui exposoit ses fautes aux yeux de tous, pour en embrasser un qui les cacheroit dessous terre. Ne nous asseurons donc point à leurs discours : *Les Medecins seuls peuvent mentir en seureté de conscience* ; toutes leurs raisons sont trompeuses, & ne doivent pas nous détourner de la verité que nous avons devant nos yeux. *Hé quoy*, dit Petrarque à ce sujet, *si quelque adroit Sophiste me prouvoit par ses raisons captieuses que j'ay des cornes à la teste, pensez-vous qu'elles eussent assez de forces sur mon esprit pour me faire douter si la chose n'est point, & me*

Plato.l.3. de regno.

Petr.l.15. rer senil. ep. 3.

me

me faire porter la main à mon front. J'en crois l'experience, non pas les paroles. La remarque n'en eſt pas nouvelle, elle eſt de tous les ſiecles. Caton le plus ſage des Romains s'en plaignit autrefois écrivant à ſon fils : *Ces cruels entre eux ont fait ſerment de nous tuer tous avec leur Medecine; & afin que la confiance que nous avons en leurs ſecours nous perde plus aisément, ils exigent des ſalaires pour le ſoin qu'ils ont de nous faire mourir.* Pline dit que les Medecins de ſon temps ne ſe rendoient fameux, qu'à force d'homicides. C'eſt pourquoy aprés avoir crié contre les ennemis du genre humain, il nous apprend que Rome fut plus de ſix cens ans ſans en recevoir aucun; & que peu aprés les avoir

Jurarunt inter ſe barbaros necare omnes medicina, ſed hoc ipsũ mercede faciunt ut fides iis ſit & facile diſperdant. *Plin. lib. 29. proœ.* Experimenta per mortes agũt. *Ibid.*

admis, voyant les cruautez, & les meurtres dont ils dépeuploient la ville, elle les chassa honteusement. Depuis ce siecle les auteurs de temps en temps ont écrit contre eux. Petrarque & Montaigne, ont employé la force de leur style à découvrir leur ignorance. Et dans ce dernier siecle n'avons nous pas veu un Poëte fameux qui a revelé leurs tromperies & leurs homicides ? Tous les peuples ont écouté ces critiques zelez, & pas un ne s'est opposé à leur censure. Ce consentement universel n'est-il pas une grande marque de verité ?

Sans doute, répondit Sosandre, on a tort de n'avoir rien dit, il y faut répondre une fois, & vous prouver que les Medecins n'ont point esté chas-

ſez de Rome, qu'ils n'en ont point eſté abſens pendant ſix cens années, & que tous ces auteurs dont vous parlez n'ont rien dit qui puiſſe ſeulement efleurer la Medecine.

Bon Dieu, où allez-vous, s'écria Cariſte, cela eſt-il imaginable?

Vous en étonnez-vous, luy dit Cleante, Soſandre vous a bien prouvé que les Medecins ne tuent pas, aprés cela je tiens ſon eloquence capable de tout.

J'eſpere, repliqua Soſandre, vous juſtifier ce que je dis d'une maniere irreprochable, par ces auteurs-là meſme qui ſe ſont declarez nos plus grands ennemis. Si j'en viens à bout, qu'aurez-vous à dire?

Je ſeray dit, Cleante, con-

tent, je vous jure, je vous y attens au premier entretien; il eſt trop tard pour commencer une ſi belle entrepriſe. Nous irons demain chez vous y examiner tous ces auteurs. Ces mots finirent la diſpute, & chacun ſe retira.





VII. ENTRETIEN.

CLEANTE fût le plus diligent à se rendre chez Sosandre à l'heure prise ; il le trouva occupé à feüilleter les auteurs qui ont écrit contre la Medecine. Si-tost que Cariste fut arrivé : C'est aujourd'huy, luy dit Cleante, qu'on va rétablir entierement l'honneur des Medecins. Tous nos anciens ont creu qu'ils avoient esté chassez de Rome, chacun l'a dit jusqu'à present : mais il y a bien des gens trompez. Sosandre nous va faire connoistre, par tous ces gros livres que vous voyez, qu'il n'est rien de plus faux. Pline, Petrarque, Mon-

taigne, Moliere, & les autres, depuis qu'ils ſont morts, ne ſont plus ennemis de la Medecine; ils ont fait la paix avec elle, en conſideration du grand nombre d'honneſtes gens, qu'elle leur envoye pour leur tenir compagnie en l'autre monde. La Preface du 29. livre de Pline n'eſt plus, comme l'on penſoit, une ſatyre ſanglante contre cet art; par le moyen d'une explication benigne on vous y va faire lire ſon panegyrique complet.

Le mépris de la Medecine, répondit Soſandre, que vous attribuez à Pline, n'eſt pas fort à ſa gloire. Toute ſa vie il s'en fit une étude particuliere. Tous ſes ouvrages, & le livre meſme que vous citez, ne ſont formez que des recherches curieuſes

ſur les vertus medicinales de tous les corps naturels. C'eſt l'effet d'un jugement rare, d'occuper ſes jours à une ſcience qu'on croit digne d'eſtre exterminée ? & c'eſt un ſecret de donner grand credit à des livres qu'on écrit ſur ces matieres, que de publier qu'elle a eſté condamnée & chaſſée honteuſement ? Je ne penſe pas que perſonne veüille prendre des ſentimens ſi bas d'un ſi excellent homme. On auroit de la peine à les accorder avec les témoignages d'eſtime qu'il rend à la Medecine en la meſme Preface que vous alleguez. *Il n'eſt point d'art*, dit-il, *plus ſujet au changement*, *cependant il n'en eſt point de plus utile*. Auſſi ne trouvera-t-on jamais écrit dans ſes livres, qu'elle ait eſté

Nulla ars ſæpius mutatur cum ſit fructuoſior nulla. *Plin. lib.* 29. *proœm.*

chaſſée de Rome.

Que veulent donc dire, repliqua Cleante, ces mots de Pline: *Le peuple Romain qui ne tarda pas de recevoir les autres arts, témoigna de l'empreſſement pour la Medecine, juſqu'à ce qu'en ayãt fait épreuve, il la condamna.*

Populus Romanus neq; in accipiendis artibus lentus, Medicinæ vero etiam avidus, donec expertam dãnavit. *Ibid.*

Ils ne ſignifient pas, répondit Soſandre, que les Medecins ayent eſté chaſſez : mais ſeulement que les Romains blâmerent & prirent en averſion la pratique d'une Chirurgie cruelle, qu'Archagathus & quelques Medecins venus de Peloponneſe, exercerent à Rome tranchant & brûlant les malades, ſans aucune diſcretion. Je ne veux que le texte de Pline pour juſtifier ce que je dis. Car immediatement aprés les mots que vous venez de rap-

porter, il écrit qu'Archagathus estant venu à Rome, il fut honoré des privileges des Senateurs; que la Ville luy acheta une maison, afin d'avoir le moyen d'exercer publiquement son art; & en suite il ajoûte, que cet Archagatus fut premierement nommé Chirurgien, que son arrivée à Rome remplit de joye toute la Ville, & que peu aprés sa cruelle methode luy changea le nom de Chirurgien en celuy de bourreau, & l'estime que les Romains avoient de la Medecine, en une aversion mortelle contre tous les Medecins. Il faut vous rapporter ses propres termes. *On dit qu'il fut appellé Chirurgien, qu'il fut receu à Rome avec une joye extraordinaire; & que peu de temps aprés sa cruauté à cou-*

Vulnerarium eũ tradunt fuisse vocatum, mireque gratum adventũ

per & bruſler les malades chan-gea ce nom en celuy de bourreau, & rendit odieuſe la Medecine, & tous les Medecins. Caton qui eſtoit extremement paſſionné pour le bien de ſa patrie, à l'occaſion de cette cruelle ignorance, conceut une exceſſive haine contre tous les autres Medecins Grecs, qui eſtoient arrivez à Rome avec Archagathus. Il ſe défioit de ces étrangers, qui regardoient les Romains comme des Barbares leurs ennemis; c'eſt pourquoy il écrivit à ſon fils les paroles que vous rapportaſtes au dernier jour: *Ils ont juré entre eux de tuer tous les barbares par le moyen de leur Medecine.* Mais l'averſion que Caton & les autres Romains prirent contre Archagathus, n'intereſſa jamais l'eſtime qu'ils gar-

ejus, mox à ſævitia ſecandi urendiq; tranſiſſe nomen in carnificem, & in tædiũ artem omneſq; Medicos. *Ibid.*

derent pour l'art de la Medecine. La preuve en eſt au meſme lieu de Pline qu'on nous oppoſe. Car aprés les textes que je viens de citer contre l'inhumanité de ces Chirurgiens-medecins, cet auteur voyant bien qu'on en pouvoit prendre occaſion de mépris contre une ſcience ſalutaire, il s'en fait à luy-meſme la difficulté. *Croirons-nous*, dit-il, *que nos peres ayent condamné une choſe tres-ſalutaire?* & il y répond auſſitoſt: *Non, en verité. Ils ne condamnoient pas la ſcience en ſoy, mais la maniere de l'exercer.* L'on voit nettement par ces mots, que les Romains ne blâmerent pas la Medecine tres-utile en ſoy, mais la cruelle pratique des Chirurgiens, dont nous avons parlé. Et bien loin

Damnatam rem utiliſſimam credimus? Minimè hercule. non rem antiqui damnabant ſed artem. *Ibid.*

de chasser les Medecins, Pline toujours au mesme endroit, observe, *que le peuple Romain, chassant ensuite les Grecs de toute l'Italie, en excepterent nommément les Medecins ausquels ils permirent en privilege de rester dans leurs villes.* Et Suetone recite que sous l'Empire d'Auguste, ce Prince voyant Rome pressée d'une grande famine, en chassa *les vendeurs d'esclaves, les maistres des jeux de Gladiateurs, avec leur suitte, & tous les étrangers, excepté les Medecins, ausquels il permit de rester dans la Ville.* C'est donc une calomnie, de dire que les Medecins ont esté chassez de Rome. Et ce qui en découvre la temerité, est qu'on ne trouve pas un Historien Romain qui le rapporte, & qu'on

Cum Romani Græcos Italia pellerent excepe-runt Medicos. *Ibid.*

Magna vero quondã sterilitate & difficili remedio cum venalitias & lanistarum familias peregrinosque omnes exceptis Medicis urbe expulisset Augustus. *Suet. in Octa.*

ne ſcauroit citer aucun decret du Senat qui les condamne à cet exil, ny aucun autre qui les ait enſuite rappellé à Rome, où perſonne ne nie qu'ils n'ayent, pendant pluſieurs ſiecles, exercé la Medecine. Eſt-il croyable que les Romains qui ont écrit les moindres choſes, & qui faiſoient tout avec un ſi bel ordre, euſſent executé une affaire de telle importance au public ſans aucune formalité?

Cariſte voyant bien que Cleante n'avoit rien à repliquer à des autoritez ſi preſſantes, repaſſoit ſur la Preface de Pline, pour voir ſi Soſandre ne s'écartoit point du ſens de cet Auteur, & s'il ne trouveroit point en termes clairs le banniſſement des Medecins, mais n'y pouvant rien remarquer en

faveur de son opinion; Je m'en estois, dit-il, asseuré à Pline, je n'en ay point consulté d'autres sur cette question, mais il n'en parle pas bien nettement.

La lecture des autres Auteurs, répondit Sosandre, vous auroit esté inutile, personne n'en a parlé que luy.

Tous les Scavans, dit Cleante, qui sont venus aprés luy, l'ont entendu comme nous.

Il est vray, dit Sosandre, c'est ce qui les a trompez. La chose leur importoit peu; Et mesme ils ont bien voulu estre trompez. On est bien aise de trouver à mordre sur les Medecins. Mais je passe plus avant.

Quand nous devrions raisonner sur la supposition visiblement fausse de ce bannissement celebre, la gloire de la Mede-

cine n'y seroit pas à mon avis beaucoup plus interessée que celle des autres arts, dont on a toujours fait grand cas, quoy qu'ils en ayent esté chassez plus d'une fois.

Cariste qui s'interessoit dans la défense presque de toutes les autres sciences, luy demanda de quels arts il entendoit parler.

De celuy mesme, répondit Sosandre, dont vous faites une profession particuliere. Les Avocats se piquent de l'éloquence; & nous lisons que les Romains chasserent de leur ville les Orateurs, & tous ceux qui s'addonnoient à la Rhetorique, par trois diverses fois seulement. La premiere sous le Consulat de C. Fannius Strabon, & de M. Valere Messale; une se-

Sueton. l. de illust. Rhet. Corn. Agrip. de vanit. scient.

conde fois par Arreſt du Senat pendant la cenſure de Cn. Domitius, L. Licinius Craſſus; & la troiſiéme fois ſous l'Empire de Domitien, par un decret ſolemnel du Senat, ils furent bannis de Rome, & de toute l'Italie.

Ce procedé ſurprend, dit Cariſte, quelles raiſons avoient-ils de bannir un art que tous les peuples raiſonnables cheriſſent. Les meſmes Romains l'avoient entretenu chez eux avec tant d'éclat, ils avoient recompenſé des plus éminentes dignitez ceux qui excelloient en l'éloquence. Je ne conçois pas ſur quel fondement ils la recevoient & la chaſſoient à tant de differentes repriſes.

Une conduite ſi reglée, répondit Soſandre, marque la grande

grande conſtance de ce peu-
ple, qui ſelon les diverſes vi-
ſions de ſon caprice, élevoit
tantoſt aux honneurs, & tan-
toſt fouloit aux pieds les meſ-
mes Arts. Ainſi vous voyez que
ſon gouſt eſt un fort bon Juge
de leur merite: & que comme
la diſgrace a fait grand tort à
l'éloquence, elle pourroit auſſi
decrier beaucoup la Medecine.
Mais puiſque nos adverſaires
diſent qu'aprés cet exil preten-
du les Medecins ont eſté rap-
pellez à Rome, l'affront au-
roit, ce me ſemble, eſté ſuffi-
ſamment reparé par cette re-
tractation publique de leurs
violences.

Dans vos citations, dit
Cleante, vous avez oublié un
petit mot de Pline qui nous ap-
prend que la ville de Rome de-

puis sa fondation, a demeuré plus de six cens ans sans Medecins. Les termes ne sont point ambigus. *Mille Peuples*, dit-il, *vivent sans Medecins*, *non pas toutefois sans Medecine*, *comme le Peuple Romain qui fut plus de six cens ans sans Medecins.* La memoire manque quelquefois, il est bon de faire resouvenir.

Millia gentium sine Medicis degunt, nec tamen sine Medicina, sicut Populus Roman⁹ ultra sexcentesimum annum. *Plinius Præ. lib. 29.*

Ces paroles de Pline, repartit Sosandre, n'offensent pas plus la Medecine que les autres passages, puisque le mesme lieu qui marque l'absence des Medecins, prouve la necessité de leur art. Qu'il y ait eu à Rome des Medecins en titre, ou sans qualité; que chacun se soit instruit des preceptes de la Medecine, ou que de certaines personnes seulement en fissent pro-

fession particuliere, qu'importe à cet art salutaire? neanmoins j'ay des choses plus precises en faveur des Medecins. Je dis que cette opinion que vous attribuez à Pline, n'est pas conforme ny à ses propres écrits, ny à la verité de l'Histoire. Elle repugne à ses écrits, parce qu'au premier passage que vous avez cité, il dit que les Romains, qui ne tarderent pas à admettre chez eux les autres arts, témoignerent encore plus de promptitude, & d'empressement à recevoir les Medecins, & que leur arrivée fut extrémement agreable à toute la ville. Comment accorder cette promptitude avec une indifference pour les mesmes Medecins de plus de six cens ans. Mais la contradiction y est en-

core visible. Car immediatement aprés ces mots, par lesquels vous prouvez cette absence de six cens ans, il ajoute qu'Archagatus Medecin fut honorablement receu à Rome, l'an cinq cens trente cinq de sa fondation; les Romains ne demeurerent donc pas plus de six cens ans sans aucuns Medecins. Cette opinion ne s'accommode pas mieux à l'histoire. Denis d'Halicarnasse rapporte qu'en une peste qui affligea la ville de Rome, trois cens ans aprés sa construction, la contagion se répandit si fort que *les Medecins, ny les amis des malades ne suffisoient pas à les traiter, tant le nombre en estoit grand.* Les Medecins estoient donc à Rome dés le troisiéme siecle. Une autre peste depeuplant la ville,

Nec medicis in tanta ægrotantiũ multitudine sufficientibus. *Dion. Halicar* *l.* 10.

l'an 461. de ſa fondation, comme remarque Pline, les Romains, ſur les oracles des Sybilles, envoyerent en ambaſſade Q. Ogulnius Gallus à Epidaure, pour faire tranſporter à Rome l'image d'Eſculape. Elle y arriva l'année ſuivante, & auſſi-toſt on luy éleva un Temple proche de la ville, & l'on luy fonda des Preſtres, de ſorte que la Medecine y fut toujours reſpectée & entretenuë depuis.

Il reſte donc au moins, dit Cleante, encore les trois premiers ſiecles depuis la conſtruction de Rome, que les Romains ont vécu ſans Medecins.

Penſez-vous, répondit Soſandre, qu'il ſoit fort croyable que les Romains eſtant occupez à des guerres continuelles, où les bleſſures & les maladies

estoient frequentes ; pussent demeurer sans Chirurgiens ou Medecins. Que cela soit, je le veux bien. Où est le desavantage particulier à la Medecine. L'Abbé Lancellot observe que la ville de Rome demeura six cens ans depuis sa fondation, sans école publique d'aucun art. C'est pourquoy Suetone se plaint de la negligence que les premiers Romains avoient eu de la Grammaire. *Bien loin, dit il, que la Grammaire fût autrefois honorée à Rome, elle n'y estoit pas seulement en usage; d'autant que les Romains alors encore grossiers & attachez aux armes, ne s'occupoient pas encore à l'étude des Arts liberaux.*

3. *Desingano. 2. part.*

Grammatica olim Romæ, ne in usu quidem nedũ in honore ullo erat: rudi scilicet ac bellicosa etiam tũ civitate, necdũ liberalibus disciplinis vacante. *Suet. in limine l. de illust. Gram.*

Ciceron rend la mesme raison de la negligence qu'ils avoient pour tous les autres

Arts. Ce peuple originairement composé d'une troupe de brigans & de vagabonds, que Romulus ramassa de tous costez, n'avoit gueres de disposition à l'amour des Lettres. Leur esprit prevenu des grands soins d'établir leur domination naissante, n'avoit aucune pensée pour les Arts. Ils comptoient pour inutils à l'Etat tous ceux qui ne portoient pas les armes. Ainsi tous les sçavans leur estoient également odieux. Quelle merveille donc que la Medecine fut enveloppée dans ce mépris universel? Si elle y trouve du rabais, les autres sciences en seront-elles exemptes?

L'honneur de la Medecine, dit Cleante, se sauve dans les tenebres de l'histoire ancienne, mais il ne trouvera pas le mes-

me fuyant dans les écrits de de Montaigne, de Petrarque, & de Moliere, *le distinguo* n'est gueres de mise chez eux : Ils ont expliqué la forfanterie de cet art un peu plus nettement que Pline. Vous nous avez promis que vous nous prouveriez par leurs propres écrits, qu'ils ne luy ont donné aucune atteinte. C'est ce que j'attends avec impatience.

Comme je pretens, repliqua Sosandre, executer ponctuellement ma promesse, j'ay leu diligemment leurs ouvrages, & j'ay amassé dans ce papier les passages dont j'ay besoin, afin d'estre fidele dans les citations : Vous me permettrez, s'il vous plaist, d'en soulager ma memoire. Commençons par Montaigne, il a dépeint dans ses livres tous

les

les traits de ſa vie. On y voit un naturel emporté, fier, opiniâtre, enteſté de ſon merite propre. Il avouë au livre 2. de ſes Eſſais chapitre 36. qu'il eſtoit né avec une grande averſion naturelle contre la Medecine : un peu plus bas il dit qu'il n'avoit jamais eſté d'humeur à violenter ſon naturel ; il eſt donc croyable, que ſur le mépris qu'il avoit pour la Medecine, il a ſuivy ſon inclination naturelle, & qu'il n'en a gueres conſulté la raiſon. De plus on ſçait que la Medecine condamnant toujours l'excez des plaiſirs, elle ne peut gueres ſe faire des amis entre les voluptueux : Montaigne eſtoit de ce nombre. Il confeſſe au chapitre dernier de ſes Eſſais, eſtre tellement ſujet à ſon plaiſir,

qu'il ne luy avoit jamais rien refusé : *J'ay*, dit-il, *fait ceder à mon plaisir bien largement toute conclusion medicinale. Sain & malade je me suis toujours laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande autorité à mes desirs & inclinations. Je n'aime point guerir le mal par le mal. D'estre sujet à la colique, & sujet à m'abstenir du plaisir de manger des huistres, ce sont deux maux pour un. Puisqu'on est au hazard de se mécompter, hazardons-nous plûtost à la suitte du plaisir.* Il declare au mesme lieu sa valeur en matiere d'amour, & se vante mesme d'avoir esté impudique long-temps avant l'âge de connoissance. *Il ne me souvient point de moy de si loin*, dit-il, *& peut-on marier ma fortune à celle de la Quar-*

Essais de Montaig. l. 3. c. 13.

tilla de Petrone? C'eſt pourquoy meſurant tout au pied de la volupté : *Si c'eſt*, dit-il au meſme chapitre, *une Medecine voluptueuſe, acceptez là, c'eſt toujours autant de bien preſent. Le plaiſir eſt des principales eſpeces du profit.* Un homme qui a le cœur ſi bien reglé eſt capable de fort beaux ſentimens, & l'on doit faire grand cas des oracles qu'il prononce. Voyez, je vous prie, juſqu'où va la force de ſon jugement. *Les Babyloniens*, dit-il au meſme chapitre, *portoient leurs malades en la place, le peuple eſtoit le Medecin; chacun des paſſans ſelon ſon experience leur donnoit quelque avis ſalutaire. Nous n'en faiſons gueres autrement. Il n'eſt pas une ſimple femmelette, dont nous n'employons les barbotages &*

les brevets. Et selon mon humeur, si j'avois à accepter quelque medecine, j'accepterois plus volontiers celle-cy qu'aucune autre. Dautant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Est-ce là le langage d'un auteur judicieux? Il juge qu'il y a plus de seureté à se servir des receptes de toutes sortes de gens ignorans & sans experience, que des remedes d'un Medecin expert. Si un homme n'avoit point étudié en Medecine, s'il estoit un simple Cordonnier, ou un Manœuvre stupide, il seroit habile à guerir les malades: mais parce qu'il est expert & sçavant, ses remedes ne valent rien. Je ne sçavois pas encore que la confusion fust preferable à la methode, & l'ignorance à la doctrine; Montaigne nous l'ap-

prend aujourd'huy. Voicy encore un échantillon de ſon raiſonnement. Il veut prouver que la Medecine eſt inutile ; c'eſt ainſi qu'il s'y prend : *La Medecine ſe forme par experience, auſſi ſe fait mon opinion. Mon pere a vécu ſoixante & quatorze ans, mon ayeul ſoixante-neuf, mon biſayeul prés de quatre-vingt ſans avoir gouſté aucune Medecine.* La merveille eſt rare ; & toute la Medecine eſt ruinée, puiſque deux ou trois perſonnes naturellement bien diſpoſées ont veſcu ſans l'uſage des drogues. Si la Medecine n'eſt fondée que ſur deux ou trois experiences ſemblables, elle a beaucoup à craindre de cet argument.

Eſſais de Montaig. l.2. c.37.

Mais examinons un peu, continua Soſandre, quelle fut la ſan-

té de ces gens qui bravoient si fierement la Medecine. Montaigne écrit au méme chapitre, que son pere mourut affligé d'une grosse pierre en la vessie, qu'il ressentit en l'âge de 67. ans, & que ce mal luy dura 7. ans, *trainant*, dit-il, *une vie bien douloureuse*, & il s'étonne qu'entre plusieurs freres & sœurs, luy seul fut attaque de la pierre comme son pere. Il s'en apperceut, dit-il, dés l'âge de 45. ans, il en fut tourmenté jusqu'à l'âge de 59. auquel il mourut; il fut encore travaillé de la colique & d'autres maladies. *J'ay*, dit-il, *souvent esté malade, & j'ay quasi essayé de toutes sortes de maladies.* Voila la grande santé qui le rend si fier. Je croy, Cleante, que vous n'avez pas grand empressement pour une santé pa-

Essais de Montaig. l.2.c, 37.

reille. *Je ne dis pas*, écrit-il au livre 2. chap. 37. *qu'il ne puisse y avoir quelque art de la Medecine, qu'il n'y ait parmy tant d'ouvrages de la Nature des choses propres à la conservation de nostre santé ; cela est certain : J'entens bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelqu'autre qui desseche, &c.* Il dit ensuitte qu'il n'est rien de si penible qu'on ne doive souffrir pour recouvrer la santé, le plus precieux tresor de la vie. Vous diriez aprés cela qu'il va dire des merveilles de la Medecine, cependant voila ce qu'il en écrit ensuitte au mesme chapitre. *Au reste j'honore les Medecins pour l'amour d'eux-mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes, & dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eux que j'en veux,*

c'eſt à leur art. N'admirez-vous point ce diſcours ? Il honnore les Medecins, & il mépriſe la Medecine qui les rend honnorables. Pas un de ſes ennemis n'ont dit ouvertement qu'ils en vouloient à l'art meſme de la Medecine : ils ont dit qu'ils crioient contre les faux Medecins. C'eſt ainſi que Petrarque a parlé en cent endroits.

Que pouvez-vous dire, l'interrompit Cleante, contre ce docte Italien ? N'allez-vous point auſſi luy reprocher ſa volupté, & la foibleſſe de ſon jugement ? Vous en avez ſujet. Toute ſa vie fut un jeûne & une abſtinence continuelle. Ses écrits portent les marques du plus ſublime genie de ſon ſiecle: Il fronde pourtant aſſez joliment les Medecins.

Ce qu'il a écrit contre eux, répondit Soſandre, doit eſtre un peu ſuſpect. Il parloit en homme paſſionné. Ses intereſts particuliers l'avoient engagé en des animoſitez furieuſes contre les Medecins. Il l'avoüe en l'epitre 4. du livre 5. Des affaires de ſa vieilleſſe. *Je ſçay*, dit-il, *que bien des gens ſont entierement perſuadez, que je ſuis l'ennemy public des Medecins, à cauſe des differens que tout le monde ſçait que j'ay eu en France contre eux.* On voit les effets de ſa paſſion en quatre livres qu'il a laiſſez, qui ont pour titre INVECTIVES CONTRE UN MEDECIN FRANÇOIS, & qui ſont remplies des injures les plus emportées qu'on puiſſe proferer contre des ennemis. Il eſtoit donc piqué au jeu; ainſi

Scio multis perſuasũ imo inſitum Medicorum omnium me publicum hoſtem eſſe propter vulgatum certamen quod cũ illis mihi olim in Galliis fuit.

ce n'eſt pas merveille s'il s'égare dans ſes emportemens, & s'il tombe dans des contradictions perpetuelles, je vais vous en lire quelqu'unes.

Au 12. livre des affaires de ſa vieilleſſe, Epiſt. 2. il ſouſtient que la Medecine n'eſt point du tout parmy nous, qu'elle eſt ſeulement en l'idée de Dieu, & que ſi les Medecins ont quelque art, c'eſt un art de tromper, de voler, & de tuer les hommes. En la derniere Epiſt. du meſme livre, il parle ainſi. *Quoy me dira quelqu'un n'exceptez-vous pas un Medecin de l'infamie de cette accuſation? en verité je le voudrois bien*, dit-il, *car je ne ſçay comment il ſe fait qu'il n'y ait aucune profeſſion au monde où j'aye tant d'amis qu'en Medecine; mais pour*

ne rien deguiser, j'en ay cherché en vain quelques-uns que j'en pusse exempter ; je trouve bien des hommes doctes & éloquens, mais je ne trouve aucuns Medecins. Dans ces passages on voit qu'il nie absolument qu'il y ait parmy les hommes aucune Medecine, ny vrais Medecins : cependant voicy d'autres lieux où il asseure tout le contraire, c'est en la premiere Epist. du livre 12 des choses de sa vieillesse. *Je n'ay pas*, dit-il, *meprisé l'art, mais les artistes, excepté quelques-uns qui me semblent estre de vrais Medecins, & que je cheris à ce sujet*, & au second livre de ses invectives, *si je ne me trompe*, dit il, *je connois quelques bons & veritables Medecins qui ont l'esprit & la prudence necessaire au*

Nec quicquã hactenus quos excipiam quæro, doctos quidem viros & eloquentes invenio, non Medicos.

Non quidem artem ipsam, sed artifices parvipẽdi præter aliquos viros quos dilexi: quoniam veri mihi Medici videntur. Aliquot, ni fallor, Medicos veros novi, & ingenio, &

ea quæ in omnium artium arte ponenda est, discretione pollentes.

plus noble de tous les arts. Et afin qu'on ne croye pas que je donne un ſens forcé à ſes paroles, voyons comme il explique ce qu'il entend par ce mot *de vray Medecin*, au 5. livre des choſes de ſa vieilleſſe Epiſt. 4. *Si ces perſonnes*, dit-il, *ſont de vrais Medecins, ſans doute ils aydent la nature, ils combattent les maladies, ils rendent la ſanté aux malades, ils la conſervent aux ſains, & ils l'affermiſſent en ceux en qui elle eſt douteuſe.* Il a reconnu de veritables Medecins, donc ſelon luy-meſme, il y a des gens qui peuvent faire toutes ces merveilles. Voila la premiere contradiction, écoutez-en une ſeconde.

L. 5. rerum ſenil. ep. 4.

En une de ſes épiſtres il louë ſon amy qui eſtoit revenu d'une grande maladie, de ne s'eſtre

servy d'aucun Medecin , *parce que*, dit-il, *il n'est point de chemin plus court pour arriver à la santé que de manquer de Medecin* : & en une autre lettre qu'il écrit au Pape Clement VI. son maistre, en la vie duquel, comme il dit, toute sa fortune consistoit, il luy conseille de choisir, entre plusieurs, un Medecin fidelle & sçavant, pour le guerir d'une grande fiévre qui le travailloit alors. De sorte que, suivant Petrarque, il est de veritables Medecins, & il n'y en peut avoir; il en connoist quelques-uns, & il n'en sçauroit trouver; il se faut servir de Medecins dans la maladie, & il ne s'en faut point servir. Voila l'auteur du monde le plus commode, on y trouve tout ce qu'on veut: il soustient

à merveille le pour & le contre de la Medecine. Elle trouve au moins cela de bon dans les contrarietez de cet auteur, que ses injures ne luy peuvent nuire, & que toutes les louanges qu'il donne malgré luy aux Medecins, luy sont tres favorables. Prenez garde aux grands avantages qu'il leur attribue sans y penser, *je cherche*, dit-il, Epist. 3. du livre 5. des affaires de sa vieillesse, *des gens dont l'employ soit de rendre la santé: si j'en trouve quelques-uns, je ne les aimerai seulement pas, mais je les adorerai presque, comme des personnes qui nous donnent des biens, que nous devons attendre de Dieu seul.* Il a reconnu, comme j'ay observé, que les vrais Medecins procurent ces excellens biens aux

Salutis professores quæro quos si inveniam non diligam modo sed paulo minus adorabo divini muneris largitores.

hommes; il est demeuré d'accord en plusieurs endroits qu'il se trouve de vrais Medecins au monde; & parconsequent il doit avoüer que les Medecins sont d'un merite qui les approche de la divinité. C'est pourquoy aprés que sa passion l'a emporté à mepriser en plusieurs endroits les maistres de nostre art, & tous les autres Medecins, il revient quelquefois à son bon sens, & temoigne l'estime qu'il en fait, particulierement au premier livre de ses invectives: *je crois*, dit il, *qu'Hippocrate a esté un tres-sçavant personnage, que Galien sous sa conduite ajoûta beaucoup de choses à celles qu'Hippocrate avoit trouvées: je ne veux point ternir la gloire de ces excellens hommes*, puis il ajoûte aussi-tost

Invenies me nihil omnino contra medicinam veosque Medicos: sed cõtra discerptores atque adversarios Hippocratis:

on ne trouvera pas que j'aye rien dit contre la Medecine, & les vrais Medecins, je n'ay parlé au contraire qu'en faveur d'Hippocrate & contre ses ennemis qui decrient sa doctrine.

quod eodem plaudente fieri credidi.

Si, repartit Cleante, il est quelquefois échappé à Petrarque de dire qu'il y eust de vrais Medecins, il a aussi-tost averty qu'ils estoient bien rares, & bien difficiles à trouver parmy un grand nombre d'ignorans, ainsi sa declaration ne sera pas de grand usage aux Medecins.

Petrarque, reprit Sosandre, répond luy mesme à ce que vous dites: *qui peut empescher*, dit-il au second livre de ses invectives, *qu'il y ait de vrais Medecins qui me soient inconnus, particulierement à moy qui n'ay par mes*

Esto nullos noverim Medicos nullos excepe-rim, quid vetat esse

mes emplois aucun commerce avec eux, & qui ne suis point redevable de ma santé aux Medecins, mais à la Nature. Mais je veux qu'il fust alors peu d'habiles Medecins, & quoy que la difference soit grande de la Medecine d'apresent à celle du temps de Petrarque, je veux encore supposer à plaisir que le nombre des sçavans Medecins est aussi rare qu'il estoit de son temps; la Medecine en doit-elle estre moins estimée? je m'en rapporte à Petrarque mesme, *bien loin*, dit-il, au second livre de ses invectives *que ce petit nombre de bons Medecins soit un sujet de honte, c'est au contraire un titre d'honneur à la Medecine, qui doit estre aux nobles cœurs un aiguillion pour les presser*

aliquos ignotos mihi, præsertim studiis longe aliis vacantibus, & sanitatem corporis debenti non Medicis, sed naturæ.

davantage de s'élever au rang illuſtre des vrais Medecins. Le croiriez-vous, ſi je ne rapportois ſes paroles : elles ont un tour admirable dans le latin, vous ſerez peut-eſtre bien aiſe de les entendre. *Quid vero*, dit-il, *ſi paucos Medicos? quid ſi paucißimos dicam? non hoc ad artis infamiam, ſed ad gloriam ſpectat : nonne debet generoſus animus difficultate non territus, ſed accenſus ad ipſum nomen glorioſæ paucitatis aſſurgere, ſeque in partem raræ laudis accitum credere.*

Voulez-vous, dit Cariſte, que je vous ouvre ma penſée ; dans cette contrarieté où Petrarque ſe trouve tantoſt à nier, tantoſt à reconnoiſtre de veritables Medecins : j'eſtime que pour juger au vray de ſes

ſentimens, il faut s'attacher à la conduite de ſa vie : les actions ont un langage plus ſincere que les paroles ; c'eſt pourquoy quand on ſçaura qu'il ne s'eſt jamais ſervy de Medecins, & qu'il avoit défendu à ſes domeſtiques d'executer jamais ſur ſon corps aucune de leurs ordonnances ; on connoiſtra aiſément qu'il n'a jamais eu de penſée favorable pour la Medecine.

Si nous conſiderons ſa vie, repliqua Soſandre, nous avoüerons au contraire que perſonne au monde n'eſtoit peut-eſtre plus convaincu de la verité de cet art. Pour empeſcher qu'une nourriture trop abondante n'étouffaſt ſon corps déja chargé d'une grande plenitude, il vivoit d'herbes & de fruits, &

il jeûnoit presque toute l'année. A dessein de moderer le feu de son temperament, il ne beuvoit que de l'eau, mesme au plus fort de l'hyver; il se faisoit saigner avec abondance, au Printemps, & en Autonne. Il observa jusques dans sa vieillesse mesme, comme il asseure, une methode si rigoureuse, & ces remedes ainsi employez à contre temps dereglerent son temperament dont les forces estoient surprenantes. Il languit long-temps sans Medecin, sujet à plusieurs infirmitez, & comme il avoit genereusement témoigné qu'il ne vouloit pas qu'on luy fist venir aucun Medecin quand il seroit malade, son desir fut heureusement accomply : & il eut le bien de mourir paisiblement d'une apo-

plexie entre les bras d'un de ſes amis, ſans que les Medecins vinſſent troubler ſon repos. Ainſi finit cet ennemy declaré de la Medecine : cela me fait ſouvenir de Moliere qui l'a imité de bien prés en ſes ſatyres & en ſa mort, tout ce qui eſt de grand dans le monde il l'a joué.

Il eſt vray, dit Cariſte, mais il eſtoit particulierement dechaiſné contre la Medecine, elle eſtoit en butte à tous ſes traits.

Il a pouſſé, dit Cleante, ſon caractere juſques au bout, & jamais il n'eſt revenu du mepris de la Medecine: on ne trouvera, je crois, dans ſes ouvrages gueres de contradictions ſur ce point. Cependant vous nous ferez voir, Soſandre, qu'il

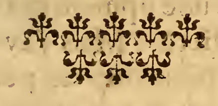
n'a pas seulement effleuré cette science ; franchement j'ay la derniere curiosité pour une merveille si surprenante.

Je ne doute point, répondit Sosandre, qu'en plusieurs de ses pieces, il n'ait joué les Medecins & la Medecine mesme. Il remarquoit que le peuple prenoit goust à ces sortes de satyres, il a suivy son inclination, & il y faisoit bien ses affaires : mais soyez seur qu'il parloit contre ses sentimens, le fond de son cœur tenoit pour cette science utile, lors mesme que ses grimaces la decrioient. Vous vous imaginez que je dis cecy gratis : je veux que vous n'en croyez que Moliere mesme. J'en ay decouvert la preuve nette & decisive en un endroit de ses écrits, fort propre

à satisfaire vostre grande curiosité, c'est en la preface de la comedie du Tartuffe où il parle ainsi : *Qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ; il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire dont il ne soit capable de renverser les intentions ; rien de si bon en soy qu'il ne puisse tourner à de mauvais usages ; la Medecine est un art profitable, & chacun la revere comme une des plus excellentes choses que nous ayons, & cependant il y a eu des temps où elle s'est renduë odieuse.* Un témoignage si favorable à la Medecine, sorty d'une bouche qui a tant crié contre elle, n'est à mon avis gueres suspect : une preface est un lieu où l'auteur

parle ſerieuſement & de ſens raſſis. Dans une piece comique la plaiſanterie & la fiction peuvent donner un tour forcé à ſes penſées, mais dans cet endroit la raiſon revenuë de toutes les saillies poëtiques parle toute ſeule. On ne peut point attribuer le paſſage que je viens de rapporter au caractere particulier d'un acteur. Moliere avoit dreſſé cette preface pour expliquer à tout le peuple ſes veritables ſentimens ſur la religion , que ſa comedie du Tartuffe avoit rendus ſuſpects,il ne parle point là en Poëte ny en comedien : c'eſt le ſeul endroit où il s'explique en Chreſtien & en Philoſophe. C'eſt pourquoy il eſt ſans doute plus propre à nous marquer ſes veritables intentions , que tous les autres

textes qu'on pourroit tirer du corps de ſes Comedies. Perſonne ne trouva de replique à un paſſage ſi formel. Ainſi Soſandre ſe preparoit à répondre aux deux difficultez qui reſtoient de celles qui luy avoient eſté faites au dernier entretien, l'une contre la nobleſſe de la Medecine, & l'autre contre la Religion des Medecins : mais comme la converſation avoit eu une longueur ſuffiſante on remit à traiter ces matieres à un autre jour chez Cariſte.





VIII. ENTRETIEN.

A Peine le monde qui se trouvoit d'ordinaire à nos entretiens fut assemblé chez Chariste, où l'on avoit pris le rendez-vous, que Cleante commença ainsi la conversation.

Lors que Cariste asseuroit que la pratique de la Medecine estoit roturiere, & qu'elle avoit autrefois esté l'exercice des esclaves, je croyois qu'il avança une opinion qui luy fust particuliere. Mais j'ay trouvé depuis beaucoup de personnes illustres de son sentiment. Alphonse & Ferdinand Rois d'Espagne faisoient si peu d'état

d'Hippocrate & de sa doctrine, que dans leurs maladies ils preferoient à tous les secrets de ses livres les histoires de Quinte-Curse & de Tite-Live. Virgile fait bien de l'honneur à la Medecine. Il dit que c'est un art sans gloire & sans éclat; il luy prefere l'art de joüer du luth, de tirer de l'arc & de deviner, quand il dit que Japis eut tant de passion de prolonger la vie de son pere qu'il abandonna l'honneur de ces emplois pour s'attacher à l'étude de la Medecine. Mais Athenée a mis la derniere main au panegirique des Medecins lors qu'il a dit, *que sans les Medecins, les Grammairiens seroient les plus fous de tous les hommes.* Pour moy je ne sçay pas où ces gens avoient les yeux, pour ne

Exceptis Medicis nihil est Grammaticis stultius. *Athen. l. 7. Deipno. & l. 15.*

pas appercevoir le grand éclat d'un art qui conſerve la vie & la ſanté des hommes.

Vous eſtes bon, répondit Soſandre, de vous ſcandaliſer d'une raillerie qu'Athenée fait dire à un homme dans un feſtin. Il ne faut pas prendre les choſes ſi ſerieuſement. A l'égard de Virgile, il ne parle, dit Servius en cet endroit, que de la Medecine empirique : d'où vient qu'il l'appelle *uſum medendi*, qui ſignifie, dit-il, *une Medecine qui conſiſte toute dans l'uſage, & qui n'eſt point éclairée de la raiſon*. En tout cas le témoignage de Diogene vaudroit bien celuy d'Athenée. Ce Philoſophe auſtere diſoit, *que quand il voyoit les Aſtrologues & les Devins, il ne trouvoit rien de plus inſensé que l'homme ; &*

Diogen. Laert. l. 6.

que quand il consideroit les Philosophes & les Medecins, il ne remarquoit rien aussi de plus sage que l'homme. Homere vaudroit bien son disciple Virgile: *Un sçavant Medecin*, dit cet Ancien, *est plus considerable luy seul que beaucoup d'autres personnes ensemble.* Et si Alphonse & Ferdinand firent peu d'état d'Hippocrate, l'Empereur Justinien l'honora assez, pour contrebalancer leurs mépris. Il voulut que l'opinion de ce grand homme servist de fondement à la loy 12. *De statu hominum*, au Digeste, & qu'elle decidast ensemble de la fortune, de l'honneur, & de la naissance des hommes. Saint Augustin appelle Hippocrate *le tres-noble Medecin.* Et les Atheniens en reconnoissance de ses

Vir Medicus multis aliis præstantior unus.

L. 12. de statu homin. l. 1. ff.

S. Aug. de C vit. Dei l. 5.

bienfaits luy decernerent les mesmes honneurs qu'à Hercules. Si nous en croyons Platon: *Les Medecins ayant le pouvoir de commander à tous les hommes, doivent tenir entre eux le rang de nobles & de personnes royales.* Je ne me pique pas de tous ces grands noms: mais aussi je ne conçois pas à quel titre l'on veut tellement abbaisser la Medecine. Considerez-là dans son berceau, rien au monde de plus éclattant: elle est sortie du sein mesme de la divinité: *Dieu a creé le Medecin*, dit l'Ecclesiastique, *& toute la Medecine vient de Dieu.* Adam la receut du ciel & la communiqua à ses enfans. Mais Dieu en remplit particulierement le sage Roy Salomon, auquel il découvrit les vertus de toutes les plantes.

Existimare eos civiles ac regios homines oportet, qui arte quadam imperant volentibus ac nolentibus secũdum scripta. Nam & Medicos sic appellamus. *Plato l. de regno.*

Medicũ creavit Altissimus. A Deo est omnis medela. *Eccli. 38.*

Et les Grecs, comme j'ay déja dit, tirerent des livres qu'il en composa, les admirables secrets de la Medecine. Le Fils de Dieu mesme choisit l'exercice de guerir les malades, comme le caractere le plus visible de sa divinité. Et sans emprunter les lumieres de l'histoire sacrée, les anciens nous ont appris que plusieurs Monarques l'ont étudiée & pratiquée : comme le Roy Sabor, qui a laissé entre nos remedes un syrop qui porte son nom, pour en avoir esté l'inventeur ; Sabid Roy d'Arabie ; Mitridate Roy de Pont, qui nous a composé ce fameux antidote qui eternise son nom ; Hermes Prince des Egyptiens ; Mesué fils des Rois de Damas ; Avicenne Roy de Cordoue ; *Plin. hist. l. 25. c. 5.* Achille prince fameux chez les

Grecs ; qui découvrit les vertus d'une plante dont il guerit Telephe, laquelle à ce ſujet eſt appellée *Achilleos*. Denis Roy de Sicile exerçoit la Medecine, & meſme pratiquoit avec plaiſir les operations de Chirurgie. Homere dit qu'Idomenée Roy de Crete eſtoit un tres-grand Medecin; Conſtantin IV. nommé Pogonat, Empereur de Conſtantinople, aprés avoir défait les Sarrazins & les Arabes, perſuadé que l'étude de cette ſcience, eſtoit un employ aſſez digne de ſa grandeur, s'y addonna le reſte de ſes jours ; Enfin Plutarque nous apprend que le fameux Conquerant Alexandre s'addonna non ſeulement à la Theorie de la Medecine, mais qu'il en exerça auſſi la pratique avec plaiſir, &

Ælian. l. 11.

Homer. Iliad. 13.

Theat. Zuing.

Plutarq. in vita Alexãd.

qu'il compoſa pluſieurs recep-
tes de medicamens : hé bien, Cariſte, que dites-vous de ces Medecins roturiers ?

S'il eſt ainſi que vous le dites, repartit Cariſte, ces illuſtres Medecins ont bien manqué de ne pas faire des diſciples de leur qualité : la faculté en ſeroit belle, & la Medecine a fait un eſtrange ſaut, du troſne dans les fers : car il eſt certain qu'à Rome les Medecins eſtoient eſclaves, le droit Romain leur donne cette belle qualité.

Je ne diſconviens pas, reprit Soſandre, que les Romains n'ayent poſſedé pluſieurs eſclaves exerçans la Medecine, mais penſez-vous que ces gens fuſſent nez dans la ſervitude ? point du tout, Cariſte, ils e-

ſtoient originairement des hommes libres & conſiderables de diverſes Nations eſtrangeres, qui ayant eſté ſubjugez par les Romains, eſtoient emmenez à Rome en qualité de priſonniers de guerre, où ils eſtoient ſoigneuſement conſervez, comme utiles à la Republique, ſous le nom d'eſclaves. C'eſt donc erreur de dire qu'il n'y euſt parmy les Romains que les eſclaves nez qui pratiquaſſent la Medecine : les auteurs latins, & le droit meſme dont vous me preſſez, la mettront aiſement en ſon jour. Suetone en la vie de Jules Ceſar, & Plutarque en celle d'Auguſte rapportent que ces deux Princes accorderent à diverſes fois aux Medecins le droit de bourgeoiſie en la ville de Ro-

me : *ce qu'on ne peut imaginer*, dit Casaubon, *avoir esté pratiqué à l'égard des esclaves roturiers, à moins que d'estre entierement insensé.* Outre cela Pline rapporte ensuite plusieurs magnifiques recompenses, & plusieurs privileges conferez aux Medecins, tant par le peuple Romain, & leurs Empereurs, que par les autres Rois estrangers. Enfin le droit Romain leur accorde plusieurs grands privileges, il les exempte des tutelles & de toutes les autres charges civiles, il commande qu'on leur fasse promte expedition en leurs affaires, afin qu'ils ne soient point détournez de leurs salutaires emplois; il declare leur condition plus favorable que celle des professeurs des autres arts li-

Proe. l. 29.

Reg. si duas ff. 1. ff. de excusat. Item Roma. Inst. l. 1. eod. tit.

Medicorum quoque eadẽ causa est, quæ professorum,

beraux ; enfin il leur ordonne des salaires pris des deniers publics. Molanus faisant reflexion sur ses faveurs, & sur les titres du droit *de Comitibus & Archiatris*, dit que le droit fait tant d'estat des Medecins des Princes, *qu'en privileges & en dignité il les égale aux Comtes.* C'est la pensée de saint Gregoire, & cette qualité de Comte que portent encore aujourd'huy les Medecins de nos Roys, nous prouve la mesme chose. Ces Princes n'ont fait en cela autre chose, que ce que Dieu commanda autrefois par ce mot de l'Ecclesiastique *honore le Medecin.*

nisi quod justior, cum hi salutis hominũ illi studiorum curam agant, & ideo his quoque extra ordinẽ jus dici debet. *Lege. 1. ff. Medicorum ff. de extraordinariis cognit. L. alimenta ff. 2. ff. de aliment. Leget. Ioan. Molanus in medi. c. 37. n. 14. Greg. Naz. in orat funeb. Cæsarii.*

L'Ecriture sainte, repliqua Cleante, commande en effet d'honorer le Medecin, mais pour quel sujet *c'est*, dit-elle, *à cause*

de la necessité, d'où il est aisé de voir, que de soy la Medecine ne merite aucun honneur, & que sans cette necessité, elle ne seroit d'aucun prix. C'est un foible merite, selon Aristote, que celuy qui vient de la necessité des choses : *il n'est point*, dit-il, *de science moins necessaire que la premiere philosophie, cependant c'est la plus noble de toutes.* Aussi vous trouverez non seulement au droit Romain, mais encore dans l'Ecriture sainte, que la Medecine est attribuée aux esclaves occupez aux plus vils emplois. Elle dit que *Joseph commanda à ses serviteurs Medecins d'embaumer le corps de son pere Jacob.*

Præcepit servis suis Medicis ut aromatibus condirent. *Gen. 50.*

Vous reconnoissez, répondit Sosandre, que la Medecine

doit estre honorée, & vous subtilisez sur le motif, vostre delicatesse est grande : neanmoins j'ay toujours ouy dire que la necessité seule ne faisoit point la dignité ou la bassesse des arts ; mais que l'excellence de son objet, estoit la mesure de sa noblesse. J'ay toujours pensé qu'Aristote n'entendoit autre chose, & j'ay creu jusques à present que de deux sciences dont les objets seroient également relevez, celle qui seroit plus necessaire meriteroit la preference : mais je me trompois, & il faut dire à present, selon vous, que les fonctions du cœur en nos corps, du Soleil en l'univers, & du Prince entre ses sujets, sont fort meprisables, parce qu'elles sont fort necessaires ; au contraire les

arts de danſer, de chanter ſont les plus nobles, parce qu'ils ne ſont d'aucune neceſſité. Le paſſage de l'Ecriture qui parle des ſerviteurs Medecins, ne doit pas s'entendre des Medecins veritables, mais de certains Droguiſtes ou Apothicaires d'Egypte, qui ſçavoient embaumer les corps avec tant d'adreſſe, qu'ils eſtoient conſervez entiers pluſieurs ſiecles, & meſme ſaint Auguſtin dit que le texte grec ne porte pas le nom *de Medecin* mais τοῖς ἐνταφιασαῖς, que les Interpretes, dit-il, ne pouvant pas exprimer juſte en latin, ont traduit par ce mot *Medecins*. C'eſt pourquoy S. Jean Chryſoſtome & Lippoman ont ainſi tourné ce meſme paſſage. *Il ordonna à ceux qui enterroient les morts*, Mandavit pollinctori-

d'embaumer le corps de son pere pour l'ensevelir.

Il n'importe pas beaucoup, dit Cleante, de Fossoyeur, ou de Medecin, c'est la mesme chose. Martial parlant d'un Chirurgien qui avoit quitté son mestier pour celuy d'enterrer les morts, dit qu'il avoit si bien étudié, qu'enfin il estoit devenu Medecin.

Pour faire des morts, dit Caliste, d'accord; mais pour les ensevelir & les enterrer c'est une œuvre pie, qui par consequent n'est point de la competence de la Medecine. Elle souffre chez elle peu de Chrestiens, & fait beaucoup d'athées. Je ne sçay comment cela se fait; car elle pourroit aisement instruire ses disciples de la verité. L'étude des ouvrages de la Nature

bus ut aromatibus ad sepulturam condirent patrem. *in c. 50. Genes.*

Chirurgus fuerat nunc est vespillo, Diaulus: Cœpit, quo poterat Clinicus esse modo. *Martial. l. 1. epig.*

Nature que les Medecins examinent, ſont, dit S. Paul, des degrez ſenſibles, par leſquels la raiſon peut s'élever à la connoiſſance de Dieu : neanmoins de tout temps ils ont eu beaucoup d'anthipatie avec la Religion. Et Galien qui ne voulut jamais écouter l'Evangile, mepriſe en ſes écrits la Religion des Juifs, & celle des Chreſtiens, parceque leurs myſteres n'eſtoient pas appuyez ſur l'évidence de la demonſtration. *L. 2. de different. pulſ. c. 4.*

L'experience, répondit Soſandre, nous fait ſentir journellement la verité que ſaint Paul nous enſeigne. Il eſt impoſſible qu'un eſprit bien fait, tel qu'il le faut pour eſtre bon Medecin, conſiderant le bel ordre où les eſtres de la Nature

ſont diſpoſés, ne ſoit touché de mille mouvemens ſecrets, qui le portent à la reconnoiſſance & à l'amour d'un premier eſtre increé. Si ceux qui manient ſouvent les montres & les tableaux, ſçavent y remarquer un certain air qui leur fait aiſement deviner les grands ouvriers qui les ont travaillez, croyez-vous que les Medecins, qui ſont continuellement occupez à examiner les reſſorts de cette admirable machine du corps humain, le plus beau portrait de la divinité, ſoient aſſez ſtupides, pour n'y pas remarquer les caracteres de ce divin ouvrier ?

Si Galien nourry dans les tenebres du paganiſme, n'a pas eſté éclairé des celeſtes rayons de la foy, c'eſt un mal-

heur qui luy est personnel ; &
dont nostre raison ne peut dé-
couvrir la cause. Nous devons
adorer Dieu, qui sans aucun
merite de nostre part, nous a
bien voulu reveler ses admira-
bles secrets, & nous ne devons
pas mepriser une infinité d'illu-
stres sçavans, qu'il n'a pas fa-
vorisé des mesmes graces. La
Religion Chrestienne estoit
alors le scandale des Juifs, &
la folie des Gentils : Galien &
les autres Philosophes la
fuyoient comme l'écuëil de
leur vaine sagesse. Comme
ils suivoient les foibles lumieres
de la Nature, ils ne pouvoient
pas s'élever à la hauteur sur-
naturelle de nos mysteres.
Neanmoins la raison fut assez
penetrante, & assez pure en
Galien, pour luy découvir les

erreurs de plusieurs payens, qui partageoient la divinité en autant de pieces, qu'ils se pouvoient former d'idées differentes de biens ou de maux. Nous voyons dans ses ouvrages qu'il reconnoist un Dieu souverain de toutes choses; il en admire à tous momens la justice, la puissance, la sagesse, & la bonté: particulierement en ses livres de l'usage des parties; *qu'il a composé* dit-il luy-mesme *comme autant d'hymnes à la louange de ce souverain estre, & comme les principes d'une Theologie naturelle.* Il admire dans les moindres parties des plus vils animaux, les miracles de la puissance & de la sagesse de Dieu, & il asseure que la proportion merueilleuse qui se voit en l'exterieur du corps humain,

Si quis conspicatus cujusvis animalis constructionem, omnia enim opificis declarāt sapien-

ſuffit pour convaincre de l'exiſtence & de la grandeur de ce premier eſtre, tous ceux qui ont les moindres ſentimens de raiſon.

A ces mots, Cariſte élevant ſa voix, voila dit-il, ce que je n'ay jamais veu. *Un Medecin predicateur*, je ne ſçay s'il en a perſuadé beaucoup d'autres. Il n'y a gueres d'apparence, car nous ne voyons point de gens qui ſe mettent moins en peine des choſes divines, que les Medecins. Parce qu'ils ne ſçavent pas faire un bel uſage de leurs eſtudes, ce qui devroit les porter à Dieu, les en éloigne. Comme leur employ les arreſte à la conſideration des objets ſenſibles, leur eſprit s'accouſtume peu à peu à n'admettre que les idées groſſieres des corps, &

tiam, mentis, quæ cælo ineſt, excellentiam intelliget, tum opus de uſu partium perfectiſſimæ theologiæ verũ principium conſtituet. *Galenus l. 17. de uſu partium. c.*

ils ſe rendent incapables de concevoir les choſes ſurnaturelles, que la chair ny le ſang ne peuvent reveler. Leur parler de Dieu c'eſt à leur avis les entretenir de chimeres. Prenez-y garde, vous ne leur entendrez jamais prononcer ce venerable nom DE DIEU. Ils l'évitent en tous leurs diſcours comme un écueil dangereux. La Nature eſt leur idole, à qui ils attribuent le tout. Chez eux tout eſt temperament, tout eſt corps, tout eſt matiere. Que peuvent produire des eſprits ſi fort materializez ? La chair & le ſang qui eſt l'objet continuel de leurs penſées, devient le but ordinaire de leurs affections. Et je penſe qu'ils ont raiſon lors qu'ils s'appellent eux-meſmes des Phyſiciens:

ſenſuels, *Medicus eſt Phyſicus ſenſualis.* Car de quels vices ne ſont pas capables des gens qui n'ont ny religion, ny morale. Ne vous offencez pas, Soſandre, de cecy. Je ne dis rien que vos Auteurs ne publient. Petrus Apponenſis Docteur en Medecine de la Faculté de Paris en a fait une declaration publique. *Les Medecins*, dit il, *ſont pour l'ordinaire de mœurs tres-corrompuës, ſoit parceque la pluſpart d'une naiſſance honteuſe ſe voyant élevez par la fortune deviennent orgueilleux, ſoit à cauſe*, dit-il, *que la Medecine curative eſt ſous la domination de Mars & du Scorpion, dont les influences inclinent au mal; & la Medecine conſervatrice eſt ſujette aux influences du Taureau & de Ve-*

Petrus Appon. different. 7.

nus, qui portent à toutes ſortes d'impudicitez & de débauches. D'où il tire cette belle concluſion. *Que les meſmes aſtres qui contribuent à l'excellence des Medecins, contribuent à la dépravation des mœurs, & qu'un bon Medecin ne peut eſtre qu'un méchant homme.* On ne devineroit jamais les belles qualitez qu'il leur donne enſuite, tant elles ſont rares. Il appelle un Medecin, *Un abyſme d'envie, l'organe de la médiſance, une teſte éventée & pleine d'ambition, un contradicteur perpetuel de la verité, un babillard, un défenſeur opiniâtre de ſon ignorance, dont le cœur inſenſible à toutes les doulcurs des malades, les traitte avec une negligence qui ne ſe peut excuſer.* Il ajoûte: *que ſi l'on en voit quelques-uns d'honneſtes.*

Invidiæ pelagus, detractionis organũ, ambitionis perforatam clepſydram, alienæ veritatis contradictorẽ, garrulũ, propriæ ignorantiæ conſtantiſſimum defenſorẽ, & inexcuſabilẽ ægrorum neglectorem.

d'honneſtes ce ſont gens entierement incapables de la Medecine & de toute autre affaire. J'en pourrois citer davantage, mais cela vous ennuyeroit, Soſandre, je le vois bien.

Cleante, qui pendant ce diſcours avoit fixé ſes yeux ſur Soſandre, aprés qu'il l'eut achevé; que vous avez-là, s'écria-t-il, un brave confrere! il n'y a point de déguiſement à ſon fait. Son raiſonnement n'a pas toute la juſteſſe imaginable; ces influences tiennent encore du galimatias de l'ancienne Ecole: mais puiſqu'il parle contre la Medecine, il ne ſe peut pas faire qu'au fonds il n'ait raiſon.

Ces influences à part, dit Cariſte, il n'allegue rien que la conduite des Medecins ne nous faſſe voir. Les vices dont il les

accuſe, s'y remarquent ordinairement accompagnez de beaucoup d'autres. Jugez de tout cela ſi la Medecine peut jamais eſtre bien aſſortie avec le Chriſtianiſme qui ne reſpire que ſainteté. Le ſecret d'ajuſter deux choſes ſi contraires ? pour moy je ne le comprens pas.

Aprés les paſſages, répondit Soſandre, que je vous ay cité de Galien, qui a remply tous ſes ouvrages des loüanges de Dieu, je ne ſçay comment vous pouvez dire que les Medecins n'en proferent jamais le nom, & n'en reconnoiſſent jamais la puiſſance. Cela n'eſt guere conforme au témoignage d'Hippocrate, qui remarque dés ſon ſiecle, que dans les maladies les Medecins déferoient beaucoup au pouvoir des

Hipp. l. de decent. ornat.

Dieux. Il eſt vray qu'en expliquant les effets de la Nature, ils n'ont pas toujours recours à la toute-puiſſance de Dieu ny aux miracles, mais aux cauſes ſenſibles : & c'eſt pour cela qu'on les nomme *des Phyſiciens ſenſuels*, ou pour mieux dire, *attachez aux ſens*. N'eſt-ce pas comme en doit agir un bon Phyſicien ? Voulez-vous qu'à la façon des ignorans, ils aillent à tous propos appeller Dieu à leur ſecours, & le faire venir, comme on dit, à force de machines pour les tirer d'embarras ? Ne ſeroit-ce pas s'attirer la raillerie des perſonnes éclairées, qui ſçavent que les ſciences, ſelon leurs differentes fins, doivent tenir des voyes differentes pour y parvenir ? Un Theologien fonde tout ce qu'il

avance ſur les principes de la revelation; le Juriſconſulte ſur l'autorité des loix; & le Medecin ne doit appuyer ſes opinions que ſur l'experience, & ſur les raiſons ſenſibles. La Medecine en ſuivant cette route, ne peut jamais nous éloigner de Dieu, puiſque S. Paul enſeigne qu'elle y doit conduire les hõmes. C'eſt donc une erreur inſouſtenable de dire que pour eſtre bon Medecin, il faut eſtre méchant homme: car ſans m'arreſter aux reſveries d'Apponenſis, qui pour ſa belle doctrine, & ſes actions éclatantes, fut mis en un cachot où il mourut pendant que les inquiſiteurs inſtruiſoient ſon procez, & qui fut enſuite brûlé en effigie, un homme judicieux peut-il s'imaginer que pour exercer heureuſement le

Caſtel. de illuſt. Medi.

plus charitable des arts ; il faut devenir le plus malin, & le plus abandonné des hommes : Dieu aura-il estably parmy nous une science pour la guerison des corps ; qui ne peut se pratiquer qu'en ruinant la santé de l'ame, qui est beaucoup plus precieuse ? *Dieu a fait le Medecin*, dit l'Ecclesiastique, si la malice est necessaire à sa perfection, comme dit Apponensis, Dieu dont les ouvrages sont parfaits, luy aura donc communiqué la malice ; qui l'ose dire ? mais quelle voye la Medecine prepare-elle au vice ? il faut comme le prouve Galien en un livre qu'il a fait exprés, qu'un Medecin soit bon Philosophe, il faut qu'il sçache la morale qui est l'art de regler les mœurs, soit pour moderer l'excez des passions

qui empeſche la gueriſon des maladies corporelles, ſoit pour guerir par l'adreſſe de ſes raiſons les maladies de l'eſprit. Pour venir à bout de ſes deſſeins, le dereglement des mœurs eſt-il un moyen plus propre que la ſageſſe & la vertu. Bien loin que la Medecine incline à l'atheiſme & au libertinage : je ſouſtiens au contraire que de toutes les ſciences naturelles, il n'en eſt point qui eleve plus l'homme à la connoiſſance de Dieu que la Medecine. Rien ne nous detache plus de la creature, & ne nous entraiſne plus fortement à Dieu, que la connoiſſance parfaite de noſtre foibleſſe & de noſtre neant ; rien ne nous engage plus à ſonger à une autre vie, que la conſideration de

noſtre mort. l'homme voyant tout à craindre dans ſa miſere, & ne trouvant rien autour de ſoy qui le puiſſe défendre contre tant de maux, eſt obligé de recourir à un eſtre immuable & tout puiſſant. C'eſtpourquoy un ancien diſoit que la crainte eſtoit la premiere qui avoit eſtably dans le monde la religion & la creance des Dieux : & le prophete Roy a dit plus ſagement que la crainte eſtoit le commencement de la ſageſſe. Or je vous prie de me dire, s'il eſt une ſcience au monde qui repreſente mieux à l'homme ſa propre foibleſſe. Les maladies qui en ſont les plus grandes marques, ſont le ſujet ordinaire ſes eſtudes. Un Medecin connoiſt à l'œil que cette force imaginaire du corps dont

les hom̃es ſe flattent ſi vainement, eſt fondée ſur un foible temperament, ſur une membrane delicate, ſur un filet de nerf, ſur un vaiſſeau capillaire; il voit tous les jours les plus violens abatus ou par un grain de ſable dans les reins, ou par une goute de ſeroſité dans les jointures, ou par un peu de ſang épanché dans le cerveau. Mais combien de fois ſon employ luy met-il devant les yeux ce grand preſervatif du Sage contre le peché, je veux dire la mort; il ne la conſidere pas en paſſant, mais lorſqu'il s'occupe à la diſſection des cadavres humains, il faut malgré luy qu'il l'enviſage à loiſir, & qu'il s'en imprime l'idée bien avant: que de ſages & de grandes reflexions n'eſt-il pas

alors pressé de faire?

La difficulté qu'il trouve souvent dans ses desseins, l'obscurité de ses lumieres, l'incertitude de ses remedes, le peril pressant des malades confiez à ses soins, ne luy sont-ils pas autant d'obligations indispensables de lever les yeux au Ciel, puisqu'il ne voit rien sur la terre qui soit capable de le secourir dans ces extremitez? C'est ce que le Sage prevoyoit bien quand il disoit, *Que les Medecins pressez des dangers de la maladie invoqueroient le Seigneur, afin qu'il prist soin de leur repos, & de la santé de leurs malades.*

Ipsi vero Dominũ deprecabuntur, ut dirigat requiem eorum ac sanitatem. Eccli. 38.

Neanmoins aprés tout cela, le Medecin voyant souvent, que malgré tous les remedes qui luy ont mille fois reüssi, les maladies s'opiniastrent & se redou-

blent, que peut-il penſer alors ? ſinon que la puiſſance abſoluë du Dieu de la Nature en diſpoſe comme il luy plaiſt. C'eſt la belle & la ſolide reflexion qui éleva autrefois l'eſprit d'Hippocrate à la connoiſſance & au reſpect de la divinité. *La connoiſſance*, dit-il, *des Dieux eſt imprimée dans l'eſprit du Medecin plus avant que toute autre penſée. Car dans les maladies & les ſymptomes qui y ſurviennent, le Medecin leur témoigne toujours une grande veneration. Comme les Medecins voyent que le pouvoir de leur art eſt fort limité, ils attribuent beaucoup de choſes aux Dieux; & s'ils entreprennent la gueriſon de pluſieurs maladies, ſouvent ils ſont obligez de ceder à leur puiſſance divine.*

Scientia de diis vel maxime animo medici implexa eſt. Etenim in aliis affectionibus & in ſymptomatis ac cidentibus medicina erga deos valde reverenter ſe habere comperitur. Medici vero diis concedunt non enim eſt potentia in

Regardons icy l'experience, dit Cariste, & laissons les raisonnemens, on en peut faire de part & d'autre d'assez plausibles.

Il est vray, repartit Sosandre, que la malice peut regner dans la Medecine plus seurement qu'en quelques autres professions, parce qu'elle trouve mieux à se déguiser, & qu'elle y joüit d'une pleine impunité, mais cette malice contribuë-t-elle à la science du Medecin. Hippocrate & Galien dont la sagesse ont esté admirées de tout temps, sur ce pied auroient esté de fort mauvais Medecins. Puisque c'est l'experience que vous nous opposez, je veux vous en convaincre par elle mesme.

ipsa re dandans. Nam & hi multa quidem aggrediuntur, multa vero etiam per seipsa ab ipsis superantur. *Hipp. l. de decent. orn.*

Le Sauveur du monde trou-

va l'employ de la Medecine si convenable à sa sainteté, & si peu contraire à la Religion, que venant établir cette mesme Religion, il ne voulut point d'autre exercice que celuy-là. *Il parcouroit*, dit l'Evangile, *toute la Judée préchant l'Evangile & guerissant toutes les infirmitez & les maladies dont le peuple estoit affligé.* Voyez-vous comme il joint ensemble la predication de l'Evangile & la guerison des maladies. Le mesme Sauveur voulut que ses Apostres en conservassent l'union, il leur commanda également de guerir les malades, & d'annoncer la foy.

Circuibat totam Judæam prædicãs Evangelium regni & sanans omnem languorem & infirmitatem in populo. *Matth.* 4.

Que cela est bon, dit Cleante, vous pretendez donc aggreger vostre Faculté au sacré College des Apostres, &

vous voulez mettre le Fils de Dieu en teste du catalogue de vos Medecins, le paralele est admirable ?

Je sçay, répondit Sosandre, que la Medecine du Fils de Dieu est differente de la nostre en la maniere d'estre pratiquée. Il agissoit par des voyes surnaturelles, & nous suivons la Nature: mais pouvez-vous disconvenir qu'elles soient semblables dans leur employ & dans leur fin, qui n'est autre que de rendre la santé ? & comme la fin est ce qui donne le caractere essentiel aux actions, on doit dire que ces deux exercices de la Medecine, differens en la maniere, sont semblables en leur essence ; consequemment que si l'un est absolument bon, l'autre ne peut pas estre mau-

vais en ſoy, ny porter de ſa nature au deſordre.

Mais nous avons beaucoup d'autres Saints qui ont pratiqué la Medecine ſemblable en tout à la noſtre. Entr'autres l'Evangeliſte S. Luc, S. Baſile le Grand, S. Gregoire de Nazianzene, S. Pantaleon, S. Coſme & S. Damien : le
28. Febr. Martyrologe Romain fait mention de pluſieurs Medecins, qui durant une peſte qui ravageoit le peuple ſous l'Empire de Valerien, s'attacherent au traitement des peſtiferez, & aprés l'exercice de cette genereuſe charité, ils furent pris par le commandement du tyran, & repandirent conſtamment leur ſang pour la foy de Jeſus-Chriſt. Enſuite l'Egliſe ayant eſté delivrée de la perſe-

cution des tyrans, les Ecclesiastiques & les Religieux firent de la Medecine une estude ordinaire : entre lesquels nos Roys avoient coustume de choisir ceux à qui ils confioient le soin de leur santé. De ce nombre les plus illustres furent Obizo Moine de saint Victor, Medecin de Louys le Gros ; Rigord Religieux de l'Abbaye de saint Denis, l'estoit de Philippes II. Pierre Lombard Chanoine de Chartre, fut Medecin de Louys VII. Pierre Gilles de Corbeil servit sous Philippes Auguste en la mesme qualité ; Robert de Provins Ecclesiastique estoit Medecin de saint Louys ; Robert de Doüay Chanoine de Senlis, qui de ses biens contribua beaucoup avec

Antiquitez de Paris. Naud. in orat. de Scho. Paris.

Robert de Sorbonne à la fondation du College qu'il fit pour les estudians en Theologie, fut Medecin de Marguerite de Provence épouse du mesme saint Louys ; Gervais Chrestien, premier Medecin de Charles V. fut Chanoine de Nostre-Dame de Paris, & y fonda le College nommé de maistre Gervais ; Louys XI. prit pour son Medecin Louys Cottier qui fut Evesque d'Amiens ; Charles VIII. eut pour Medecin Jacques Desparts Chanoine des Eglises de Paris & de Tournay, & François I. eut en cette qualité Vidus Vidius qu'il honora de plusieurs grands benefices ; le docte Marcille Ficin fut Prestre & Medecin tout ensemble ; Philippes Benitio Medecin de Padouë

Abraham Bzovius in nomen SS. Med. ad 22. diem Aug.

Campegius in diversf. oper.

Pardouë, fut fondateur de l'Ordre des Serviteurs de la Vierge ; Conſtantius l'Affricain Moine de S. Benoiſt, fut ſi ſçavant en Medecine, qu'il en compoſa pluſieurs livres ; Jean de S. Amand Chanoine de Tournay, Jean de Guiſco fondateur du College de Cornuaille & Chanoine de Paris eſtoient Medecins, Henry Thibout Penitencier de l'Egliſe de Paris, fut Doyen de la Faculté de Medecine de Paris; JeanRoſée, Michel de Cologne, Jean Ruel, furent Medecins & Chanoines de Paris ; Guy de Cauliac, Arnaud de Villeneuve, Jean de Aleſto, auſſi bien que pluſieurs autres furent Medecins & Chapelains de divers Papes; la doctrine & la pieté en eſleva même pluſieurs aux Pre-

Naud. ibid.

Caſtel. de illuſt. medi.

latures ; Nicolas Fervehaṁ fut ſacré Eveſque auſſi bien que celuy que Clement V. fit Archeveſque de Mayence, par cette raiſon, dit Spondanus, *qu'eſtant fort expert à guerir les corps, il meritoit eſtre employé à la cure des ames* ; Louys de Padouë de la meſme profeſſion fut élevé au Cardinalat, & fut honoré du Patriarchat d'Aquilée, par Eugene IV. Vitalis de Furno excellent Medecin merita d'eſtre promeu à la meſme dignité de Cardinal : mais ſur tous eſt remarquable Petrus Hiſpanus ſçavant Medecin, qui fut eſlevé au Pontificat ſous le nom de Jean XXI. à voſtre avis, Cleante, ne ſont-ce pas là de beaux échantillons de l'atheiſme des Medecins, & qui peut douter, aprés

Fulgoſ. l. 6.

cela, de l'incompatibilité du Christianisme avec la Medecine? elle fut si grande en effet, qu'autrefois à Paris les Medecins faisoient leurs assemblées & leurs leçons, tantost dans l'Eglise Nostre-Dame de Paris, tantost à sainte Geneviéve des Ardens, souvent au Chapitre des Mathurins, & depuis en la Chapelle de saint Yves. Voila des athées assez extraordinaires! les autres fuïent les Eglises, ceux-cy les recherchent; ils viennent jusques au pied des Autels estaler leur doctrine scandaleuse; & ce qui est estrange, on les souffre, & on les éleve aux prebandes & aux eminentes dignités de l'Eglise. Vous l'aviez bien dit, Cariste, que l'experience nous apprenoit que la Medecine & la Re-

Antiquitez de Paris.

ligion eſtoient ennemies, & qu'on ne pouvoit eſtre Medecin qu'on ne fuſt tres-mechant homme.

Cariſte convaincu par toutes ces remarques, reconnut honneſtement qu'il avoit avancé une propoſition un peu hardie, dont il n'avoit jamais eſté bien perſuadé. Mais Cleante moins ſincere, voulant faire en ſorte qu'on ne tiraſt pas grand avantage de cet aveu. Dieu veueille, ajoûta-t-il, qu'en ce temps la Religion s'accorde auſſi bien qu'autre fois avec la Medecine. J'en doute fort : & je croy, à dire vray, que depuis que les Eccleſiaſtiques & les Religieux ont abandonné la Medecine, les Medecins ont auſſi abandonné la Religion.

Les Eccleſiaſtiques, reprit

Sosandre, n'ont pas encore tellement abandonné la Medecine que vous le pensez. Ne trouve-t-on pas encore beaucoup de Medecins parmy les Prestres, les Beneficiers, & les Religieux.

Quoy que la pieté & la Medecine, dit Cariste, ne soient pas incompatibles, & que je croïe que la charité attire ces personnes au traittement des malades; je ne sçay pourtant si l'on ne pourroit rien dire contre cet usage. Je reconnois bien avec vous que pendant quelques siecles l'Eglise l'a toleré; parce qu'alors l'ignorance estant répanduë par tout, on trouvoit peu de personnes qui s'occupassent diligemment à l'étude de la Medecine. Cette mere charitable aima mieux re-

lascher quelque chose des droits qu'elle avoit sur ses ministres, que de voir perir ses enfans sans aucun secours. Mais depuis que les temps sont devenus plus éclairez, & que le nombre des Medecins s'est accreu, elle a changé cet ordre & retranché cet usage. Le Pape Alexandre, dans le Concile de Tours, défendit aux Religieux, sous peine d'excommunication, de sortir de leurs Cloistres, pour aller étudier en Medecine. Honorius III. passant plus avant declare les contrevenans excommuniez *ipso facto*. Gregoire X. fit les mesmes défenses aux Ecclesiastiques non reguliers.

Le dessein de l'Eglise dans ces prohibitions a esté sans doute de retenir ses sujets attachez à leurs fonctions, & d'empé-

cher, comme parlent les Conciles aprés S. Paul, qu'un Ministre des Autels aille s'immiscer aux affaires des seculiers. Lors qu'un homme attaché à Dieu par l'engagement de ce saint état, s'adonne à l'étude de la Medecine, il se répand dans le monde, & s'embarasse l'esprit de mille choses qui ne sont point de sa vocation. Mais quand il en embrasse la pratique, il s'engage encore bien plus avant dans le commerce des seculiers. Il faut qu'il aille en tous lieux qu'il frequente toute sorte & de personnes & de sexes. Tout cela ne blesse-t-il point la bienseance & la veneration qu'on doit avoir pour un si auguste caractere ? Que devient alors le silence, la retraite, la fuite du monde, dont

les Religieux ont fait un veu ſolennel ? On me feroit plaiſir d'accorder toutes ces choſes. Et je croy que ſi, comme autrefois, on pouvoit unir la pratique de la Medecine avec la ſainteté du plus parfait des états, les malades en ſeroient beaucoup mieux traitez. Mais j'y trouve de la difficulté : car ou ces perſonnes conſacrées à Dieu, quittent les emplois ſpirituels de la pieté pour ceux de la Medecine, ou ils les entreprennent tous deux enſemble. S'ils quittent l'Egliſe pour la Medecine ; la conduite des ames pour celle des corps ; le ſoin du ſalut eternel, pour celuy d'une ſanté periſſable ; & la moiſſon du Seigneur qui manque d'ouvriers, pour celle du ſiecle, où les moiſſonneurs

ſe preſſent & s'incommodent l'un l'autre, n'eſt-ce pas le choix le plus aveugle & le plus temeraire ? N'eſt-ce pas fermer l'oreille au precepte de S. Paul, qui ordonne à un chacun de demeurer dans les bornes de l'état où Dieu l'a appellé ; & à celuy de Fils de Dieu, qui défend à ceux qui le ſuivent, de le quitter pour quelque ſpecieux exercice de charité qui ſemble les appeller ? Que ſi ces meſmes perſonnes pretendent joindre enſemble les ſaints exercices d'un Religieux ou d'un Preſtre, & ceux du Medecin, ce partage ne les met-il pas dans une impuiſſance viſible de ſatisfaire à deux emplois ſi vaſtes & ſi difficiles ? 1. Cor. 7.

Ce que je dis icy des autres ſemble devoir retomber ſur

moy, & l'on pourroit de mesme m'accuser d'avoir embrassé une autre profession avec l'état Ecclesiastique. Si je suis tombé dans le mesme défaut, je ne seray point honteux de reconnoistre ma faute : mais j'ay à répondre qu'outre que je ne suis point engagé dans les Ordres sacrez, ny lié par des vœux solennels, c'est qu'avant que de suivre l'état clerical, j'estois depuis plusieurs années attaché à l'étude du Droit, qui semble moins incompatible avec les fonctions Ecclesiastiques que la Medecine. La pratique de celle-cy expose les Ecclesiastiques à des dangers considerables. Ces personnes ou faute de capacité suffisante, ou par des revers que les plus habiles ne peuvent éviter, cõtribuënt quelquefois à la mort

des malades. Qu'arrive-t-il alors ? Ils deviennent chargez de l'irregularité, que l'Eglise nomme *à sanguine*, pour avoir participé à la mort de leur prochain : dés ce temps ils demeurent incapables de toute fonction Ecclesiastique, & ce sont des membres perclus & odieux à l'Eglise, qui abhorre le sang dont elle les voit couverts.

Voyez aprés cela si la pratique de la Medecine n'a pas quelque incompatibilité avec les devoirs Ecclesiastiques.

Sosandre témoigna qu'il y avoit en effet quelque difficulté dans l'union de ces deux emplois : mais comme cette question n'estoit pas de sa connoissance, il ne voulut rien decider. Peut-estre, dit-il, quelqu'un mieux entendu que moy en ces

matieres, y trouveroit quelque adouciſſement. Je m'en rapporte au jugement de la Sorbonne & de Meſſieurs les Prelats, à qui il appartient de regler ces choſes.

Pour moy, dit auſſi-toſt Cleante, je croy qu'il n'y a point à balancer là deſſus. La Medecine doit eſtre interdite auſſi-bien aux Eccleſiaſtiques & aux Religieux, qu'aux gens du ſiecle. On ne pourroit jamais faire de reglement plus ſalutaire au genre humain.

En ſuite il s'étendit ſur l'invective, qu'il alloit pouſſer fort loin, ſi Cariſte ne l'euſt retenu.

Nous nous ſommes, luy dit-il, d'un air modeſte, aſſez égayez ſur ce ſujet. Pour moy ce que j'ay dit juſques à preſent au deſavantage de cet art, n'eſtoit

que pour mieux démesler les abus qu'on en fait, d'avec son legitime usage. Il est temps de se rendre à la verité, & de reconnoistre le pouvoir de la Medecine ; nous sommes tous ses tributaires. *La Philosophie*, dit Quintilien, *est une science fort élevée, mais elle sert à peu de personnes ; l'eloquence est quelque chose d'admirable, mais elle ne nuit pas à moins de gens, qu'elle en oblige. La Medecine seule est une science dont tous les hommes ont besoin.* Comme nous ne pouvons trop detester les mauvais Medecins, nous devons aimer les bons comme les meilleurs amis que nous ayons. Les autres nous visitent lors que nous sommes en santé. Mais si une maladie terrible ou contagieuse nous frappe comme la

Sit philosophiæ res summa ad paucos pertinet sit eloquentiæ res admirabilis non pluribus prodest quam nocet, sola est Medicina qua opus est omnibus.

phrenesie, l'epilepsie, la dissenterie, la peste, les amis & les parens nous abandonnent. Le Medecin seul le plus fidele de tous, comme ceux dont parle le Martyrologe que Sosandre a cité, assiste son malade, non pas d'une presence de civilité, mais qui veille à défendre sa vie au peril de la sienne; j'avouë avec Seneque, qu'on ne peut reconnoistre assez les soins d'un semblable Medecin.

Medico in majus gratia referri non potest solet enim Medicus vitam dare.

La malice des hommes, dit Sosandre, a bien trouvé en ce siecle le secret de s'acquiter envers eux, on les noircit de medisances, ils sont le joüet ordinaire des compagnies, on les traduit sur le theatre pour estre la fable bannale du peuple.

La foule des ingrats, reprit Cariste, ne doit point refroidir

le zele qu'ils ont de faire du bien en l'exercice de leur art. La disgrace du peuple est le prix que les grands hommes en ont toujours receu pour recompense de leurs services. Il n'est pas besoin de rechercher icy les anciennes histoires de Lycurge, de Miltiades, de Pericles, de Solon, de Scipion, & de Manlius. Voyez Louis XII. qui pour sa clemence & ses liberalitez fut nommé *le Pere du peuple*; n'eut-on pas l'insolence de le jouer en plein theatre comme un avare, qui beuvoit dans un vase remply de pieces d'or sans se pouvoir rassasier ? Ce Prince genereux au lieu de s'en irriter, n'en fit que rire, & loüa mesme l'invention de l'auteur. Jamais personne ne fit tant de bien au monde,

que le grand Medecin descendu des Cieux. Il guerissoit tous les malades qu'on luy presentoit : cependant personne ne fut plus maltraité de la medisance. *Il guerit des ingrats*, dit Tertulien. Ceux qu'il combloit de faveurs resolurent sa perte : on l'exposa sur le theatre le montrant au doigt, comme un spectacle d'horreur à tout le peuple. Ne vous ébranlez donc pas si l'on produit la Medecine sur la scene. Laissons les railleurs rire de la Religion & de la Medecine jusqu'à la premiere maladie. Elle les fera sages, & ils ne manqueront pas alors de courir aux Prestres, aussi bien qu'aux Medecins. Car, comme dit Erasme, *Dieu ny le Medecin ne sont gueres reconnus & respectez qu'à l'extre-*

Tertul. l. de patien.

Erasmus in Apopht.

mité de la maladie. Et lors que le ſecours de l'un & de l'autre les a delivrez du peril, ils s'en mocquent également.

La Medecine, repliqua Soſandre, eſt infiniment honorée d'un paralele ſi glorieux. Ses mépris luy ſont doux, puiſqu'elle les partage avec la Religion. Toutes deux viennent immediatement de Dieu; elles travaillent à conſerver la ſanté, l'une de l'ame & l'autre du corps; leurs principes ſont des myſteres obſcurs, qui ne ſe laiſſent découvrir qu'à ceux qui s'adonnent ardemment à leur recherche; l'une & l'autre pour arriver à leurs fins, ordonnent des choſes penibles, le travail, la patience, l'abſtinence, la ſobrieté, la temperance; elles font également revenir aux hommes la penſée

de leur foiblesse & de la mort ; & toutes ces choses les rendent semblablement odieuses aux sensuels, & aimables aux sages.

Pour toutes les raisons qu'on avoit alleguées, Cleante ne pût rien relascher de son aversion contre la Medecine. Il témoigna neanmoins qu'il n'en estoit pas moins amy de Sosandre, il luy fit toutes les offres imaginables de service, enfin aprés quelques civilitez ils prirent congé l'un de l'autre, & finirent ainsi leurs entretiens.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 24. jour de Decembre 1676. ſigné, par le Roy en ſon Conſeil, DALENCÉ. Il eſt permis au ſieur G. DE BEZANÇON D. M. de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur & Libraire qu'il luy plaira, un livre intitulé *Les Medecins à la Cenſure, ou Entretiens ſur la Medecine*, pendant le temps & eſpace de huit années, & défenſes ſont faites à tous autres que ceux qu'il aura choiſis, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny debiter ledit livre ſur les peines portées par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté le 8. *Janvier* 1677.

D. THIERRY Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 1. de Mars 1677.

malheureux exemple qu'a vu ...
Tacite ?
rapprocher cette pensée de celle
d'hippocrate. de l'art, à la fin

143 Pétrarque.
144 Charlemagne

352 Louys
Lottier ?

